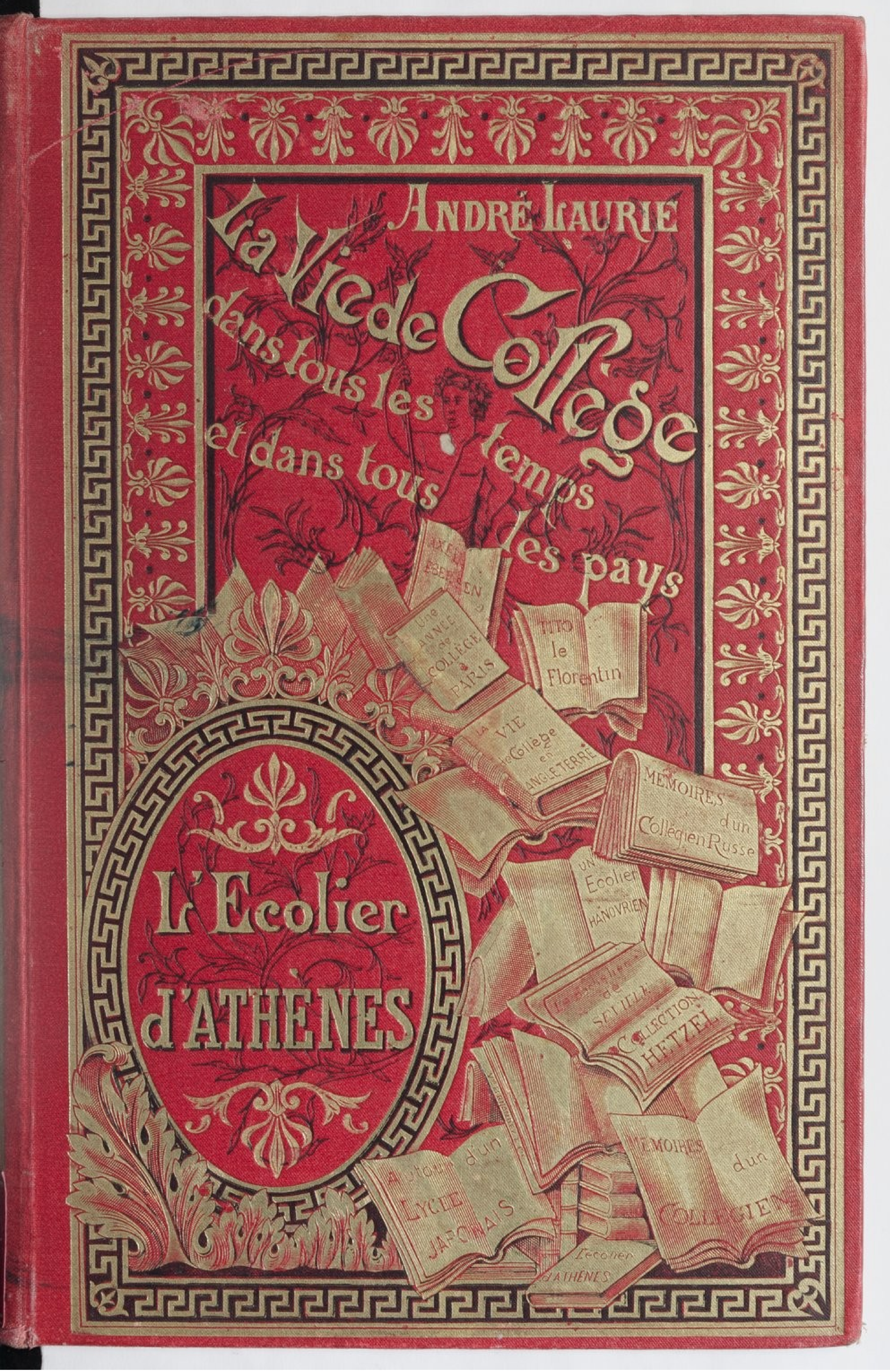
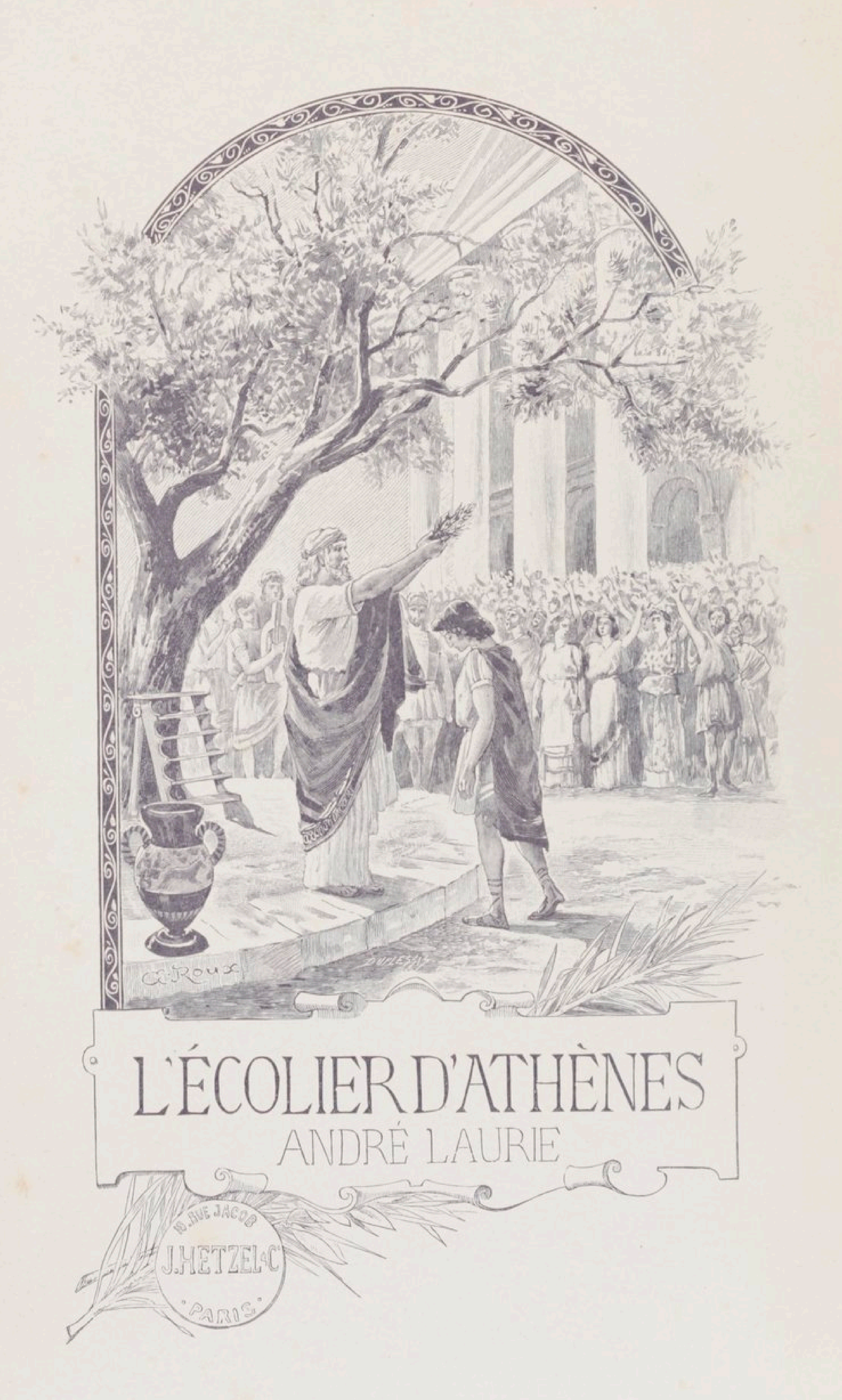
La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays,... L'Écolier d'Athènes




ANDRÉ LAURIE
La Vie de Collège
dans tous les temps
et dans tous les pays
Une ANNÉE de COLLÈGE à PARIS
TITO le Florentin
LA VIE de Collège en ANGLETERRE
MÉMOIRES d'un Collégien Russe
UN Ecolier HANOVRIEN
COLLECTION HETZEL
L'Ecolier d'ATHÈNES
Autour d'un LYCÉE JAPONAIS
MÉMOIRES d'un COLLÉGIEN
L'Ecolier d'ATHÈNES

Richard Raoul Duval


G. Roux
L'ÉCOLIER D'ATHÈNES
ANDRÉ LAURIE
18, RUE JACOB
J. HETZEL & Cie
PARIS

LA VIE DE COLLÈGE

DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS

L'ÉCOLIER D'ATHÈNES

PAR

ANDRÉ LAURIE

ILLUSTRATIONS

DE

GEORGE ROUX

BIBLIOTHÈQUE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB

PARIS



L'ÉCOLIER D'ATHÈNES

CHAPITRE PREMIER

PROLOGUE : LE PRÉCEPTEUR ET SES DEUX ÉLÈVES MACÉDONIENS

Nous sommes à la troisième année de la 112e Olympiade[1]. Deux jeunes garçons de onze à treize ans suivent les rues

1. Quatrième siècle av. J.-C.

tortueuses de Pella, en Macédoine, accompagnés de leur précepteur ou « pédagogue » ; celui-ci chargé de manuscrits, d'instruments de musique et boitant visiblement; ceux-là gambadant à ses côtés.

« Par ici, Proas ! dit Perdiccas, l'aîné, d'une voix impérieuse en tirant le maître par sa tunique ou *chiton*. Tu sais bien que nous voulons suivre la grande route !...

— La grande route ! objecta le précepteur. Nous nous éloignons de la maison ! Cela nous fait une demi-heure de chemin supplémentaire. A quoi bon, mes enfants ?

— Nous voudrions aller voir le portrait d'Alexandre, expliqua Amyntas, le plus jeune des deux élèves.

— Oui, nous voulons entrer au palais et voir le portrait, comme tout le monde, » dit péremptoirement le frère aîné. Puis, soudain, s'emportant :

« Je suis bien libre, j'imagine, de choisir ma promenade !... Oublies-tu, captif, qui tu es et qui nous sommes ?... Faut-il te rappeler que tu as pour élèves les arrière-neveux d'Hercule et les cousins d'Alexandre ?...

— Tu me l'as assez souvent répété pour que je n'en ignore ! » répliqua le précepteur, sans autrement s'offusquer du ton de Perdiccas.

Et traînant de son mieux sa jambe gauche, qui n'avait cessé de le faire souffrir depuis certain coup de lance macédonienne reçu à la bataille de Chéronée, il suivit ses deux élèves avec résignation.

Mais déjà Perdiccas, qui avait le cœur généreux autant que sa langue était prompte, se reprochait ses paroles malsonnantes.

« Pardonne-moi, Proas, dit-il en se retournant vers le

précepteur, je viens de te parler étourdiment. Si tu es captif, ce n'est pas ta faute!... Le sort des armes l'a voulu, et je serais plus vil qu'un autre d'offenser un brave soldat, moi qui n'ai d'autre ambition que de me distinguer un jour sur le champ de bataille... Peut-être m'arrivera-t-il, à moi aussi, de tomber aux mains de l'ennemi!... Tu sais, n'est-ce pas ? que je parle trop souvent sans réfléchir et que mon ardeur impétueuse l'emporte sur mon jugement. Ma mère dit qu'il faut mettre cela au compte du sang des Héraclites, » ajouta l'enfant avec un naïf orgueil.

« Brave et loyale nature, Héraclite ou non! » se disait le bon Proas en donnant un regard de paternelle affection à la fière mine et à l'œil bleu de son élève.

« Je n'accusais point ton cœur, mon fils, reprit-il tout haut; je connais ton humeur vive et bouillante, et c'est à elle seule que j'attribue les écarts de ta langue. Mais tu as raison de respecter en moi le malheur des armes, et il est digne d'un futur guerrier de reconnaître franchement ses torts. »

Cependant on avait quitté les ruelles sombres, mal alignées, pour prendre la voie principale où se trouvait le palais. Ici des maisons spacieuses, élégantes, un sol entretenu avec soin, un alignement régulier; ces signes incontestables de civilisation témoignaient assez que ceux que les Grecs appelaient encore des « barbares [1] », tout en se laissant battre par eux, leur avaient emprunté le secret des arts, tandis qu'ils gardaient celui des vertus guerrières. Il n'y avait pas cent ans encore que le roi Archélaüs, comprenant l'immense supériorité de ses voisins, avait résolu de les imiter;

1. *Barbaros*, étranger.

qu'il avait transporté d'Agæ à Pella le siège de son gouvernement; qu'il avait rebâti la ville, élevé des fortifications, tracé des routes, réformé l'armée, favorisé de tout son pouvoir les lettres, les sciences et les arts. Zeuxis avait été appelé à décorer sa demeure. Euripide était venu se fixer chez lui. D'aussi nobles exemples n'avaient pas été négligés; ses successeurs l'avaient dépassé et même éclipsé. Qui se souvient d'Archélaüs, quand on nomme Philippe de Macédoine? Et le nom de Philippe lui-même ne pâlit-il point auprès de celui d'Alexandre?

Le progrès avait marché à pas de géant. Appelles avait remplacé Zeuxis, et les chefs-d'œuvre de son pinceau laissaient bien loin les peintures tant admirées jadis.

Un nom plus glorieux encore que celui d'Euripide était dans toutes les bouches. Aristote, le plus grand éducateur que le monde ait connu, après avoir ébloui Athènes de son enseignement, était revenu, sur les instances de Philippe, se fixer à Stagyre, sa ville natale, pour y faire l'éducation d'Alexandre, et dans ce petit coin obscur de la Chalcidique on avait vu le maître sans pareil former le sublime enfant à toutes les vertus et à toutes les excellences.

Philippe, enfin, avait fait de la phalange cet instrument de précision qui devait d'abord asservir les Grecs, et, plus tard, aux mains d'Alexandre accomplir tant de prodiges.

A peine âgé de vingt ans lorsque la mort de son père l'appela subitement au trône, l'élève d'Aristote avait prouvé tout d'abord, par la sagesse et la force de sa politique intérieure, qu'il était mûr pour le gouvernement.

Il avait pacifié la Grèce, soumis les barbares voisins. Mais la presqu'île hellénique était un champ trop étroit pour son

ambition, et bientôt, lâchant la bride à l'humeur conquérante qui le possédait, il s'était jeté sur l'Asie, avait marché de succès en succès.

Les nations civilisées s'inclinaient devant le jeune conquérant, qui avait pu, avec une poignée d'hommes, briser le colossal empire des Perses ; et lui, poursuivant sa carrière, jetait chaque jour au monde un nouveau nom de victoire destiné à rester immortel : c'était Issus après le Granique, et Tyr après Issus, — en attendant Arbèles.

Si l'univers retentissait des triomphes d'Alexandre, on peut penser qu'à Pella l'enthousiasme était plus grand encore qu'ailleurs. Les vieillards et les enfants, — seuls restés au foyer, — ne parlaient plus d'autre chose. Les uns regrettant leur vigueur disparue, les autres gémissant de n'être pas en âge de porter les armes. Du matin au soir, le palais habité par la reine-mère était assiégé de curieux avides de nouvelles : on savait qu'Alexandre lui était tendrement attaché et lui adressait chaque jour ses plus rapides messagers.

Touchée des hommages unanimes qu'on rendait à la gloire de son fils, l'altière Olympias s'était laissé persuader d'exposer publiquement le fameux portrait, chef-d'œuvre d'Appelles, *Alexandre brandissant la foudre*, que tout le monde souhaitait voir et qui n'avait été montré jusque-là qu'à un petit nombre d'amis. Le tableau était placé sous un dais de riches draperies, dans le vestibule du palais royal, vaste édifice d'ordre composite élevé par une succession d'architectes grecs.

Rangés sur trois rangs, à l'entrée même, les visiteurs attendaient leur tour de défiler devant l'image de celui qui remplissait l'univers de sa gloire, et la renommée du peintre

ajoutant son prestige à celle du vainqueur, c'est dans un sentiment de respect quasi religieux que la cérémonie se poursuivait.

Les deux élèves de Proas l'accomplirent en silence avec leur maître. Un instant ils contemplèrent le demi-dieu, parmi les nuées, planant sur l'empyrée et levant sur les faibles humains l'attribut symbolique de la toute-puissance céleste. Mais bientôt un avertissement des gardes mit fin à leur visite ; ils cédèrent la place à ceux qui les suivaient et se retrouvèrent dans la rue.

Aussitôt, leurs langues se délièrent. Amyntas, très sensible au beau, sous toutes ses formes, admirait surtout la perfection de l'image. Perdiccas était plus fortement impressionné par l'apothéose même.

« Comment est-il possible de donner à ce point l'illusion de la vie ? disait l'un. C'est à croire, vraiment, qu'on voit le roi en personne, et qu'il va parler...

— Pourquoi ne suis-je qu'un enfant et pourquoi ne m'est-il pas donné de participer aux exploits d'un tel héros ? s'écriait l'autre. Cinq ou six ans de plus, et mon père me l'aurait permis, sans nul doute !... Je serais avec lui aux côtés d'Alexandre !... Je m'associerais à ses hauts faits. Peut-être pourrais-je, comme un autre, m'illustrer dans les combats et montrer au monde que je ne suis pas indigne de mon nom... Ah ! sort cruel ! sort injuste, qui m'attache ici avec les femmes et les vieillards, tandis que les Macédoniens marchent à la conquête de l'Asie !...

— Patience, patience, répondait Proas. L'occasion de donner des coups et d'en recevoir arrivera toujours assez tôt. Elle ne manque guère ici-bas.



— Non ! non ! disait Perdiccas, qu'une généreuse ambition éclairait sur les réalités, en dépit de sa grande jeunesse. Il ne restera plus rien à faire quand je serai d'âge à prendre rang dans la phalange.

— Crois-tu donc que l'âge soit tout pour un homme de guerre ? objectait le précepteur. Dis-toi bien, cher enfant, qu'il s'agit maintenant de te préparer par de fortes études à tes devoirs futurs et mets ton amour-propre à être un bon élève, si tu veux devenir un bon officier.

— Un bon officier ! riposta Perdiccas avec un dédain peu dissimulé. Comme si la bravoure s'apprenait dans les livres?

— La bravoure, non, certes ; mais le moyen de l'utiliser à point et de s'en servir à propos. En serais-tu, d'aventure, à t'imaginer qu'on naît grand général, et qu'on le devient sans travail ?

— Tu vas peut-être me dire qu'Alexandre est un rat de bibliothèque ?

— Je ne dis rien de tel, mon cher Perdiccas ; mais je dis qu'Alexandre lui-même est le produit supérieur de la plus haute culture, et que, sans son maître Aristote, il n'eût pas été Alexandre.

— Comment cela? demandèrent les deux enfants, vivement intéressés par cette leçon pratique.

— C'est très simple, répondit Proas, heureux de voir leur curiosité en éveil. Un grand général, mes enfants, est peut-être ce qu'il y a au monde de plus rare. Pour vaincre, — non pas dans une rencontre isolée, mais dans une longue suite de combats et contre les adversaires les plus divers, — il faut un ensemble de qualités physiques et morales, très exceptionnellement réunies chez un mortel, et qu'une éducation

complète peut seule amener à maturité. Eh bien, je dis qu'à en juger par son éclatante carrière et par ce que je sais de lui, Alexandre est le produit parfait et comme la fleur de notre éducation grecque. C'est parce qu'il l'a reçue, — uniquement parce qu'il l'a reçue, aux mains d'un maître sans rival, — qu'il est ce que nous le voyons... Son triomphe, on peut le dire, est celui d'Athènes et du pédagogue athénien.

— Aristote est né à Stagyre ! objecta Perdiccas.

— Oui, mais il fut chez nous l'élève du divin Platon.

— Tu l'as connu, Platon? demanda Amyntas.

— J'ai eu le bonheur de le voir dans ma jeunesse.

— Et le peintre Zeuxis, l'as-tu vu aussi ?

— Oh ! non, je ne le connais, comme vous, que par ses œuvres et sa réputation, dit le précepteur en souriant, il était mort bien avant ma naissance.

— Vraiment? fit Perdiccas en ouvrant de grands yeux. Mais il n'y a pas cent ans qu'il peignait à la cour d'Archélaüs.

— Eh bien ! quel âge me donnes-tu donc?

— Que sais-je, moi? dit l'enfant en considérant la barbe grise de son maître et les deux rides profondes qui sillonnaient verticalement son front; tu dois être bien vieux?...

— Quatre-vingts ans? suggéra Amyntas, très intéressé par cette enquête personnelle.

— Pas encore, pas encore ! protesta le maître en souriant. Mais les campagnes vieillissent un homme, — surtout les campagnes malheureuses, » ajouta-t-il avec mélancolie.

Et presque aussitôt, secouant sa tristesse :

« ... Voyons celui de vous deux qui sait le mieux ses


G Roux

dates et qui est capable d'un petit calcul. J'avais trente-huit ans le jour de la bataille de Chéronée...

— Oh! s'il faut faire de l'arithmétique et de la chronologie en récréation, je n'en suis pas! s'écria Perdiccas.

— Tu as quarante-six ans! dit Amyntas qui avait compté sur ses doigts.

— Très bien, répliqua le pédagogue. N'es-tu pas honteux, Perdiccas, de ne pouvoir te plier au moindre effort de réflexion et de te laisser ainsi dépasser par ton cadet?

— Tu assistais donc à la bataille de Chéronée? reprit Amyntas, se hâtant de détourner la semonce qui menaçait son frère.

— Oui, mon enfant. C'est là que j'ai été grièvement blessé et fait prisonnier... Je dois à Chéronée l'honneur d'être votre précepteur, ajouta Proas avec une pointe d'amertume.

— Oh! conte-nous cela, je t'en prie! s'écria Perdiccas. Ce sera bien plus amusant que l'arithmétique!... Dis-nous toute ta vie, ton enfance, tes aventures d'écolier et de soldat... Bien souvent tu nous l'as promis et jamais tu n'as réalisé ta promesse...

— Je veux la tenir, mes amis, dit le bon Proas, — mais à une condition : c'est que mes récits seront la récompense d'une sagesse exemplaire. Chaque fois que vous m'aurez donné pleine satisfaction dans vos études, je vous dirai une année de ma vie... Est-ce convenu?

— Convenu! répétèrent ensemble les deux garçons.

— ... Mais tu nous conteras surtout les bons coups de lance! ajouta Perdiccas. Car enfin tu es un soldat, toi, et non pas un peintre ou un scribe!...

— Je suis citoyen d'Athènes, répliqua fièrement le captif,

et cela dit tout. Sache, mon enfant, qu'un Athénien se pique d'exceller à la fois aux arts de la paix et aux arts de la guerre, et que jamais, sous le soleil, pareille prétention ne fut mieux justifiée... Je vous dirai donc ma vie d'écolier, — non pas, certes, que je prétende me donner en exemple, — mais pour vous expliquer cette éducation d'Athènes, vraiment virile et complète, qui mit son honneur à cultiver simultanément toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'être humain...

« Vous comprendrez alors comment Eschyle a pu devenir à la fois l'illustre auteur des *Euménides* et le valeureux soldat de Marathon ; pourquoi un Alcibiade et un Socrate combattirent à Délium avec une bravoure égale ; pourquoi j'affirme qu'Alexandre le Grand est la fleur glorieuse de nos écoles...

« Vous verrez enfin que la culture raisonnée, le parfait equilibre et l'harmonie de tous les dons naturels sont le principe même et le but de cette éducation, — la plus noble que le monde ait jamais connue, la plus belle qu'il puisse s'attacher à retrouver, si le malheur des temps voulait qu'il en perdît un jour la tradition... »

Ainsi parla Proas, et, dès le lendemain, ce programme était appliqué.

Chaque soir, après les leçons du jour, le captif allait avec ses deux élèves s'asseoir près de la fontaine, sous les cèdres du jardin, et leur contait un chapitre de sa vie. C'est ce récit qu'on va donner ici.

CHAPITRE II

RÉCIT DU PRÉCEPTEUR. — PREMIÈRES ANNÉES

Ce n'est pas à Athènes même que j'ai vu le jour, mes chers enfants. Je suis né en pleine campagne d'Attique, à quelque deux cents stades de la ville. Mon père Nicias, homme libre, y vivait dans la modeste maison héréditaire, cultivant sa terre avec un petit nombre d'esclaves, car sa fortune était médiocre. Mon aïeul Hilarion, accablé par l'âge, avait renoncé, en faveur de son fils, à tout ce qu'il possédait, et il vieillissait doucement dans l'antique demeure, chéri de tous, vénéré au loin comme un sage.

On attendait ma naissance avec impatience. Ma mère Phédime s'était préparée par les sacrifices et la prière à mettre au monde un fils. Chacun m'avait souhaité d'avance les dons heureux de l'esprit et du corps. La mère de Phédime, ses amies, étaient accourues de tous les environs afin d'assister à ma naissance, et mon père avait mille fois demandé aux dieux de lui donner pour son premier-né un fils.

Je naquis. Aussitôt mon grand-père, d'une main tremblante de joie, attacha sur la porte d'entrée de notre demeure

une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture à laquelle l'homme est destiné ; si, au lieu d'un garçon une fille avait ouvert les yeux à la lumière, on eût suspendu à la porte une bandelette de laine, indiquant que la femme doit filer, tisser, s'occuper de travaux domestiques.

... Le père, vous ne l'ignorez pas, enfants, a droit de vie et de mort sur sa famille dans toute la Grèce, sauf à Thèbes où les lois lui défendent d'user de ce privilège. A peine né, la mère de Phédime, Cornétho de Prasiès, m'apporta devant le maître. Tremblante, elle s'agenouilla, et me coucha aux pieds de Nicias. Les esclaves, les femmes, les affranchis, les yeux attachés aux siens avec anxiété, attendaient son premier geste. Il abaissa ses regards sur moi, tout petit, si humble et vagissant faiblement, couché nu sur la vieille terre. Il me considéra, et me voyant robuste et bien formé, il se pencha et me prit dans ses bras... Aussitôt des cris d'allégresse retentirent. Mon père m'avait relevé. J'allais vivre, grandir, devenir comme lui un homme libre!... Si, au contraire, il eût détourné de moi ses yeux, me voyant affligé d'une constitution débile ou défectueuse, on m'aurait emporté bien vite, et, m'exposant en quelque lieu désert, on m'eût laissé exhaler dans les pleurs la faible étincelle de vie qui seule animait mon petit être... Quelquefois, hélas! accablé par les maux de la guerre et de l'esclavage, je me suis demandé s'il n'eût pas mieux valu pour moi ne jamais vivre que tomber dans la misère que j'ai connue depuis mon âge mûr...

Proas soupira, et un moment appuya son front au long bâton recourbé, indice de son autorité sur ses jeunes élèves. Perdiccas, l'œil brillant d'un feu sombre, sembla penser que, pour lui, il eût préféré la mort à l'esclavage... Mais le doux

Amyntas, glissant sa main dans celle du pédagogue, trouva un mot affectueux pour consoler le pauvre exilé.

— Ne regrette pas que ton père t'ait laissé vivre, puisque, sans cela, nous ne t'eussions jamais connu, dit-il. Continue, raconte ce qui advint après que Nicias t'eut pris entre ses bras.

— Les dieux te protègent, cher Amyntas, car ton cœur est doux et généreux, dit le captif. Je reprends : les femmes me saisirent, elles me rapportèrent avec joie au gynécée[1]. On me plongea dans l'eau fraîche, je fus lavé et parfumé, puis couché sur un de ces vans d'osier qui servent chez nous à séparer le grain de la paille. C'est, dit-on, le présage d'une opulente fortune et d'une nombreuse postérité.

Mon aïeule maternelle, Cornétho, avait gardé les principes de l'ancien temps. C'est grâce à elle que je fus plongé dans l'eau froide au lieu d'eau tiède, comme cela se pratiquait d'habitude. Elle n'eut garde d'enchaîner mes petits membres sous ces mille bandelettes dont on se sert chez nous pour emmailloter les enfants, et qui nuisent à leur développement, disait-elle.

C'est à peine si elle me couvit de quelques langes, voulant m'accoutumer de bonne heure au froid... Cinq jours passèrent. Le sixième, Cornétho me prit entre ses bras, et, suivie de tous les gens de la maison, mon père et mon aïeul en tête, elle fit plusieurs fois en courant le tour de l'autel d'Apollon, placé à la porte de notre demeure et où le feu brûlait nuit et jour. C'est la cérémonie de la purification de l'enfant.

1. Appartement des femmes dans les maisons grecques.

On attendit le septième jour : souvent les nouveau-nés périssent pendant cette période, emportés par les convulsions. Ce jour heureusement écoulé, mon père, ayant réuni ses parents, ceux de sa femme et tous ses amis, leur déclara vouloir me donner le nom de Proas, mon aïeul maternel, mort depuis longtemps, selon la coutume qui veut que l'aîné porte le nom de son grand-père. La cérémonie terminée, on s'assembla pour le repas solennel autour d'une longue table dressée au dehors devant la porte, car elle eût été trop grande pour tenir dans l'intérieur de la maison.

Bien souvent mon aïeul m'a redit les détails de ce jour où je reçus mon nom. Il m'a vanté la pureté incomparable de ce beau soir d'été, la brise embaumée qui soufflait de la mer, faisant frémir doucement le rameau d'olivier fixé à la porte, courbant les épis verdoyants du champ de blé derrière l'habitation, agitant la cime des figuiers au-dessus du toit paternel. Il croyait se voir lui-même à la naissance de Nicias, et, dans le petit être inconscient que j'étais, il retrouvait son fils, aujourd'hui plein de force et de bonheur...

Mon grand-père, ainsi que beaucoup de nos vieillards, se nourrissait exclusivement de miel; c'est à cette douce nourriture qu'il attribuait sa verte vieillesse, exempte de toute infirmité, son intelligence et sa mémoire intactes. Le miel, en outre, prolonge la vie, affirmait-il. En ce jour, pourtant, voulant fêter lui aussi ma venue au monde, il trempa ses lèvres dans la coupe ornée de roses qui passa à la ronde de main en main, et qui, vidée ainsi au début du repas, est regardée comme le symbole et le garant de l'amitié qui doit unir les convives.

Dès le matin, les esclaves avaient lavé à grande eau la

table du festin; puis ils y avaient amoncelé les corbeilles de pain, les vases de fruits, les mets froids et les gâteaux mis en réserve depuis plusieurs jours; et maintenant ils circulaient sans bruit autour des lits où les convives couronnés de fleurs étaient étendus, offrant à chacun les plats préparés pour leur délectation.

En cette occasion propice, mon père avait voulu donner un festin aussi recherché que s'il eût été un des plus riches citoyens d'Athènes. On présenta d'abord des coquillages variés, accommodés de diverses manières; les uns tels qu'ils sortent de la mer, — et selon moi ce sont les meilleurs, — les autres, cuits dans l'huile d'olive, ou sous la cendre; tous, saupoudrés de poivre et de cumin. En même temps, on servit des œufs frais de nos poules et des œufs de paonnes, plus appréciés encore. Mon père possédait un grand nombre de ces beaux oiseaux de Junon, et mon grand-père m'a dit qu'en ce jour de fête les magnifiques créatures, faisant traîner leur queue splendide ou la relevant en éblouissante corolle, semblaient s'associer aux réjouissances données en mon honneur... Si je vous raconte tout cela, enfants, ce n'est point vaine gloire, croyez-le bien. Mais c'est pour vous faire sentir que les plus heureux commencements ont souvent de bien tristes épilogues...

— Va, va, continue!... dit Perdiccas avec impatience. Que mangea-t-on ensuite à la fête?

— On mangea, reprit Proas, après les coquillages, toutes les variétés de la viande de porc : andouilles, saucisses, jambons et longes conservés à la fumée du foyer; pieds farcis, échine rôtie, et jusqu'à un petit cochon de lait cuit tout entier sous la cendre; puis un foie de sanglier et des

gigots d'agneau; de la fraise de veau, ainsi que la poitrine d'une truie, assaisonnée de cumin, de vinaigre et de silphium [1], termina cette partie du repas. Alors parurent des petits oiseaux qu'on arrosa d'une sauce fumante, composée d'huile, de vinaigre, de fromage râpé, de silphium. Pour le second service on offrit ce que mon père avait pu se procurer de plus exquis en gibier, volailles et poissons : la murène, la dorade, la vive, le xiphias, le pagre, l'alose, le thon, les congres aux anneaux serpentins, et les glaucus qui se pêchent à Mégare, et les sardines qu'on prend aux environs de Phalère, et qui, disait mon père, mériteraient d'être servies à la table des immortels, lorsqu'on ne les a laissées séjourner qu'un instant dans l'huile bouillante...

Je ne parle ni des champignons, ni des asperges, ni de cette variété infinie de légumes qui abondent sous notre beau climat. Mais je dois un mot de louange à nos fruits exquis, nos figues, nos raisins, nos poires et nos pommes d'Eubée; nos coings de Corinthe, aussi doux au palais que superbes à l'œil, et nos amandes de Naxos dont la renommée s'étend par toute la Grèce...

Quant au pain, il était d'une blancheur, d'une finesse, d'une saveur délicieuse... Que de fois, j'ai regretté cet aliment frugal de mon enfance!... Une belle tranche de pain de froment, quelques amandes, des figues, une pomme, qu'y a-t-il de plus savoureux?... Jamais je ne retrouverai de pain semblable à celui qu'on mangeait chez mon père. — Et les gâteaux qu'on servit en ce jour de ma fête, et que tu aurais croqués avec tant de plaisir, Perdiccas!... Je voudrais

1. Plante dont les anciens faisaient un grand usage dans leur cuisine.

bien avoir à vous offrir une de ces corbeilles de jonc, pleine de nos gâteaux, enfants, pareilles à celles que, si souvent, ma bonne mère m'apporta, quand je fus écolier à Athènes !... Ces pains de Cappadoce, faits d'un peu de farine de froment, de lait, d'huile et de sel ; ces globes légers, qu'on mange tout chauds et qui se font avec de la farine de sésame, du miel et de l'huile d'olive ; cette bouillie d'orge mondé, pétrie et saturée des sucs de viande et de poularde ; ces galettes, faites simplement de lait et de miel, celles qui sont relevées d'huile et de fromage... Et ces tourtes légères renfermant des fruits confits au miel... ce mélange de raisins et d'amandes qu'on incorpore à la pâte, et enfin, ces tubes aussi légers qu'une feuille de papyrus qu'on mange roulés, en les trempant dans le vin : rien de tout cela, vous pouvez m'en croire, ne manqua au festin en l'honneur du petit Proas...

Les vins, bien entendu, coulèrent à flots. Vins de Corinthe, et vin blanc de Mende, et celui de Naxos qu'on a comparé au nectar des dieux, et enfin le vin de Chio, le roi de tous, à mon sens. Chez nous, il est d'usage d'adoucir parfois le jus de la treille en y incorporant de la farine pétrie avec du miel, ou de le parfumer d'origan, de fruits, de fleurs et d'aromates. Mon père répétait souvent qu'il aimait, en perçant un tonneau, d'être salué par le parfum de la rose et de la violette. Il ne voulait pas cependant que l'arome des fleurs prédominât sur le goût propre de la grappe.

Le grand-père, instruit par l'expérience, avait conseillé à son fils de mêler au vin un peu d'eau de mer, qui empêche ses fumées puissantes de monter à la tête. C'est avec discrétion qu'il faut mélanger les deux liquides ; une mesure d'eau

de mer, enseignait Hilarion, suffit pour cinquante mesures de vin...

Il régnait sur la table une si grande profusion que plus de la moitié des mets se fût perdue, si un usage antique n'avait permis aux convives de choisir parmi les plats ceux qui leur plaisaient davantage, pour les envoyer à leur famille ou à leurs amis.

A la fin du repas, un éphèbe [1], Calliclès, prit sa lyre et célébra ma naissance et les joies de ce beau jour. A leur tour, tous ceux des convives qui connaissaient l'art divin du chant se firent entendre; puis les plus jeunes, se levant de table, se livrèrent au plaisir de la danse, pendant que les esclaves enlevaient les restes du festin, que les hommes mûrs et les vieillards, assis en cercle, regardaient s'ébattre la jeunesse en devisant paisiblement.

Après une dernière libation en l'honneur du Bon Génie et de Jupiter Sauveur, les convives se séparèrent avec mille souhaits de bonheur à mon adresse...

L'éducation d'un jeune Grec, mes enfants, commençait le jour de sa naissance, pour finir à sa vingtième année. Le premier soin des parents était de préparer à leur rejeton une constitution robuste. A cet effet, on n'épargnait aucun soin, aucune peine. Ma mère, la douce Phédime, la sévère Cornétho, mon aïeule, étaient sans cesse occupées de moi. L'enfant, jusqu'à sa cinquième année, est animé d'une vitalité si forte que son corps, disent quelques philosophes, n'augmente pas du double en hauteur dans les vingt années suivantes. Il a donc besoin d'une nourriture abondante, d'un exercice constant.

1. Jeune homme.

Les nourrices, obéissant à ce besoin de remuer que manifeste le petit être, le bercent, le secouent doucement entre leurs bras, l'élèvent dans les airs, et l'enfant montre qu'il prend plaisir à cet exercice; c'est grâce à ces ébats qu'il jouit d'un sommeil paisible et d'un heureux réveil.

Dès que je pus me tenir sur mes jambes, ma mère me fit marcher, et souvent mon aïeul me retraça la scène : moi debout, tout nu, sauf un cordon d'amulettes autour du cou, vacillant sur mes faibles jambes, tandis que Phédime et Cornétho, penchées, m'appelaient, et que je semblais, entre elles deux, ne savoir de quel côté me tourner... Le petit chien Pyrrhos[1], né le même jour que moi, mais combien plus agile!... sautait en jappant jusqu'à mes épaules, m'effarouchant par ses cris; parfois, perdant soudain l'équilibre, je tombais de mon haut, et Phédime ou Cornétho accouraient me relever, tandis que ce fripon de Pyrrhos profitait de ce que j'étais par terre pour passer sa langue rose sur mon visage...

Bientôt je sus marcher. Alors, ma mère, continuant mon éducation, m'accoutuma à ne faire aucune différence entre les divers aliments qu'on me présentait, qu'ils fussent grossiers ou délicats. Elle m'habitua à me servir de ma main gauche aussi bien que de la droite; à ne point pleurer sans cause; à ne jamais m'imaginer que j'obtiendrais ce que je désirais par des cris de colère; à ne pas ressentir de frayeur dans les ténèbres; à avoir horreur du mensonge. Je me rappellerai toujours l'indignation que manifesta ma mère un jour qu'elle entendit une nourrice dire à son élève que c'était en punition d'une faute légère que les dieux l'avaient fait

1. Le roux.

tomber et se fouler le pied... Jamais elle n'eût cherché à agir sur moi par de pareils moyens.

Dès l'enfance, je fus accoutumé à coucher sur la dure, à m'inonder, en toute saison, d'eau froide de la tête aux pieds, à me montrer obéissant, courageux, respectueux envers les vieillards, doux aux animaux, aux êtres plus faibles que moi.

Pendant mes cinq premières années, on ne me prescrivit aucun travail; le jeu seul m'intéressait et remplissait mes jours... Ah! mes enfants, quelles bonnes parties je faisais, sous l'œil indulgent de mon aïeul, en compagnie de mon cher camarade Pyrrhos!... Quelles courses, quelles luttes de vitesse avec mon chien, et comme nous sautions à qui mieux mieux par-dessus les tas de paille, les haies, roulant pêle-mêle dans la poussière, mais nous relevant toujours sains et saufs, souples comme deux tiges de jonc!... En vérité, parmi tous mes compagnons de jeu, Pyrrhos est un de ceux dont j'ai gardé le plus tendre souvenir...

Cependant, mes chers parents s'entretenaient souvent de mon avenir. Ma mère désirait que je fusse élevé auprès d'elle et que je devinsse simplement un cultivateur aisé comme mon père, mon grand-père et mes aïeux, depuis sept générations. Je posséderais, disait-elle, après eux tout ce qu'ils possédaient; ils avaient vécu heureux dans leur modeste sphère; je suivrai leur exemple. Je vivrai et je mourrai paisible à l'ombre de la vieille maison, je m'y marierai, j'y élèverai mes enfants et j'y cultiverai mon bien... « Y a-t-il un sort plus heureux que celui-là? » demandait-elle...

Mon père secouait la tête, disant qu'il fallait attendre,

pour se décider, que la nature de mes facultés se fût prononcée.

Quant à mon cher grand-père, dont je devins, dès que je pus marcher, l'inséparable compagnon, il affirma toujours que, selon lui, j'étais destiné à apprendre. « Le petit, répétait-il, est doué d'une insatiable curiosité sur toutes choses. Il n'est rien de ce qui se passe autour de lui qu'il n'ait soif de comprendre. — Pourquoi, grand-père?... Comment?... Dis, quelle est la raison de telle chose?... et de cette autre?... Et puis encore de ceci?... »

« Voilà, disait mon aïeul, le refrain constant de sa chanson. Pouvons-nous laisser s'atrophier une faculté aussi marquée, permettre que s'éteigne sans aliment une pareille flamme intellectuelle?... Si l'enfant est le père de l'homme fait, comme l'a dit un sage, le nôtre est assurément destiné à devenir un savant... Notre devoir, je l'estime, est de le mettre en mesure de donner à son esprit la pâture qu'il demande...

— Tu as toujours raison, répondait Phédime, et la sagesse parle par ta bouche; mais comment, ô père! donnerons-nous à l'enfant une science que nous ne possédons pas nous-mêmes?

— Ma fille, répliquait le vieillard, il existe, tu le sais, des hommes qui ont pour métier d'instruire la jeunesse.

— Il n'en existe pas chez nous, objectait ma mère en me serrant dans ses bras.

— Aussi n'est-ce point chez nous que l'enfant recevra l'éducation dont il a soif, répondait le grand-père. Crois-moi, Phédime, nous devons, si son bien l'exige, nous résoudre à nous séparer de ce cher petit être, la joie de mon cœur comme

du tien... Et s'il doit trouver le bonheur dans le savoir, il faut le lui donner, ma fille, quoi qu'il nous en puisse coûter... »

Ma mère pleurait; mais ces entretiens, souvent renouvelés, portèrent peu à peu la conviction dans son âme... Elle eût désiré me faire instruire à la maison, sous ses yeux, pour ne point perdre de vue son trésor, tant elle me chérissait, ma pauvre mère!... Cependant Hilarion et Nicias, après de longues délibérations, conclurent en faveur de l'éducation publique.

Ils craignaient que l'éducation particulière développât en moi certains défauts. J'étais, ils l'avaient remarqué, trop enclin, — comme certains petits hommes de ma connaissance, — à l'arrogance, à l'orgueil, presque à la tyrannie, quelque soin qu'on eût pris de m'enseigner l'horreur de ces vices affreux.

Peut-être, à l'école, perdu au milieu de la troupe des enfants de mon âge, trouverais-je mon niveau, apprendrais-je mieux, en même temps que les arts libéraux, le peu d'importance de ma petite personne dans le vaste plan du *Cosmos*... Et puis, si on voulait former mon esprit, où me faire élever, sinon dans cette Athènes, brûlant flambeau du savoir humain, dont nous distinguions au loin le profil aérien, par les jours clairs? N'étais-je pas en quelque sorte fils de la cité de Pallas, et ne devais-je pas sucer le lait de la science à son sein puissant?... Après bien des hésitations et des pleurs, on résolut de me mettre en pension à Athènes.

Toutefois, les supplications de ma mère l'emportèrent sur la résolution de Nicias : on ne m'enverrait point au loin, dès ma cinquième année accomplie, âge auquel commence habi-

tuellement chez nous l'éducation scolaire. On attendrait que j'eusse atteint ma dixième année; mais, afin que je ne fusse pas alors en retard sur mes camarades, mon aïeul se chargerait, dès à présent, de m'enseigner les éléments : l'alphabet, les premières opérations de l'arithmétique, et même les principes initiaux du chant... Pour la flûte, devenue de rigueur à cette époque dans toute éducation soignée, personne à la maison ne pouvait me l'enseigner, et force serait de laisser venir le moment où on me placerait à Athènes.

C'est donc en compagnie de mon grand-père que je fis le premier pas dans le sentier ardu de l'étude; sa main tremblante traçait, sur la cire molle des tablettes, les lettres de l'alphabet. Je les étudiais longuement, puis il les effaçait, et, les retraçant au hasard, il me demandait de les reconnaître. Souvent je me trompais et je trépignais alors d'impatience; mais quelle joie si je devinais juste!... Quand je connus mes lettres, il m'enseigna les syllabes, — avec quelle patience, le cher vieillard!... Il usa, pour me les mettre en tête, de cette strophe ingénieuse qu'on trouve, me disait-il, dans une comédie du poète athénien Callias. Vous la connaissez, mes enfants.

Et le pédagogue commença sur un ton de mélopée :

Ba
Bè
Bé
Bi

Mais les deux enfants, sautant debout, joignirent leurs fraîches voix à la sienne, formant un accord parfait, et tous

trois ils répétèrent cette espèce de strophe, qu'aujourd'hui encore redisent leurs successeurs sur la machine ronde :

Ba
Bè
Bé
Bi
Bo
Bô
Bu!

Amyntas, égayé, continua même à chanter de sa voix perçante, en reprenant le chemin du palais.

Gamma, alpha ga!...

pendant que Perdiccas criait à tue-tête sur un autre ton :

Delta, alpha da!...

et que le précepteur, souriant de leur zèle, hochait la tête en mesure.

CHAPITRE III

J'ARRIVE A ATHÈNES

« Et l'arithmétique? demandait Amyntas le lendemain; ton grand-père te l'enseigna-t-il aussi telle que tu me l'as montrée?...

— Sans doute, répliqua le pédagogue. Les méthodes qui nous viennent des anciens sont les meilleures, crois-le bien, Amyntas, et nous ne saurions les faire progresser en les changeant. Ainsi que vous, je débutai en comptant sur mes doigts, puis j'appris à me servir de cailloux que je ramassais sur la grève et je commençai à répéter à haute voix : « Un et et un font deux. Deux et deux font quatre. Trois et trois font six, etc. » Tant que j'étudiai sous mon aïeul, je ne me servis jamais de la table de Pythagore, avec laquelle je fis connaissance à Athènes seulement. Mais je reçus de Nicias, au sixième anniversaire de ma naissance, une *abaque* semblable à celle que vous connaissez bien, enfants, et que tu égares trop souvent, Perdiccas!... La mienne était une simple planchette de bois blanc sur laquelle les divisions séparant les divers ordres d'unités étaient tracées en couleur rouge,

plaisante à l'œil et facile à distinguer, même pour la vue affaiblie du vieillard : de petits jetons formés de la mère de la perle[1] me servaient à figurer telle ou telle valeur, selon la place qu'ils occupaient; j'avais, comme presque tous mes compatriotes de l'Attique, le goût le plus vif pour le calcul, et c'était de toutes mes leçons celle que je préférais. Point n'était besoin que grand-père s'inspirât, pour me l'enseigner, des subterfuges recommandés par le divin Platon dans sa *République :*

« *On n'aurait,* dit-il, *pour rendre cet enseignement moins aride, qu'à s'inspirer des calculs qu'inventent eux-mêmes les enfants, et qui consistent, soit à partager également tantôt entre plus, tantôt entre moins de leurs camarades, un certain nombre de pommes ou de couronnes, soit à s'attribuer successivement par la voie du sort, dans leurs exercices de lutte ou de pugilat, les rôles de lutteur pair ou impair ; soit à mêler ensemble en se jouant les phiales d'or, d'argent, de bronze ou de quelque autre matière, puis à les répartir comme il vient d'être dit...* »

— Ce que tu disais d'abord, interrompit Perdiccas, me paraît un excellent système, et je veux bien, moi, apprendre l'arithmétique par le pugilat!...

— Patience!... patience !... répondit le pédagogue, tu apprendras toutes ces choses en temps et lieu, ne crains point!... Mais tu m'as interrogé trop tôt sur l'arithmétique, Amyntas, avant de l'aborder, j'avais commencé les éléments de l'écriture; Platon, dans sa *République*, assigne le terme de trois ans pour savoir lire, écrire et compter. Dès ma

1. La nacre.

sixième année, mon grand-père avait guidé ma main malhabile sur la tablette de cire ; armés d'un roseau taillé, mes doigts rebelles cherchaient à suivre les contours légèrement tracés par le vieillard ; c'est là ce qui me donna le plus de peine. Souvent, de dépit, je brisais le roseau, je jetais loin de moi les tablettes... mais le visage attristé du bon aïeul me faisait honte de ma violence et, tout penaud, je reprenais mes outils, m'efforçant de mieux faire cette fois...

— Alors, dit Perdiccas très amusé, tu étais indocile aussi, toi, pédagogue?

— Crois-tu donc que je sois né tel que tu me vois, avec cette barbe et ce bâton?... Non, Perdiccas, j'étais alors un enfant libre comme toi, avec les défauts de l'enfance, et ce n'est pas sans de nombreuses corrections que je m'en suis guéri.

— N'y pense plus, dit avec douceur Amyntas. Retrace-nous plutôt les jours heureux que tu passas sous le toit paternel... Qui sait? Peut-être reviendront-ils un jour!...

— Tu as raison, cher enfant ! l'espérance resta seule au fond de la boîte de Pandore, quand tout le reste s'en échappa... Et chez moi, pauvre captif, exilé que je suis, elle survit... Elle survit malgré tout !... Je ne veux pas désespérer de revoir les nobles plaines de l'Attique, sa mer et son ciel d'azur, de respirer une fois encore cet air léger et sain, qui prête aux plus communs objets une beauté presque surnaturelle... Doux pays !... ton souvenir me soutient, au milieu des tristesses de la décadence physique et de l'exil...

Un instant le précepteur s'absorba dans ses douloureuses réflexions. Perdiccas lui-même, touché de sa mélancolie, se taisait ; mais bientôt relevant la tête, Proas reprit :

Notre famille s'était augmentée, au cours des dix années que je passai à me préparer à l'école. Deux jeunes frères jumeaux, une petite sœur nous étaient nés. Phédime, absorbée par les soins de ses jeunes enfants, voyait avec plus de résignation approcher le moment où il faudrait se séparer de moi. Pour ma part, j'attendais non sans une joyeuse impatience le temps de m'envoler hors du nid familial. Il me semblait que je serais déjà presque un éphèbe du jour où je me trouverais lancé seul dans la grande ville!... Jamais encore je n'y étais entré. Qu'il me tardait de voir par mes yeux toutes les merveilles de l'art, tous les glorieux monuments que nos immortels ancêtres y ont accumulés! Je ne me lassais point d'interroger mon grand-père sur ce que je verrais à Athènes. Et lui, infatigable, ne se lassait point de répondre à mes questions. Souvent, assis au bord de la mer, il me traçait de son bâton, sur le sable, le plan de la noble cité. Au centre, l'Acropole, forteresse sacrée à laquelle on accède par les Propylées. Là s'élève la colossale statue de Minerve aux yeux bleus, la déesse de la sagesse, dont l'égide protège la ville. Toutes les régions de l'Attique sont sous sa protection, mais on peut dire qu'elle a véritablement élu domicile dans la citadelle. Que de statues, que d'édifices, d'autels, de temples, lui sont consacrés!... Le Parthénon!... à ce nom seul je sentais mon cœur battre d'impatience, tant j'avais soif de contempler par mes yeux les miracles dus au génie de nos artistes, et que si souvent Hilarion m'avait décrits. Bien avant de les voir, je connaissais ces métopes[1] impéris-

1. *Métope.* Terme d'architecture. Intervalle rectangulaire que laisse de place en place les saillants de la frise dorique et que le sculpteur décore en hauts reliefs.

sables, retraçant le combat des Centaures et des Lapithes. J'admirais les majestueux degrés du temple, où se déroulait, aux époques consacrées par l'usage, la gracieuse théorie des jeunes filles, couronnées de fleurs, apportant à la déesse les prémices de leurs riantes campagnes ; j'aspirais au moment où mes yeux seraient éblouis pour la première fois par la glorieuse image d'ivoire et d'or, où je sentirais se fixer sur moi l'œil étincelant de la fille de Zeus. O déesse au regard de saphir !... qu'il me tardait de pénétrer dans ton temple, et de sentir que moi aussi j'étais un de tes enfants privilégiés !...

Et l'Agora, où tant de bouches glorieuses s'étaient ouvertes pour laisser tomber les flots de l'immortelle éloquence !... Et la palestre, où plus tard, mes membres assouplis me gagneraient peut-être, à moi aussi, une couronne, où je sentirais se poser sur mon front ce rameau d'olivier plus précieux aux fils de la Grèce qu'un diadème de pierreries... Et le Lycée, les Portiques, réservés aux sages, et le peuple innombrable des statues, les hermès souriants, les Hercules déifiés, les guerriers, les orateurs, tous ceux qui ont fait ma patrie si grande... Et encore la joie de me mêler à la foule, de vivre de son intense vie, moi le pauvre petit rat des champs, qui n'avais jamais, les dieux me pardonnent !... parlé à plus de huit ou neuf étrangers dans ma courte existence !...

Enfin mes dix ans sonnèrent. C'était l'époque où mes parents avaient résolu de se séparer de moi. Après bien des irrésolutions et des recherches, Nicias avait décidé de me placer chez Lysis, maître d'une école célèbre. Mais la plus grande difficulté était de savoir en quel lieu on m'installerait

pour vivre, en dehors de l'école, que je devais fréquenter seulement aux heures de classe. Voulant être certain de la moralité et de la bienveillance de ceux qui me recevraient sous leur toit, mon père était resté longtemps indécis. Le grand-père se rendit avec lui à Athènes. Ils consultèrent leurs amis, s'informèrent avec soin, et enfin eurent le bonheur d'être adressés à une famille modeste, habitant presque à la porte de l'école de Lysis, où je serais reçu avec joie, où mon jeune cœur ne trouverait que soins maternels et bons exemples.

Cette famille se composait de deux personnes, une pauvre veuve, dont l'âge blanchissait les cheveux et courbait le front, et sa petite-fille, enfant de seize à dix-sept ans. Le fils de la veuve, Théarion, avait été un sculpteur de talent, sinon de génie. En mourant il avait laissé pour tout bien à sa fille une ou deux statues de marbre et quelques poteries. Dès l'enfance il l'avait exercée à manier le pinceau, et quand les deux pauvres femmes se trouvèrent seules et dénuées de tout, la petite Glycère résolut de soutenir sa grand'mère par son talent de peintre.

Encore trop inexpérimentée dans son art pour composer des tableaux, elle se voua à la peinture des statues, en commençant par celles que lui avait laissées son père. Vous savez, mes enfants, qu'il est rare, en mon pays, qu'on expose les statues dans la blancheur naturelle et uniforme du marbre et de la pierre. Quand le sculpteur leur a donné le dernier poli, quand il a ciselé leurs traits, caressé avec amour la forme de son enfant de marbre, il le confie au peintre, celui-ci commence par revêtir le marbre, dans toutes les parties qui représentent la chair, d'un enduit léger,

à peine perceptible, une sorte d'épiderme qui suffit à infuser à la pierre insensible la chaleur et la douceur moite de la vie. Il avive la chevelure d'une teinte plus foncée, presque toujours un brun roux analogue à celui des boucles folles qui couvrent ton front, Amyntas, et qui, en contraste avec le ton uni de la peau, offre l'illusion de la vie. Tantôt il peint le manteau et la robe de couleurs éclatantes, tantôt, leur laissant la blancheur du lin, il se contente d'en relever le bord d'une fine broderie de couleur tendre, tracée d'avance au poinçon. Les prunelles reçoivent alors leur couleur, claire ou sombre, les lèvres sont animées d'une couche de carmin, les sourcils, les cils, soulignés d'un trait noir. Les ornements, colliers, bagues, diadème ou bandelettes, sont marqués d'or fin, et l'ouvrier ayant fixé sur la tête de la statue l'espèce d'auréole ou disque de métal, qui protégera son front contre les insultes des oiseaux (quand la statue doit être placée en plein air), l'œuvre est achevée. Il ne reste plus qu'à la mettre à sa place.

C'est à ce métier que se livrait la douce Glycère ; mais hélas ! combien peu il était rémunérateur, au milieu du grand nombre d'artistes qui lui faisaient concurrence, et qui, mieux protégés ou plus habiles, enlevaient presque toutes les commandes, ne lui permettant que les moins lucratives : statuettes funéraires, petits dieux domestiques et vases de terre cuite... Elles avaient grand'peine à vivre, les pauvres femmes, et la vieille Agariste accepta avec reconnaissance de me servir de mère pendant mon existence d'écolier. Elles me reçurent, en vérité, comme un sauveur, les chères créatures !...

Ce fut par un beau jour du commencement du printemps que nous partîmes dans la grande charrette à bœufs. Dès le

soleil levant nous étions en route, le grand-père, Nicias et moi. Sur la porte de la maison, nous laissions Phédime en larmes, Cornétho, tenant dans ses bras ma jeune sœur, tandis que mes deux petits frères, accrochés à la tunique de ma mère, ne découvraient que leurs tendres visages, curieux de ce départ. Longtemps nous agitâmes de loin les rameaux verdoyants que nous avions cueillis pour nous protéger contre les rayons du soleil ; longtemps nous vîmes flotter les voiles des femmes, qu'elles agitaient en réponse...

Puis un tournant de la route nous cacha la demeure familiale. C'était fini ! J'étais parti pour être écolier, pour devenir un homme !... Le cœur un peu gros, mais joyeux pourtant, je commençai à regarder autour de moi. A mesure que nous nous rapprochions de la ville, les routes se couvraient de gens de la campagne empressés d'apporter les produits de leurs champs aux citadins. Chantant, riant, plaisantant entre eux, ils me donnèrent la première impression de ce qu'est la foule. Les uns poussaient devant eux des moutons, d'autres des pourceaux, des bœufs, des veaux ; on entendait des cris de volailles, des exclamations, des pleurs d'enfants. Moi, je regardais de tous mes yeux, penché au bord de la charrette, et tout à coup le grand-père m'appela :

« Vois, Proas !... C'est l'Acropole !.. »

Là-bas le temple de marbre étincelait aux rayons du soleil matinal ; son divin profil se découpait sur le ciel bleu, et quelques petits nuages d'or semblaient caresser son faîte...

Je fixai avidement mes yeux sur le spectacle qui s'offrait à ma vue.

A l'est, s'élevait le mont Hymette, où les abeilles recueillent le miel le plus exquis. A ses pieds l'Ilyssus, roulant ses



flots d'argent, venait ceindre les murailles d'une zone étincelante. Là je voyais s'élever les gymnases du Cynosarge et du Lycée. Au nord-ouest, je reconnus l'Académie... Un peu plus loin, cette colline du nom de Colonne, où Sophocle place la tragédie d'Œdipe. De là vient le Céphise, qui mêle ses eaux à celles de l'Ilyssus. Et mon grand-père, regardant la ville illustre, répétait tout bas cette phrase d'une comédie de Lysippe :

« Qui ne désire pas de voir Athènes est stupide ; qui la voit sans s'y plaire est plus stupide encore ; mais le comble de la stupidité est de la voir, de s'y plaire et de la quitter... »

« Le Pirée, Proas ! » dit soudain mon père.

Je vis le port, qui jadis contint plus de quatre cents galères à la fois ; mon père et mon aïeul me firent saluer un promontoire voisin, où se voyait une pierre carrée d'une austère simplicité, le tombeau de Thémistocle.

Nous entrions dans cette voie magnifique construite par ce même Thémistocle et dont la largeur permet de donner passage à deux chariots de front ; construite en énormes dalles de pierre, elle semble destinée à braver les siècles. Nous suivîmes la route qui va du Pirée à la ville, sur une longueur de quarante stades. En passant nous vîmes un cénotaphe... Mon grand-père me fit déchiffrer l'inscription qui y est tracée : *la gloire d'Euripide a pour monument la Grèce entière.*

Mais nous entrons dans la ville : de toutes parts, des temples, des statues, une foule bariolée, des maisons peintes en couleurs vives, le bruit, la gaieté, l'animation d'une puissante cité. Un chariot attelé de deux chevaux fringants, que guide un jeune élégant à la tunique flottante, force notre

pesante charrette à lui céder le pas... Nous nous rangeons précipitamment et nous défonçons presque l'échoppe d'un barbier qui nous invective.

... J'admire un portique, déjà rempli d'une foule de jeunes gens qui écoutent professer un philosophe...

Nous longeons le côté droit du Pnyx : c'est là que le peuple tient ses assemblées les plus bruyantes ; nous passons devant l'Académie, devant le Portique royal, où parfois se réunit l'Aréopage. Partout s'élèvent les statues des dieux et des héros.

Nous suivons alors une des deux rues qui aboutissent au Portique royal, elle est décorée presque en entier de deux rangées d'Hermès, gaines de marbre surmontées par une tête de Mercure, et consacrées, soit par l'ordre des gouvernants, soit par la piété des citoyens à commémorer quelque fait glorieux. Beaucoup sont dus à Hipparque, fils de Pisistrate. Il y fit graver des préceptes de morale tels que ceux-ci : *Prenez toujours la justice pour guide. Ne violez jamais les lois de l'amitié. Respectez la faiblesse. Protégez les malheureux.*

Après avoir longé plusieurs rues, des places ombragées de superbes platanes, nous arrivons à une ruelle plus modeste et bordée d'humbles maisons crépies à la chaux.

C'est là que demeure la vieille Agariste avec Glycère, sa petite-fille.

Au bruit des roues de la charrette, grinçant sur le pavé inégal, les deux femmes accourent. Elles tombent aux pieds de mon père et de mon aïeul, elles baisent leurs mains, les remerciant d'un choix qui les honore ; elles me souhaitent la bienvenue dans leur humble demeure.

On décharge les provisions que nous apportons : une grande jarre d'huile d'olive, deux mesures de froment, une outre de vin doux, un jambon fumé, des fruits, des gâteaux préparés par ma mère...

La veuve et la jeune fille se réjouissent. Elles nous conduisent à la petite chambre que je dois occuper. Elles nous indiquent le chemin de l'école de Lysis.

Nous nous y rendons sans plus tarder. Je suis présenté à mon futur maître. Je tremble en voyant son front sévère, ses rudes sourcils noirs, sa grosse barbe, en entendant sa voix profonde... Pour un peu je demanderais à repartir... Mais je reprends courage en voyant arriver la troupe de mes futurs condisciples, les uns tout seuls, les autres suivis du pédagogue chargé de leur attirail scolaire... J'échange avec eux quelques sourires, et le dirai-je... une ou deux grimaces...

Nous prenons congé du maître, nous entrons chez la veuve, où un modeste repas nous attend ; puis, nous visitons la ville, et enfin, quand le soleil va se coucher, l'aïeul et le père me bénissent une dernière fois et nous nous séparons...

Mon cœur se serra lorsque je vis s'éloigner la lourde charrette qui emportait loin de moi ceux que j'aimais tant !... Incapable de me maîtriser, je courus après eux, je les suppliai de s'arrêter, de m'embrasser une dernière fois... Je baisai aussi le front étoilé de blanc des grands bœufs, qui me devenaient chers comme des frères, maintenant qu'il fallait les quitter... puis, le cœur gros de soupirs, je revins à la petite maison, où m'attendaient les deux pauvres femmes.

Combien elle me parut étroite, comparée à la spacieuse demeure paternelle, agrandie encore par ses larges cours,

les champs qui l'entouraient, son vaste horizon, les beaux arbres qui l'ombrageaient...

... Ici tout était petit, chétif, mesquin. La maison, comme beaucoup d'autres à Athènes, n'avait qu'un seul étage. La terrasse, formant toit, faisait une saillie sur les murs. Un étroit portique menait à la porte, ornée d'une charmante figurine de Mercure en marbre peint, œuvre du défunt Théarion, et qu'on place en ce lieu pour écarter les voleurs; un chien, dit-on, remplit beaucoup mieux cet office..., puis, le minuscule autel d'Apollon sur lequel le père de famille offre les sacrifices domestiques.

Cette allée, se prolongeant, aboutissait à l'appartement des femmes, composé de deux humbles pièces au fond d'une cour; à droite et à gauche en entrant, se trouvaient l'atelier de Glycère et la chambre qui m'était destinée... Tout cela était modeste, mais propre.

Il avait été décidé que j'entrerais le lendemain chez Lysis. En attendant, fatigué de toutes mes émotions et de toutes les choses nouvelles que j'avais vues ce jour-là, je tombais de sommeil.

Agariste en fit la remarque et me conduisit à ma chambrette. Je m'allongeai sur l'étroite couche et bientôt je m'endormis profondément. Ce ne fut pas, je l'avoue, sans avoir arrosé mon oreiller de quelques larmes, en ce premier soir de ma vie, passé sous un toit étranger!

CHAPITRE IV

CHEZ LE MAITRE LYSIS

La salle d'étude était — au moins pendant la belle saison — une cour plantée de grands arbres, et dans notre lumineuse Attique favorisée des dieux, la belle saison, c'est presque toute l'année.

Cependant le soleil ne brille pas toujours, même en été : il y a des périodes de pluies. Ces jours-là on se retirait sous un vaste hangar qui entourait la cour sur trois côtés et au mur duquel on voyait suspendus divers instruments appartenant au matériel classique : lyres, plectrons, doubles flûtes, cithares et d'autres objets, nouveaux pour moi. En face de l'entrée, enfin, une porte donnait accès dans la salle qui devait nous servir d'abri durant la saison rigoureuse.

J'étais fort intimidé en prenant place pour la première fois au milieu de mes jeunes condisciples. J'avais souvent entendu parler d'Athènes dans mon petit coin de village, avec une sorte de vénération, et je croyais de bonne foi que le moindre de ses citoyens devait m'être supérieur par le seul fait qu'il était né dans cette ville illustre. Je connaissais

de plus, par ouï-dire, l'esprit caustique des Athéniens, et je n'étais pas sans quelque appréhension de leur paraître souverainement ridicule, moi jeune rustique qui n'avais jamais rien vu, qui ne savais rien des manières du bel air, qui arrivais enfin — je l'avais constaté non sans consternation dès mon entrée — avec un costume et un accent qui n'étaient pas du tout à la mode du lieu. Cependant je finis par me rassurer, et le premier étonnement passé, je me mis à considérer avidement mon nouveau milieu. D'abord, je m'assurai que nul ne s'occupait de ma personne, ce qui ne contribua pas peu à me remettre dans mon assiette, et je pus à mon aise observer toutes choses autour de moi.

Sur une chaise à dossier, Lysis était assis tenant sa lyre de la main gauche, la droite armée du plectron, petit instrument d'ivoire qui sert à frapper les cordes sonores. Devant lui, placé sur un escabeau, un élève qui me parut le plus grand de la classe exécutait une phrase musicale dont il suivait le développement sur un papyrus qu'un pupitre dressé à sa gauche mettait à la hauteur de ses yeux. De temps à autre, si l'élève faisait quelque faute, Lysis, attaquant sa lyre d'un coup magistral, le remettait dans le ton ou lui indiquait le mouvement, sans autre commentaire.

Nous étions tous rangés en demi-cercle, attendant notre tour d'aller devant le maître, et pendant les premiers moments chacun observa une tenue exemplaire. Bientôt le jeune exécutant revint à sa place et Lysis, ayant dit d'une voix de commandement :

« Aristomène ! Prends ta lyre !... » Je vis mon voisin de droite se lever et aller occuper la place que le premier venait de quitter.



« Bon ! me dis-je, mon tour va peut-être venir après celui-là... »

Et cette perspective me causa un effroi qui n'allait pas sans un mélange de satisfaction.

J'avais vu du premier coup que l'exécutant n'était pas plus fort que moi. Plusieurs fois, en disant sa mélopée, il avait hésité à des endroits où j'aurais pu lui souffler les mots (c'était la première scène d'*Antigone ;* mon bon père, combien je vous remerciais du soin et de la patience que vous aviez mis à m'instruire !), puis il penchait son buste en avant d'une manière qui me parut gauche, il tenait ses jambes croisées, enfin il nasillait en chantant, toutes choses qu'on m'avait enseignées à éviter comme les marques d'une éducation négligée ou d'une nature grossière. Aussi aurais-je repris confiance entière sans mon malheureux *chiton* qui décidément n'avait pas l'ampleur voulue, et surtout sans la crainte que mon accent parût provincial à ces jeunes Athéniens.

Mais déjà le bon ordre et l'immobilité des premiers instants se relâchaient un peu. Les hommes faits restent facilement immobiles parce qu'ils ont fini de grandir. Mais les petits bras et les petites jambes ont constamment besoin de mouvement pour s'étendre et se développer, et en tout cas un repos prolongé leur est insupportable.

Aussi vit-on, après un certain temps, la belle régularité de notre demi-cercle s'altérer et se rompre. C'était l'un de nous qui laissait glisser sa lyre, — pour avoir l'occasion de la ramasser, — ou un autre qui tombait à grand bruit de son escabeau, pour amener un intermède.

Les langues commençaient à se débrider, d'abord tout

bas, puis avec un murmure grandissant : des coups de pied échangés sans bruit par mes deux camarades de gauche m'apprirent que ces jeunes mécréants poussaient l'audace jusqu'à venir vider leurs querelles dans le temple même de la science !...

J'étais fort scandalisé. Un enfant élevé et choyé sous le toit paternel y devient trop souvent volontaire, exigeant, susceptible... mais il ne connaît pas ces vices du mauvais écolier endurci : la désobéissance aux règles, le mépris du devoir, le manque systématique de respect pour les maîtres.

Je n'avais, quant à moi, jamais manqué de respect à mes excellents parents, instruit que j'étais à les considérer comme les représentants des dieux sur la terre ; en me confiant à Lysis, ils m'avaient enjoint de le respecter à l'égal d'eux-mêmes : aussi, étais-je disposé à regarder avec horreur tout acte d'insubordination ou d'indiscipline. C'est pourquoi, fort mal édifié par mes deux lutteurs, je leur jetais des regards chargés de blâme et d'indignation. L'un des deux, s'étant avisé de lire sur ma figure la réprobation que m'inspirait sa conduite, fit trêve subitement à ses exercices et se mit à m'examiner.

C'était un jeune blondin à la chevelure bouclée, au teint pur, au profil régulier, au costume impeccable. Il n'y avait pas besoin de le regarder deux fois, lui, pour s'assurer qu'il était enfant d'Athènes, et sans doute d'une famille d'importance. La beauté de sa figure m'avait tout d'abord frappé et sympathiquement attiré ; aussi étais-je doublement peiné de sa conduite. Euphorion — je suis bientôt qu'il se nommait ainsi — me toisa un instant d'un œil moqueur, puis, prenant son style, il traça rapidement quelques mots sur ses ta-

blettes, qu'il me passa aussitôt. Très curieux de savoir ce qu'il pouvait bien m'écrire, je ne pris pas le temps de réfléchir que moi, tout à l'heure censeur austère de son indiscipline, je me faisais son complice en acceptant de lire ce message. Bien pis ! A peine l'avais-je parcouru que, saisissant mon style, j'y répondais d'une main fébrile, arrivant ainsi d'un seul bond à un degré d'inconduite dont, avant d'entrer dans la classe, je me serais jugé absolument incapable... Mais aussi j'avais été provoqué d'une façon intolérable. Voici ce que j'avais trouvé sur les tablettes du jeune élégant :

Donne-moi au plus vite l'adresse de ton tailleur; avant ce soir il faut que j'aie un « chitton » *pareil au tien.*

EUPHORION.

Mon malheureux chiton !... j'avais bien deviné au premier coup d'œil qu'il me causerait des ennuis. Mais je ne croyais pas que, sans provocation, on viendrait ainsi m'attaquer. Et un garçon si bien mis encore ! si favorisé !... Ne pouvait-il puiser un peu d'indulgence dans le sentiment de sa supériorité et épargner un nouveau venu, un campagnard ?... Ah ! le cœur peu généreux !... Le mauvais camarade !...

Toute cette colère m'avait traversé comme un éclair, et j'avais tracé ma réponse avant même d'avoir pensé. Sous les lignes d'Euphorion, voici ce que j'écrivais :

Donne-moi au plus vite le nom de ton maître de politesse, que je ne m'adresse pas à lui !

PROAS.

Tandis que mon ennemi lisait d'un œil dédaigneux ma

pauvre riposte, un autre s'était penché au-dessus de lui et cueillait d'un geste prompt les tablettes; il me les passa après y avoir tracé ces mots :

Proas, mon ami, tu n'es pas de force. Cultive l'épigramme, si tu veux lutter avec Euphorion.

MÉNÉCRATE.

Et les deux amis de s'esclaffer, tandis que je rougissais de dépit à cette nouvelle offense. Mais ce petit commerce épistolaire avait été remarqué. Un nouveau camarade s'était emparé des tablettes et y écrivait à son tour :

Et toi, Ménécrate, au lieu de flagorner Euphorion, dis-lui de cultiver l'orthographe.

THÉAGÈNE.

Ah! ah! C'était à mon tour de rire!... Attrape, jeune impertinent!...

L'œil du bel Euphorion s'enflamma de colère :

Qu'oses-tu trouver à redire à mon orthographe, manant? écrivit-il aussitôt.

Réponse : *Chiton ne prend qu'un t, ne t'en déplaise; tu le portes bien, mais tu l'écris mal.*

On commençait à s'arracher les tablettes autour de nous, et, chacun, goûtant ce nouveau divertissement, voulait y mettre son nom.

Un jeune garçon, que j'avais remarqué pour son œil sérieux, sa figure énergique et sa bonne tenue, le prit au passage, — tant le mauvais exemple est contagieux! — et, tout en gardant un grand air de sagesse et de dignité, il écrivit :

Vous voilà bien, Athéniens efféminés!... Pensez un peu moins à vos chitons et un peu plus au devoir.

LYCIDAS.

Et, au-dessous, un autre retorquait prestement :

Te voilà bien hypocrite de Lacédémone! Que fais-tu toi-même, en te permettant de nous morigéner?

GLAUCON.

L'affaire menaçait, comme on voit, de s'envenimer. Dans le feu de la polémique j'avais, quant à moi, complètement perdu de vue la question principale, lorsque la voix courroucée du maître se fit entendre :

« Proas, apporte-moi à l'instant ces tablettes!... »

Je finissais justement de lire la réponse de Glaucon, et mon cœur athénien se réjouissait de la leçon donnée à l'insolent Spartiate, lorsque je m'entendis apostropher. La foudre tombant à mes pieds ne m'eût pas davantage surpris. En un éclair je mesurai le nombre et l'énormité de mes fautes : inattention, désobéissance, dissipation, indiscipline, mauvais exemple, etc. Je commençais bien!... Moi qui avais tant promis d'être sage et de faire honneur à ma famille!

Plus mort que vif, je me dirigeai vers le maître et je lui présentai en tremblant la preuve de nos forfaits, distinguant vaguement la voix de Ménécrate, qui soufflait avec colère derrière moi :

« Efface! efface donc, imbécile!... »

Qu'est-ce qu'il voulait que j'efface?

Déjà Lysis avait parcouru de l'œil le document.

« Ménécrate, dit-il d'un ton de tranchante ironie, cesse de

t'agiter. Si Proas ne t'entend pas, moi, je t'entends fort bien, et cette tentative de corruption ne fera qu'augmenter ta peine.

— Voilà donc, jeunes élèves, comment vous employez votre temps! reprit-il, et comment vous répondez aux sacrifices que s'imposent vos parents pour vous faire participer aux bienfaits de l'éducation! Au lieu de cultiver les muses, vous vous querellez comme des portefaix; et vos sottes épigrammes, vous ne savez même pas les écrire correctement, ainsi que le fait remarquer l'un de vous (qui ne perdra rien pour cela d'une correction méritée). Voulez-vous donc croupir dans l'ignorance?... vous enfoncer dans les ténèbres de la barbarie?... Oubliez-vous que vous serez un jour appelés à représenter la patrie, et que vous lui devez compte de l'emploi de chacune de vos heures?... Mais nous avons déjà perdu trop de temps; nous allons procéder sans tarder au châtiment des coupables, — ils ont pris la peine de signer chacun leur délit, ce qui m'épargne le tracas d'une enquête, — après quoi, nous reprendrons nos exercices si sottement interrompus. »

Sur ces mots, je vis le maître se lever et, allant au mur, en détacher un instrument dont la nature m'avait intrigué, mais dont je m'expliquais trop bien l'usage à cette heure!..

C'était la terrible férule.

Une certaine crainte me saisit, je le confesse, car je n'avais jamais été battu, sinon par ma brave nourrice, qui prenai toujours grand soin, je m'en étais bien aperçu, de ne pas me faire de mal lorsqu'elle m'appliquait une correction.

« Approche, Euphorion, » dit Lysis.

Euphorion se leva et vint avec une grâce négligente tendre

au maître une main très blanche, sur laquelle il reçut sans broncher neuf coups fort bien appliqués.

Je le vis, quand il revint à sa place, examiner d'un œil critique la paume rougie de cette main, après quoi il dit avec calme :

« Mon esclave, Tersite, sait un onguent fameux; demain matin, il n'y paraîtra plus. »

Il posait, bien entendu, pour la galerie; mais je trouvai son attitude d'une élégance suprême, et je me proposai, si c'était possible, de l'imiter.

Le maître consulta les tablettes et appela :

« Proas, à ton tour. »

J'approchai, et avec un bizarre sentiment mêlé d'orgueil, de terreur et d'un regret sincère de ma faute, je tendis la main.

Un, deux, trois, dieux, que cela faisait mal! *Quatre, cinq*, ah! ceci n'était pas des coups pour rire, comme ceux de ma nourrice! *Six, sept*, je n'y tiens plus!... Puissance du Styx, est-ce que je vais pleurer?... Ce serait trop honteux, devant ce Spartiate qui me regarde!... O muses! si vous me donnez la force de ne pas pleurer, je vous promets de vous mieux servir dorénavant. *Huit, neuf!...* Ç'est fini. Victoire!.. Je n'ai pas versé une larme!...

Je retourne à ma place, fier comme un paon. Je me sens un homme; je ne troquerais pas mes neuf coups de férule contre les plus beaux jouets du monde. Mais j'entends appeler Ménécrate. Voyons comment il va se comporter! C'est en connaisseur que j'observe désormais la suite des opérations.

Et tout d'abord je remarque que l'ami d'Euphorion mar-

che au supplice avec une répugnance visible. Il tend la main en rechignant ; au premier coup, il fait une grimace atroce, au troisième, il se tortille comme un ver ; au cinquième, il pleure (je le vois de profil). Au septième, il braille (le misérable, devant Lycidas !), il a dix coups à recevoir !

Il revient à sa place en déroute complète. Je le regarde avec dégoût. Euphorion ne me paraît pas plus indulgent que moi pour son séide.

« Ne me parle pas ! dit-il sèchement quand l'autre essaye de l'apitoyer. Je t'avertis que pendant toute cette décade je ne te connais plus... Tu t'es conduit comme un ilote !... »

Quoique approuvant la mercuriale, j'étais assez surpris du ton de maître que prenait Euphorion, et je m'étonnais que Ménécrate le supportât ; mais tout entier au spectacle palpitant qui continuait à se dérouler sous mes yeux, je ne donnai pas beaucoup d'attention à ce fait. Je n'appris que plus tard ce qu'il avait en effet de remarquable. Le père d'Euphorion était, à ce qu'on me dit, un haut personnage, tenant un splendide état de maison ; et parmi les familiers de pareils dignitaires figurait toujours un ou plusieurs individus désignés sous le nom de *parasites*, et dont l'occupation principale consistait (à ce que je pus comprendre) à flatter le maître, à manger à sa table et à recevoir ses camouflets. Le père de Ménécrate occupait auprès du père d'Euphorion cette place peu enviable, et, chassant de race, le fils n'avait pas cru pouvoir commencer trop tôt à exercer ce misérable métier. Il aurait fort bien pu suivre une tout autre carrière, puisqu'on recevait chez Lysis une éducation libérale qui permettait à chaque élève de choisir, le moment venu, la profession qui s'adaptait le mieux à ses goûts.

Mais, grâce, sans doute, à des habitudes déplorables contractées dès l'enfance, ce malheureux ne souhaitait pas une plus noble occupation, n'éprouvait aucun désir d'échapper à la destinée héréditaire. Amuser, flatter quelque puissant du jour, lui servir de plastron, vivre aux dépens de celui qui l'écouterait, telle était le but qu'il s'était donné, le seul emploi de ses facultés qu'il se proposât.

De pareils caractères étaient rares à l'école de Lysis, et, si Ménécrate s'y était maintenu jusqu'ici, c'était grâce à l'influence de la grande maison qui le patronnait. Mais tous ces détails, je le répète, je ne les sus que par la suite ; en cet instant, je n'avais d'yeux que pour le spectacle du supplice. Théagène succéda à Ménécrate et Lycidas à Théagène ; Glaucon ferma la marche.

J'avais suivi avec un intérêt particulier l'exécution de Lycidas. Certes, il se tint fort bien ; Sparte n'aurait pas eu à rougir de son enfant. Mais enfin Théagène et Glaucon avaient été tout aussi crânes, et, de plus, leur attitude, toute simple, témoignait qu'ils ne se prenaient pas pour des héros parce qu'ils savaient recevoir quelques coups de férule. Tandis que l'air stoïque, l'affectation de courage invincible de Lycidas auraient été de mise pour une exécution capitale.

En somme, sauf l'affreux Ménécrate, tout le monde se conduisit bien, et quand les exercices de musique reprirent leur cours, si quelques mains brûlaient encore, les consciences du moins étaient en paix; nous avions payé notre dette.

CHAPITRE V

MUSIQUE ET POÉSIE

L'éducation d'un Athénien comprenait, de mon temps, trois branches principales, se subdivisant en plusieurs autres. L'enfant était d'abord confié au *grammatiste;* de là, il passait au *cithariste;* et le *pédotribe* entreprenait bientôt après l'assouplissement de ses membres, qui devait l'occuper plus spécialement de dix-huit à vingt ans, époque où les efforts combinés du maître et de l'élève étaient uniquement tendus vers ce but suprême : donner au corps de l'éphèbe toute la force, toute l'agilité, toute l'adresse, toute la grâce enfin, et toute la beauté dont il est susceptible.

Au moment où je débutais chez Lysis, j'entrai dans la classe de musique. La période de grammaire était donc franchie. Mais à Athènes comme ailleurs, les enfants passent rarement d'une classe à l'autre en sachant parfaitement les matières du programme qu'ils abandonnent. Ce serait trop beau s'il en était toujours ainsi, et les écoles réaliseraient un idéal de perfection très exceptionnel ici-bas.

Ainsi, à l'âge que nous avions alors, nous étions tous cen-

sés lire et écrire correctement ; et si l'on considère que nous n'avions pas appris autre chose pendant les longues années de la première enfance, ce n'était assurément pas trop nous demander. Mais les jeunes têtes sont étourdies et inattentives; au lieu d'utiliser sagement son temps d'étude, on bâille, on cause, on se dispute, on s'amuse en contrebande, et lorsque vient l'heure de produire ses talents, on montre qu'on est un âne et on donne à rire aux gens.

Quoi de plus ridicule, en effet, que les prétentions de l'élégant Euphorion, lorsqu'on venait à découvrir que ce jeune garçon ne savait pas l'orthographe? Crois-moi, Perdiccas, il y a incontestablement dans ce contraste quelque chose de choquant. C'est comme si, dans un palais somptueux, on voyait figurer des meubles sordides, ou comme si, relevant son riche manteau, quelque opulent seigneur nous montrait soudain de pauvres et tristes haillons.

Et n'allez pas croire que,sous ses boucles blondes, Euphorion cachât une cervelle épaisse ou une intelligence médiocre. C'était l'enfant le mieux doué qu'on pût voir. Il avait tout pour lui : une compréhension rapide, une facilité incroyable, de l'éloquence naturelle, une mesure et un goût exquis ; une grâce et une justesse dans tous ses actes, ses paroles, ses moindres mouvements, que je n'ai vues qu'à lui. Ajoutez à ces dons précieux le prestige du nom et de la fortune ; c'était un véritable favori des dieux.

Mais ses admirables qualités étaient altérées et souvent même neutralisées complètement par un défaut tout athénien, la légèreté, l'instabilité de son humeur. Euphorion, qui aurait pu viser à tout, exceller en tout, ne savait ni vouloir ni persévérer; et malgré son ambition et son orgueil, qui

n'étaient pas des plus minces, on l'a vu se laisser dépasser parfois par d'autres qui n'avaient pas la vingtième partie de ses talents, mais qui étaient doués de cette constance qui les remplace tous.

Lycidas, le Lacédémonien, formait avec lui un contraste parfait. Ils représentaient bien tous deux le type de leurs nations rivales; il y avait entre eux une hostilité latente ou déclarée, qui sans cesse les poussait à se rapprocher l'un de l'autre pour se mesurer, se défier, se combattre aux exercices du corps comme aux luttes intellectuelles; Euphorion était incomparablement le mieux doué des deux sous tous les rapports; et cependant il n'était pas rare de voir Lycidas l'emporter sur lui. C'est que toutes les qualités que l'Athénien avait en surface, l'autre les avait en profondeur.

Euphorion, par exemple, comme tous ses compatriotes, aimait chèrement sa patrie, ne perdait jamais une occasion de proclamer Athènes la reine des cités, le flambeau du monde, le modèle des nations, mais ce patriotisme s'échappait surtout en paroles. Il ne lui venait pas en tête que cette nation si chère, il en était un morceau vivant, et que, lorsqu'il dissipait insoucieusement son temps et ses talents, c'était un larcin qu'il lui faisait.

Non moins vantard et hyperbolique lorsqu'il s'agissait des vertus de Sparte, Lycidas s'appliquait du moins à les cultiver. Il avait à un degré éminent le sentiment du devoir ; on lui avait enseigné, comme à nous, qu'il devait à la patrie son temps, ses talents, sa fortune et sa vie ; mais ces choses, au lieu de les accepter en théorie, sauf à en modifier l'application, il les croyait fortement et agissait strictement selon sa foi.

Voilà, me direz-vous, des vertus admirables et presque trop belles pour qu'on y croie!

Je n'exagère rien pourtant. Le caractère de Lycidas, comme celui de nombre de ses compatriotes, était en effet digne d'admiration. Mais leur défaut, et le sien, était mille fois plus odieux que la légèreté athénienne. Il faut s'être trouvé en contact avec cette insupportable arrogance pour savoir à quel point elle est pesante chez le compagnon habituel de vos études et de vos jeux. Si Euphorion était persuadé de ses avantages, du moins sa mobilité naturelle les lui faisait souvent oublier; on pouvait respirer dans son voisinage. Et puis il avait tant d'esprit, tant de grâce, qu'il savait tout faire — même se louer — avec agrément!

L'autre, au contraire, faisait tout lourdement; il marchait les yeux levés sur ses propres perfections; il ne perdait jamais de vue son mérite. Même en dormant, je crois, il se glorifiait et remerciait les dieux de l'avoir fait mieux que les autres hommes. Et il n'avait aucun esprit... l'esprit, cette monnaie légère, si commune en Attique, qui facilite les rapports, favorise l'entente réciproque, tranche les discussions qui menacent de s'éterniser, et permet souvent, enfin, d'échanger sans grossièretés les vérités les plus dures.

Lycidas, lui, n'en cherchait pas si long; il considérait comme le premier de ses devoirs de vanter ce qui le touchait et de dénigrer tout le reste. Or, comme il ne faisait jamais rien à demi, la chose prenait parfois des proportions épouvantables. Quel que fût le sujet traité, on était sûr que, soit à Sparte, soit dans sa famille, soit par lui-même, la chose était bien mieux faite que partout ailleurs. Quelquefois nous nous amusions de sa jactance, et on lui tendait des

traquenards pour l'entendre se glorifier lourdement. Mais, la plupart du temps, ce travers nous était à charge et nous exaspérait à juste titre. Ce n'est pas pour rien que toutes les nations civilisées s'accordent à qualifier d'homme qui ne sait pas vivre celui qui toujours se vante et se glorifie. Car enfin, cette préférence exagérée de soi n'est autre chose que de l'égoïsme, et l'égoïsme déclaré n'est pas admis dans les conventions de politesse.

Toutes ces observations critiques et ces comparaisons, vous pensez bien que je ne les fis pas du premier coup. Ce n'est que la fréquentation journalière qui m'apprit à connaître mes jeunes camarades, leurs qualités, leurs défauts, leurs particularités, leur physionomie propre. Pour le moment, ils se confondaient un peu devant ma vue, et, loin de discerner entre eux des différences, j'aurais été porté plutôt à leur trouver à tous un air de famille, une sorte de type général, comme on fait immanquablement toutes les fois qu'on arrive en pays nouveau. Mais Euphorion et Lycidas formaient l'un avec l'autre un tel contraste, ils étaient si visiblement les représentants de deux races hostiles, que j'en fus frappé, même dès ces premiers instants d'incertitude et de confusion.

Cependant chacun avait regagné sa place et la leçon de *musique* avait repris son cours. Que le mot de musique ne vous trompe pas. Qui disait musique entendait à la fois grammaire, harmonie et littérature.

Dans les *Cavaliers* d'Aristophane, le charcutier dit à Démosthène :

Mais, mon cher, je ne sais rien de la musique, excepte mon alphabet, et encore bien mal.

C'est ainsi que nous l'entendions.

Voici la méthode que suivait Lysis. Il prenait un morceau littéraire, en général un de nos chefs-d'œuvre nationaux, le mettait en musique, puis nous le faisait vocaliser à tour de rôle avec accompagnement de la lyre ; ou bien, si le genre l'exigeait, de la double flûte. Chaque élève répétait à son tour la même phrase, puis le maître posait des questions et donnait, avant de pousser plus loin, des explications historiques, géographiques, mythologiques, morales, et, telles, enfin, que le passage les comportait. Lysis parlait d'abondance, ne se référant jamais à aucune tablette ou papyrus. Son savoir me parut énorme, et cette partie de la leçon infiniment amusante.

Ce jour-là, on expliquait, comme je vous l'ai dit, l'*Antigone* de Sophocle, et à l'élève Aristomène, dont le nasillement et les hésitations m'avaient si fort déplu, le Spartiate Lycidas avait succédé.

Ici, point de tâtonnement ou d'incertitude. L'écolier savait parfaitement sa leçon ; il la dit sans un accroc ; l'intonation était juste, la voix forte, l'accent correct, les repos symétriques ; tout semblait mesuré géométriquement. Une machine n'aurait pas mieux fait. J'étais cloué sur mon escabeau, partagé entre l'admiration et une sorte de somnolence qui me gagnait. La classe était inerte, le maître même paraissait glacé.

Arrivé au bout de son morceau, Lycidas s'arrêta, et, d'un air de soldat au port d'armes, attendit les commentaires.

Lysis lui posa quelques questions ; il les résolut sans hésiter et de la façon la plus satisfaisante. Il était imprenable. Pour moi, je me le reprochais, mais je ne lui en savais aucun gré.

« Très bien, Lycidas, dit le maître ; très bien, mon fils, tu es l'honneur de la classe ; et je ne saurais trop engager certains de tes camarades à imiter ton application au lieu de gaspiller leurs talents!... »

Il soupira. Évidemment, l'exemplaire Lycidas lui avait, comme à nous, jeté un seau d'eau froide sur la tête ; et sans doute par un besoin instinctif de réagir il appela :

« Euphorion ! »

Le jeune Athénien s'avança et, s'étant placé en face du maître, prit sa lyre.

Certes, je n'avais pas lieu d'être pour lui trop indulgent ; mais rien qu'à voir la grâce et la beauté de sa pose, je sentis ma rancune tomber. Il attaqua son morceau.

ANTIGONE. — *Pour moi j'ensevelirai mon frère, et ce devoir rempli, il me sera doux de mourir...*

Quels accents moelleux, quelle distinction, quelle pureté de style, quelle justesse d'expression, et, sans sortir de la mesure discrète imposée par l'auditoire restreint et la nature du lieu, quelle exquise émotion animait la voix du jeune rhapsode!... Jamais je n'avais entendu si douce harmonie. Véritablement, le génie musical, sinon la science d'Euphorion, était de premier ordre. Tout enfant que j'étais, je le sentais à n'en pas douter ; et la beauté, le raffinement extrême de toute sa personne ajoutaient encore au plaisir de l'auditoire ; c'était un enchantement. Le visage de Lysis rayonnait.

Aussi ne fus-je pas médiocrement surpris de l'entendre tout d'abord critiquer certains passages que l'élève avait interprétés, paraît-il, d'une façon fantaisiste, au lieu de se soumettre, comme Lycidas, à une scrupuleuse observation

du texte. C'était en effet le devoir du maître de parler ainsi; mais combien il était aisé de voir que, si sa voix blâmait, son cœur allait vers Euphorion; qu'il était comme nous tous réchauffé et transporté par ce qu'il venait d'entendre. La critique faite, il ne lui marchanda, d'ailleurs, ni les encouragements ni les éloges. Mais moi je trouvais qu'il ne disait pas le dixième de ce qu'un pareil élève méritait. J'aurais voulu le voir porté en triomphe. Je n'allais pas tarder à reconnaître, pourtant, que Lysis avait de bonnes raisons pour faire des réserves. Par une conséquence de sa facilité merveilleuse, Euphorion se montrait étourdi, inappliqué; il négligeait ses devoirs, n'apprenait jamais ses leçons, faisait enfin, selon l'expression du maître, le plus lamentable gaspillage de ses talents. Il lui était naturel de bien dire comme de respirer. Il déchiffrait sans effort à première vue; sa voix était ravissante. Il n'avait donc qu'à prendre un chef-d'œuvre et à le lire pour enchanter son monde. Mais, sitôt qu'une difficulté technique se présentait, comme il n'avait pas pris la peine de l'étudier, c'était une autre affaire. Il l'esquivait, il est vrai, avec une grâce qui n'était qu'à lui. Pourtant cela ne pouvait suffire à contenter les connaisseurs.

De plus, dès que commença le questionnaire, son ignorance, ou plutôt sa coupable négligence, se fit jour, et je dus à regret voir descendre mon héros de son piédestal. Il n'avait même pas jeté un coup d'œil à sa leçon. Il ne savait au juste ni qui était Antigone, ni ce qu'elle venait faire hors des murs de Thèbes, quelle était la situation, quel serait le dénouement... Bref, il était complètement pris au dépourvu.

Je n'en revenais pas, dans mon coin, moi qui avais si sou-

vent entendu mon père ou mon grand-père lire le drame sublime et qui en connaissais chaque scène!...

Comment se peut-il, me disais-je, même s'il n'a pas préparé sa leçon, qu'il ne soit pas en état, sur un sujet si connu, de dire quelques mots pertinents? Ne cause-t-on point, ne savoure-t-on jamais nos chefs-d'œuvre dans la maison de son père? Lui-même, ne lit-il jamais?... Ne va-t-il jamais au théâtre?... Je n'y comprenais goutte.

J'ignorais le talent qu'ont les personnes qui font de la mode et de l'élégance leur poursuite habituelle, pour ne jamais loger rien de beau ou de sérieux dans leur tête. Je ne savais pas que, entre jeunes gens de maison illustre et riche, la forme d'un chiton (j'aurais dû pourtant m'en douter) était chose autrement importante que celle d'une tragédie de Sophocle; qu'ils passaient des heures, des journées à discuter des points de cette importance; l'étude, les goûts littéraires étaient jugés comme indignes d'eux, et bons tout au plus pour le maître d'école. (Je parle d'une période de décadence, bien déchue déjà de la grande époque où la jeunesse dorée d'Athènes se faisait un honneur de discuter chez Socrate.)

Euphorion supportait d'ailleurs sa disgrâce avec un calme qui m'étonnait. D'un air d'indifférence polie, il essuyait les reproches du maître, paraissant attendre patiemment, en garçon bien élevé, la fin de quelque cérémonie ennuyeuse, mais inévitable. Moi, il me semblait qu'à sa place je me serais caché sous terre.

On voyait à la figure de Lycidas qu'il se livrait mentalement à un parallèle entre l'écolier spartiate et l'écolier athénien, et que la comparaison n'était pas à l'avantage de celui-ci.

Cependant le maître, convaincu qu'il n'y avait rien à tirer d'Euphorion, avait pris le parti de développer lui-même le texte, et de page en page il avait, sans s'en apercevoir, dépassé les limites de ce qui avait été donné à étudier. Il en était arrivé à ce passage où le chœur dit en paroles sublimes la grandeur de l'homme, les prodiges accomplis par lui.

Interrogé sur ce point, Euphorion demeura muet. Alors Lysis s'adressa tour à tour à plusieurs autres élèves qui se trouvèrent également embarrassés. L'invincible Lycidas lui-même n'en savait pas plus long que ses camarades; mais il ne perdit pas pour cela un iota de son assurance.

« Excuse-moi, Lysis, dit-il, d'un ton où le respect que tout bon Spartiate étale pour les autorités était tempéré d'une nuance de reproche; la leçon que tu nous a tracée n'allait pas si loin. »

Eh! quoi! cet élève si sérieux, si accompli, n'avait pas même eu la curiosité d'aller jusqu'au bout d'une tragédie palpitante d'intérêt!... Il avait pu fermer le livre avant d'avoir lu le dernier mot!...

Serais-je par hasard un phénomène de zèle, moi qui l'ai lue et relue si souvent?

Lysis nous parcourait du regard, sans doute agitant en sa tête des pensées analogues; son œil s'arrêta sur moi :

— Je gage, petit, que tu as quelque chose à dire, toi!

— A ton service, maître, répliquai-je en me levant, intimidé, mais bien content au fond d'être interrogé.

— Tu connais le morceau?

— Je le sais par cœur.

— Dis-le!

Je commençai. D'abord ma voix était si faible que c'est à

peine si je m'entendais moi-même. Pensez donc! ma modeste chanson suivant le chant d'Euphorion!... Mais, après tout, je savais ce que d'autres plus grands et plus brillants que moi ignoraient. La conscience de ce fait me donnait du cœur. Et, oubliant ma timidité à mesure que les strophes sonores sortaient de ma bouche, je finis par ne plus penser à la figure que faisait ma petite personne, ma voix s'affermit, et j'achevai sans une seule hésitation cet admirable passage.

Lysis était enchanté; il prit occasion de cet incident pour tancer ses élèves sur leur indolence.

« Le maître ne peut pas tout lire, tout expliquer, dit-il. Il ne peut que donner l'impulsion; à vous de la suivre. Que de fois vous ai-je engagés à compléter par vos efforts personnels ce que vous avez ébauché à l'école. Vous ai-je assez répété que vous feriez une pauvre figure dans le monde, si, vous contentant de la courte tâche donnée, vous ne poussez pas plus loin vos regards! N'avez-vous donc aucune curiosité? N'êtes-vous pas avides de connaître en entier ces chefs-d'œuvre qui porteront le nom grec jusqu'aux confins de la terre; qui le feront vivre dans toute la suite des siècles? N'êtes-vous pas humiliés (je parle surtout aux plus grands, Lycidas, Euphorion), vous citadins, vous vétérans, de voir un nouveau venu, un enfant de la campagne, se montrer votre supérieur en goût et en culture? Que cette leçon vous serve, et tâchez de ne plus étaler à l'avenir une si affligeante insouciance.

« Toi, Proas, puisque tu as si bien commencé, garde-toi de te laisser gagner par une incurie dont il n'y a ici que trop d'exemples, et bénis les parents qui t'ont élevé dans le culte des muses. Voici une image de Pallas, divine protectrice


G. Roux

d'Athènes. Pendant toute la journée, tu auras l'honneur de la porter, comme étant l'élève qui s'est le plus distingué aujourd'hui. »

En même temps, Lysis me remettait une médaille suspendue à une courroie que je passai immédiatement en écharpe autour de ma poitrine. J'étais inondé de joie. Comme on allait être heureux, à la maison, d'apprendre ces bonnes nouvelles! Ah! que j'étais reconnaissant à mes parents des soins qu'ils avaient pris de moi!

Dès ce moment je fus investi auprès de mes camarades d'un prestige qui servit à voiler mes imperfections de campagnard. Il ne fut plus question de mon chiton. Quant à mon accent qui m'avait tant inquiété, personne, je crois, ne l'avait remarqué.

CHAPITRE VI

MÉLANIOS

La classe était finie. Nous nous précipitâmes au dehors en tumulte, ravis de nous dégourdir les jambes après notre longue immobilité. Déjà depuis quelques instants, les pédagogues chargés de conduire et de ramener les élèves les plus fortunés, avaient pénétré dans la cour et attendaient, appuyés sur leurs longues perches, écoutant avec un intérêt professionnel les dernières bribes de la leçon.

Dans la rue, quelques serviteurs en tunique courte attendaient leurs jeunes maîtres. Parmi ceux-ci se faisaient remarquer ceux qui attendaient Euphorion ; ils n'étaient pas moins de quatre en comptant le pédagogue.

Le jeune élégant sortit de son air de nonchaloir habituel, tendant à l'un sa flûte, à l'autre sa règle d'ivoire, au troisième son manteau, comme si le poids en eût été trop lourd pour ses mains débiles. Tout fier et tout joyeux de ma médaille, je m'élançai tête baissée au milieu du groupe qui encombrait la porte, et, par je ne sais quelle malechance, mon pied se prit dans le manteau traînant de mon camarade,

et je roulai par terre, entraînant dans ma chute Euphorion et l'esclave auquel il tendait son *himation*[1]. Un éclat de rire général salua notre dégringolade. Pendant qu'Euphorion se relevait en pestant contre le maladroit, je lui adressai un salut ironique, et je partis en riant aussi de ma mésaventure.

Je n'avais pas traversé la rue que Théagène arrivait derrière moi.

« Où loges-tu? me demanda-t-il sans préambule.

— Chez la veuve Agariste.

— Je passe devant sa porte pour rentrer.

— Alors faisons route ensemble, veux-tu?

— Volontiers... Tu arrives de la campagne?

— A quoi vois-tu cela?

— A rien. Je le vois, et c'est tout... Que te semble de notre Athènes?

— Peuh!... répondis-je, ne voulant pas avoir l'air d'un rustaud qui s'ébaubit à peu de frais. J'aurais cru cela mieux... »

Théagène éclata de rire :

« On est difficile dans ton pays, dit-il d'un air de bonne humeur. Sans doute vous êtes gâtés par l'abondance des artistes? Vous en avez peut-être qui surpassent Phidias?... »

Je me mis à rire à mon tour.

« Tu sais, ce que j'en disais, c'est pour plaisanter, répliquai-je poussé par un impérieux besoin de franchise. Quand j'ai vu le Parthénon hier, il m'a semblé... oh! je ne puis te dire... J'avais envie de pleurer... et pourtant j'étais heureux...

1. Manteau.

heureux comme si je revoyais mon grand-père, ici, au coin de cette rue...

Je vous ai vus hier, visitant la ville, dit Théagène en fixant sur moi le clair regard de ses yeux gris. Était-ce ton grand-père, ce vieillard à la longue barbe blanche?...

— Oui, l'autre était Nicias, mon père.

— Tu ressembles à ton ancien. Tu es heureux de les posséder tous deux... Moi je n'ai plus de parents...

— Plus personne?... demandai-je le cœur serré soudain à la pensée d'un tel isolement.

— Non... fit-il en détournant la tête, je suis tout seul... sans un être de mon sang sur la terre...

— Et où vis-tu? demandai-je timidement.

— Je vis chez mon tuteur; mais je ne l'aime guère... Dès que je serai en âge, je partirai sur la flotte... ou bien je prendrai du service dans le corps des hoplites... »

Nous fîmes quelques pas en silence. Nous arrivions devant la maison d'Agariste.

« Veux-tu que je sois ton ami? dis-je tout à coup à Théagène, le cœur battant d'une affection soudaine pour ce camarade solitaire et qui avait l'air si droit et si bon.

— Tope-là! fit-il en me frappant dans la main. Tu me plais aussi. Nous nous entendrons bien, je crois. »

Il me fit un signe de tête amical et me quitta à la porte de la maison d'Agariste.

Je le regardai un instant s'éloigner, puis j'entrai, le cœur tout chaud d'avoir trouvé un ami.

Je courus à ma chambrette; je me lavai les mains et le visage, je lissai mes cheveux, je secouai mon chiton et mes sandales, afin de me présenter décemment devant Agariste

et Glycère. Jamais ma mère n'eût permis qu'on se montrât à elle malpropre ou les vêtements en désordre, et je n'aurais voulu pour rien au monde manquer de respect à mes hôtesses.

Ma toilette finie, j'allai m'asseoir dans la cour intérieure. Je vis bientôt Agariste sortir de sa petite cuisine et venir tirer de l'eau au puits de pierre. Elle me sembla bien vieille et cassée ; ses faibles bras avaient peine à soulever la lourde amphore de grès. Je m'élançai :

« Laisse, bonne mère ! m'écriai-je. Tu n'es pas assez forte pour porter ce fardeau. »

Et lui prenant la cruche des mains, je la transportai dans la cuisine.

La veuve fut surprise et touchée de cette attention.

« Tu vivras longtemps, mon enfant, puisque tu sais honorer la vieillesse, dit-elle. Plût aux dieux que j'eusse un fils comme toi ! »

Je continuai à l'aider dans les modestes préparatifs de notre repas du milieu du jour. Quand tout fut prêt, elle me chargea d'aller appeler Glycère, occupée dans son atelier. J'y courus, et entrant sans bruit, je ne dérangeai pas tout d'abord la jeune artiste. Agenouillée devant une statue de pierre tendre, vêtue d'une robe de travail en grosse toile bise, ses cheveux noirs relevés par une bandelette blanche, elle me parut bien frêle et bien délicate, la pauvre Glycère ! Elle était occupée à graver au poinçon la bordure de la tunique ; avec un goût parfait, elle avait coloré le chiton en rose pâle, et elle rehaussait la bordure de vert et d'or, le manteau blanc, la chemisette intérieure d'un bleu tendre formaient une harmonie délicieuse.

Je la regardai travailler un instant, puis, toussant afin de l'avertir de ma présence :

« Glycère, dis-je, ton aïeule m'envoie te chercher pour le repas du jour.

— Déjà !... dit-elle en tressaillant. Elle se redressa, repoussant ses lourds cheveux d'un geste las. Je n'aurais pas cru qu'il fût si tard, ajouta-t-elle.

— Ce n'est pas comme moi ! m'écriai-je. Tu n'as donc pas faim, Glycère ? »

Elle secoua la tête.

« Pas souvent... » dit-elle.

Une toux légère ébranla sa frêle poitrine ; ses joues se colorèrent vivement, puis redevinrent pâles.

Nous revînmes auprès d'Agariste et nous partageâmes un frugal repas.

Glycère et sa grand'mère m'interrogèrent sur mes premières impressions à l'école. Je leur contai avec feu tous les incidents de la matinée, n'oubliant pas de redire les railleries d'Euphorion au sujet de mon chiton.

Glycère me regarda en souriant.

« Il n'y a pas grand' chose à redire, dit-elle, mais il est vrai que tu le portes autrement qu'on ne fait ici.

— Mais qu'est-ce donc ? Je ne vois pas la différence...

— Oh ! peu de chose !... Tiens, relève-le comme ceci... Fais-le bouffer un peu sur ta ceinture... Voilà qui est bien !... Euphorion lui-même ne trouvera plus rien à critiquer...

— Et le manteau ? dis-je non sans inquiétude.

— Cela demande plus d'art, dit Glycère avec malice. Viens, je veux t'enseigner à le rejeter sur l'épaule comme nos élégants...

— Pour une artiste, ce sera facile! » dis-je enchanté.

Et je m'appliquai à imiter les mouvements que la bonne Glycère essaya de m'enseigner — sans trop y réussir.

Alors la jeune fille secouant l'air de mélancolie qui semblait lui être habituel :

« C'est fête aujourd'hui chez nous, grâce aux dons de ta bonne mère! reprit-elle. Je vais préparer pour ce soir des gâteaux de ma façon.

— Tu sais les faire comme maman? demandai-je, vivement intéressé.

— Nous verrons!... dit-elle. Va me chercher dans ce grand coffre un plein bol de farine de froment; donne-moi, ensuite, ce pot de miel, puis tu iras dans la cour vérifier si nos poules ont fait leur devoir et pondu de beaux œufs... »

Je m'élançai joyeux, et je revins au bout de quelques instants, rapportant sept œufs frais.

Glycère fit un tas de la farine et cassa adroitement les œufs dans un creux qu'elle y marqua; elle y joignit le miel, battit le tout et ajouta d'abord des raisins de Corinthe, puis des amandes pilées, mêlant et pétrissant habilement sa pâte; si bien que le travail fut achevé en quelques minutes. Voyant que je la regardais avec de grands yeux, sans perdre un de ses mouvements :

« Je me suis lavé les mains, sois tranquille, dit-elle en riant.

— Oh! Glycère!... Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Mais je n'ai jamais vu de gâteaux comme ceux-là... Ils ont l'air fameusement bons!...

— Tu ne les trouveras pas mauvais, je crois! passe-moi, je te prie, cette petite coupe de marbre... »

Je la lui donnai. Elle étendit sa pâte en une mince feuille, au moyen d'un rouleau, et posant la coupe renversée sur la pâte étendue, elle la sépara en une douzaine de petits disques qu'elle recouvrit d'une légère couche de jaune d'œuf. J'étais ravi de voir l'opération terminée avec succès. Mais tout à coup la porte s'ouvre doucement, et entre, à pas lents dans la cuisine, un animal inconnu, tout noir, à la fourrure épaisse et soyeuse. Portant sa queue droite d'un air superbe il regardait gravement devant lui, de ses yeux pareils à deux globes d'or étincelant; il vint se frotter contre la jeune fille, en faisant entendre un petit *miaou* fort doux et amical, quoiqu'il eût, en somme, la mine assez rébarbative.

« Oh! Glycère!... m'écriai-je saisi, quelle est donc cette bête?

— Comment!... Tu ne la connais pas?... Mais c'est un chat! s'écria la jeune artiste en riant.

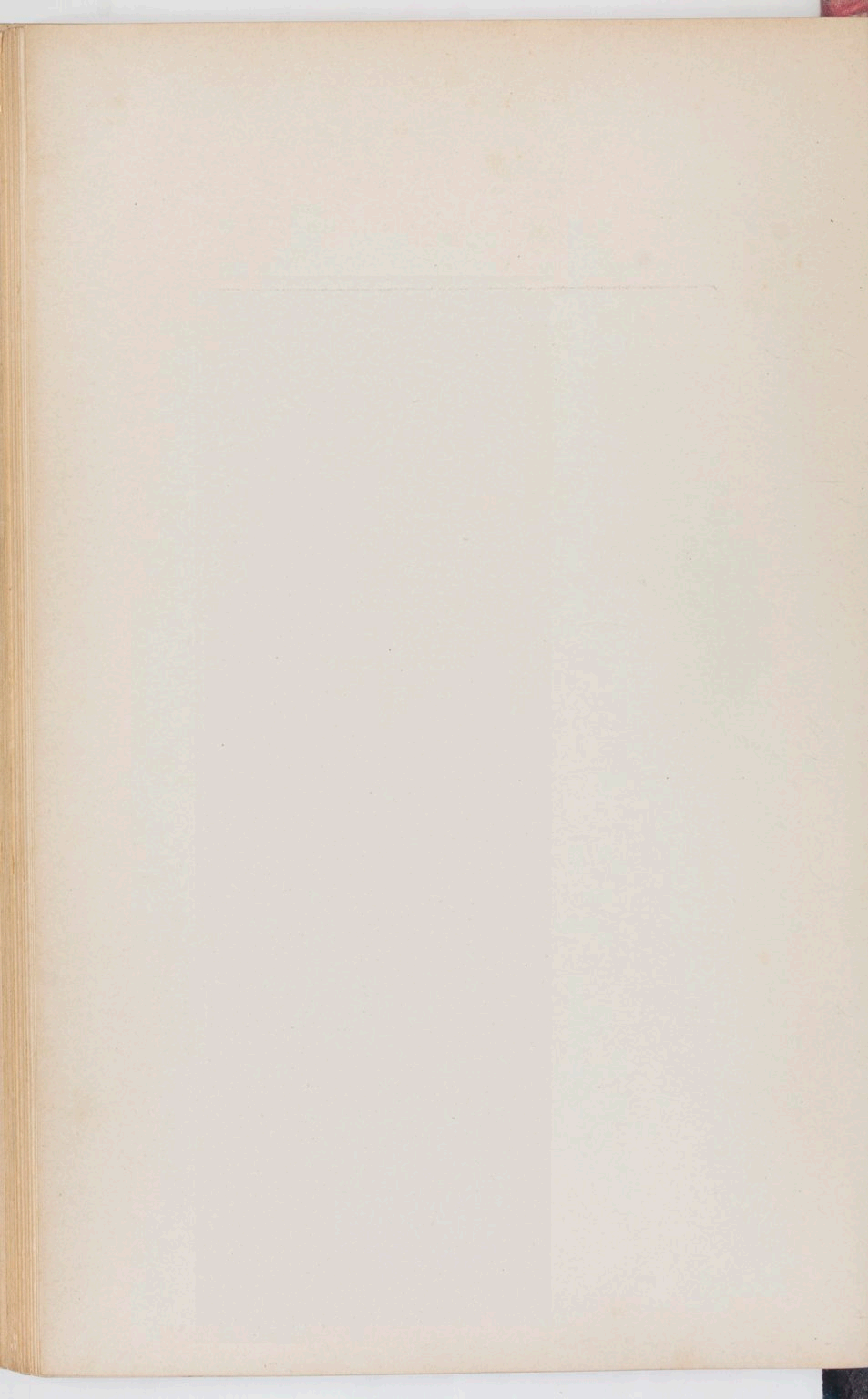
— Oh! qu'il est beau! jamais je n'en avais vu... D'où te vient-il, dis-moi?

— Mon père Théarion rapporta jadis sa mère d'un voyage en Égypte. N'est-ce pas qu'il est beau?... Vois ces yeux d'or... ne semble-t-il pas nous comprendre?... Je dirai presque qu'il nous juge, mon beau Mélanios!... »

Mais voilà le chat qui soudain, d'un bond gracieux, se trouve au milieu de la table; marchant légèrement parmi les gâteaux, avec un petit *miaou* qui avait l'air d'une requête, il plante sa patte dans la plus belle des galettes.

« Oh!... oh!... Fais-le descendre... emporte-le! criait Glycère en riant. Les mains couvertes de pâte, elle essaya de repousser le chat de son bras tout blanc de farine; mais


G Roux



celui-ci parut considérer le geste de sa maîtresse comme une invite à jouer, et se mit à se frotter contre son bras, y appuyant sa tête d'un air câlin, et faisant entendre un ronron qui me rappela le rouet de ma mère.

— Oh! mes gâteaux!... criait Glycère, chasse-le... Prends-le donc, Proas!,.. Tu n'as pas peur de lui, je pense?

— Oh!... m'écriai-je avec indignation, et je saisis le chat pour le déposer à terre. Mais cette familiarité ne sembla pas être de son goût, — d'autant plus que je l'avais peut-être serré un peu trop fort, — il se raidit, et, appuyant rudement, à mes mains, des griffes que je n'avais pas soupçonnées sous ses pattes de velours, il sauta d'un bond sur mon épaule, et de là à terre, non sans laisser à mon cou des traces cuisantes de son passage.

— Quelles griffes! dis-je en me frottant le cou.

— C'est vrai, il a de quoi se défendre... Mais c'est un bon chat au fond. Il ne te fera pas de mal si tu ne le tourmentes pas.

— Oh! il n'y a pas de danger. J'aime toutes les bêtes... Vois, Glycère, il a marqué sa patte sur ce gâteau.

— C'est qu'il l'a choisi pour son souper.

— Il aime donc la galette?

— Beaucoup... Il est très friand de lait, de miel... de poisson aussi.

— Il le mange cuit?

— Tu peux m'en croire! Donne-lui une sardine frite dans l'huile, et tu me diras des nouvelles de son appétit... »

Le chat s'était assis gravement dans un rayon de soleil, et, mouillant délicatement sa patte du bout de sa langue rose, il la passait derrière ses oreilles.

« C'est sa toilette; vois-tu comme il est soigneux de sa belle fourrure, » dit Glycère.

Je m'approchai de lui, dans l'intention de lui donner une caresse; mais Mélanios, interrompant sa besogne, fixa sur moi ses surprenants yeux d'or, et alla se placer à l'autre bout de la salle d'un air de dignité outragée.

Je le suivis, mais il répondit à mes nouvelles avances en revenant à la place qu'il avait quittée, pour s'éloigner de moi.

« Glycère, c'est à croire qu'il me fuit, dis-je surpris. Il ne m'aime pas, semble-t-il.

— C'est bien possible!... Tâche de conquérir son amitié. Mais sache que ces animaux sont très capricieux et que leur affection est quelquefois difficile à gagner. J'ai ouï conter même qu'ils s'attachent seulement à leur demeure et jamais à leurs maîtres... mais je crois que c'est une calomnie, n'est-ce pas, Mélanios?

— Oh! oui! toi, du moins, il paraît t'aimer, Glycère.

— Qui sait?... Mon père disait que ce que les chats aiment en nous, c'est eux-mêmes, le plaisir qu'ils trouvent à se frotter contre nous, à se chauffer à notre foyer, à être bien nourris, bien soignés...

— Oh! les égoïstes! m'écriai-je révolté. Si c'est vrai, j'aime beaucoup mieux les chiens!... Et toi?...

— Le chien est certainement un ami plus sûr... plus utile et plus dévoué. Il garde la maison, les troupeaux, les enfants: il peut conduire un aveugle, il chasse et rapporte le gibier à son maître, il peut même faire la cuisine...

— Comment cela? dis-je en riant.

— N'as-tu jamais vu un chien tourner la broche devant le feu, placé dans une roue?

— Ah ! oui !... Et le chat ne voudrait pas, lui ?

— Le chat ! s'écria Glycère en riant. C'est la bête la plus indocile qui soit, disait mon père. S'il chasse, c'est pour lui-même, et jamais tu ne pourras lui imposer le moindre travail... il aime trop ses aises... En un mot, les chats sont de vrais Sybarites, qui ne pensent qu'à bien manger et à bien dormir...

— Mais quel bel animal !... Tu es heureuse de l'avoir.

— D'autant plus que c'est une vraie rareté ici... Tout ce qu'il y a de plus élégant, dit Glycère en souriant... Là !... les gâteaux sont prêts, il ne reste plus qu'à les cuire... Mais n'est-il pas l'heure de te remettre au travail ?

— J'ai une leçon à apprendre pour la classe de demain, et je l'apprendrai ce soir ; je pense qu'il est temps de me rendre à la Palestre.

— C'est cela ; pars vite et montre-toi agile !...

A l'école de Lysis, comme dans la plupart des écoles d'Athènes, on consacrait la matinée aux études littéraires et à la musique. Puis on faisait des armes et de l'équitation, et dans le milieu du jour on se rendait au gymnase ou à la Palestre. Le soir on reprenait l'étude avant le coucher du soleil. Toutefois les écoliers athéniens n'étaient pas astreints à une régularité aussi monotone que vous autres, mes enfants ; nous prenions et laissions nos tablettes et nos livres un peu à notre gré. Nous entrions et sortions de l'école selon que cela nous convenait. Et nous n'étions pas les seuls ; une foule de personnages étrangers la fréquentait aussi bien que les écoliers. J'y ai vu souvent des amis du maître, des hommes faits, qui arrivaient au milieu de la leçon, et l'interrompaient sans se gêner. Nous n'avions pas, il est vrai, de vacances

régulières et à date fixée, ainsi que cela se pratique, dit-on, en certains pays; nos fêtes nationales, les processions, les jeux nous en tenaient lieu, et mes années scolaires, sauf la sévérité et les coups peut-être trop fréquents que je recevais du maître, m'ont laissé le souvenir de la plus aimable liberté.

Je courus donc à la Palestre où je savais devoir rencontrer Théagène, et sans doute la plupart de mes camarades du matin.

Mon père avait été soigneux de m'instruire dans le maintien que je devais garder en ville. Je savais que je devais, pour faire honneur à ses enseignements, marcher modestement et sans regarder personne en face, ni promener mes yeux de droite et de gauche avec un air d'effronterie; si je rencontrais un homme d'un âge mûr, ou un vieillard, je devais m'effacer respectueusement, lui livrer passage. Il fallait ne jamais traverser l'Agora, interdit ainsi que les tribunaux à la jeunesse athénienne, car on y entend trop de paroles mensongères. Mon devoir, en un mot, était d'éviter les foules bruyantes où je pouvais recueillir de mauvais exemples; de marcher seul, sans bruit, dans les rues d'Athènes; de me tenir ainsi que je l'eusse fait aux côtés de mon père; bref, mon attitude devait montrer à tous ceux qui me rencontraient que j'avais reçu de lui de bons principes de conduite et de tenue.

Je coupai donc rapidement la ville, et bientôt j'arrivai à la Palestre d'Hermogène, le pédotribe renommé.

Je vous ai souvent parlé, mes enfants, du but moral que nous poursuivions à Athènes dans nos luttes du gymnase et de la Palestre. Certes, on ne voulait pas faire de nous des athlètes de profession, de ces hommes farouches et sauvages

qui ne songent qu'à donner et à recevoir des coups. Platon lui-même l'enseigne dans sa *République*, la gymnastique fortifie l'âme comme elle fortifie le corps. Une éducation purement intellectuelle finirait par amollir l'entendement aussi bien que la force physique; à la palestre, l'enfant apprend le courage, l'endurance, la fermeté en même temps que l'adresse et l'agilité. La gymnastique achève de perfectionner le moral comme la musique. Rien ne serait plus regrettable pour un homme que de laisser en friche une partie des dons précieux qu'il a reçus des dieux. Aussi le corps était-il cultivé chez nous à l'égal de l'âme, et c'est grâce à cet heureux équilibre de toutes nos facultés que nous avons pu donner au monde les exemples impérissables de perfection que notre rôle a offerts dans tous les genres à son admiration !...

C'était donc en me conformant aux désirs de mon père que je courais chez Hermogène, pour conserver ce teint vermeil, cette parfaite santé, ces muscles déjà vigoureux que m'avaient faits les saines habitudes d'enfance à la campagne. Solon, du reste, a édicté, dans ses lois, que les exercices gymnastiques sont une obligation essentielle pour la jeunesse.

J'atteignis bientôt la Palestre d'Hermogène, vaste enceinte construite en pierres de taille et que recouvrait un velum pour empêcher les rayons du soleil de frapper trop dur sur nos têtes.

En arrivant, je vis un groupe d'hommes et de jeunes garçons, qui s'entretenaient ensemble. Parmi eux, je remarquai Euphorion qui se tenait d'un air modeste auprès d'un per-

sonnage de haute taille, vêtu d'un magnifique manteau et les doigts couverts d'anneaux de prix.

J'appris plus tard que c'était le père de mon condisciple. En me voyant, Euphorion fronça le sourcil ; mais le respect dû aux supérieurs l'empêcha de rien dire devant eux. Je ne pus m'empêcher de remarquer la modestie et la convenance de son maintien, et je me promis que le « rustaud » saurait l'égaler, en cela au moins.

Je m'arrêtai, ne voulant pas me pousser rudement au milieu du groupe qui barrait l'entrée. Le père d'Euphorion parlait d'un ton de gaieté, et ses amis lui répondaient de même. Un homme de petite taille, gros et court, vêtu d'un manteau assez mesquin, se faisait remarquer par une joie désordonnée à chacune de ses saillies. Il se tordait de rire, se renversait en se tenant les côtes, affectant de trouver, à chaque mot que prononçait Léocratès, une saveur inexprimable. Je fus surpris, car, bien que le père de mon camarade parût d'humeur joviale, ce qu'il disait ne semblait point mériter de tels éclats de gaieté. Léocratès le sentit sans doute comme moi, car, se tournant soudain vers l'homme au manteau râpé :

« Tu ris bien haut, Pasion, dit-il d'un ton assez sec ; garde quelques forces pour le festin de ce soir, car j'ai l'intention d'y être encore plus spirituel qu'ici, je t'en avertis...

— Ce sera chose difficile, même pour toi !... répondit Pasion. Tout ce que tu dis est exquis, par les dieux !... Tu as un tour inimitable !... »

Tandis qu'il prononçait ces paroles mielleuses, il me sembla que son regard n'exprimait point l'affection. Léocratès se détourna d'un air de dédain et se remit à causer avec les

autres. En ce moment, Ménécrate arrivait en courant, rouge, essoufflé. Il se glissa à côté de Pasion; me trouvant tout près d'eux, je ne pus m'empêcher d'entendre les paroles qu'ils échangèrent.

« J'ai couru en vain chez tes amis Critias et Philon, disait mon camarade. Ils ont refusé de rien me donner pour toi.

— Quoi! pas même une obole?... dit Pasion avec colère.

— Rien! Ils sont fatigués de prêter pour ne jamais rentrer dans leurs fonds. Que ne t'adresses-tu à Léocratès, ont-ils demandé?...

— Imbécile!... tu n'auras pas su t'y prendre!... dit rudement Pasion. Va, ôte-toi de devant mes yeux!... »

Et, repoussant brusquement mon camarade qui trébucha et faillit tomber, il se rapprocha de Léocratès le sourire aux lèvres, et recommença ses flatteries et ses compliments.

Je reconnus en Pasion un de ces *parasites* dont mon père et mon aïeul m'avaient parlé, mais que je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer dans nos campagnes.

Comme je le considérais avec étonnement, Euphorion se rapprocha de moi, et, parlant bas pour ne pas déranger la causerie des hommes faits :

« Cela t'étonne? dit-il en riant.

— Je l'avoue. Pourquoi Pasion rit-il comme cela? Il ne semble pas en avoir envie.

— Il rit pour dîner ce soir, comme il a ri pour souper hier, et comme il rira pour déjeuner demain.

— Mais ton père?... Cela l'amuse-t-il d'être suivi et flagorné de la sorte?...

— Peuh!... c'est la mode... Tous les hommes du bel air en sont là!

— Alors j'aime mieux ne pas en être! m'écriai-je avec feu. Et toi, aimes-tu Ménécrate?... »

Euphorion haussa les épaules :

« Il est convenable que j'aie une suite aussi, répliqua-t-il d'un ton qui me fit rire.

— Grand bien te fasse!... m'écriai-je. Tiens, le chemin est libre! Entrons.

— Tu ne connais rien, je parie, aux exercices de la palestre, dit Euphorion qui entra avec moi, tandis que Ménécrate se précipitait pour se charger de son manteau.

— Veux-tu voir? m'écriai-je en me mettant en posture de lutte.

— Plus tard, répondit Euphorion avec un sourire; le maître te blâmerait de commencer tes exercices sans l'avoir salué.

— C'est vrai! dis-je. Mon père m'a recommandé de me présenter à lui d'abord. Où le trouverai-je?

— Le voilà, dit Euphorion, en me montrant un homme de haute taille, drapé d'une robe pourpre et un bâton fourchu à la main, qui venait à notre rencontre.

— Salut, maître! dit mon camarade qui s'inclina devant le pédotribe. Voici, ajouta-t-il en me désignant du geste, un nouvel élève qui nous arrive de la campagne et qui paraît avoir du sang dans les veines. Permets que je te le recommande. »

Et se détournant avec désinvolture, Euphorion s'éloigna, suivi de Ménécrate.

CHAPITRE VII

A LA PALESTRE

Le pédotribe était un homme de carrure athlétique ; son visage sévère se perdait presque au milieu de la profusion de ses cheveux et de sa barbe drus, roux et bouclés. Il ne me parut pas commode, et je craignis d'avoir l'air bien maladroit, bien gauche, à ce juge peu indulgent.

« Déshabille-toi ! » me dit-il d'un ton bref, après m'avoir regardé des pieds à la tête d'un œil scrutateur, en m'indiquant le vestiaire, galerie découverte donnant sur la rue et dont la porte s'ouvrait à droite de l'arène ; déjà les tuniques et les manteaux y étaient entassés. Je me hâtai de me dépouiller de mes vêtements et je revins dans l'état de nature affronter le regard critique d'Hermogène.

« Ah!... dit-il en me faisant tourner et retourner devant lui par un signe de son long bâton. Voilà, par les dieux, des muscles passables ! et ta tenue, jeune campagnard, est convenable aussi. Quel âge as-tu ?

— Deux lustres tout juste.

— Bon. Tu es grand, pour ton âge, et tes membres sont

symétriques ; nous ferons quelque chose de toi. Quels exercices as-tu déjà pratiqués? — car ces muscles-là sont modelés par un entraînement raisonné, cela se voit de reste.

— Je connais la lutte et la course, répondis-je.

— Le saut?...

— Le saut un peu, — mais moins scientifiquement.

— Le disque?

— Pas du tout.

— Le javelot?

— Pas davantage.

— Bien. J'aime mieux cela que de te voir arriver avec de mauvaises habitudes. Ah! Théagène! tu as bien un quart de lustre de plus que le nouveau... Comment te nommes-tu, petit?...

— Proas, fils de Nicias.

— ... De plus que Proas... Eh bien, je veux vous voir lutter ensemble.

— Nous sommes camarades chez Lysis, et déjà amis, répondit Théagène avec son franc sourire.

— Bon. En ce cas je te chargerai de l'initier à tous nos exercices; tu seras son moniteur; je te le confie. Et toi, Proas, prends garde, ce que tu feras de mal retombera sur ton maître! »

Il était d'usage, en effet, dans les palestres, de charger les plus avancés, parmi les élèves, de l'instruction des novices.

Sur un signe du maître, Théagène me conduisit dans la salle ou de petits aides attendaient, prêts à enduire d'huile le corps des lutteurs, ou à étancher la sueur de ceux qui avaient déjà lutté.

De grandes vasques d'eau chaude et d'eau froide se trou-



P. 70

vaient rangées contre les murs ; et, de tous côtés, des enfants étaient occupés, soit à se laver des pieds à la tête, soit à s'étriller vigoureusement au moyen de la strigile ; d'autres se parfumaient avant de sortir. Les petits serviteurs s'empressaient, renouant les sandales, ou courant au vestiaire chercher les manteaux. Je m'oubliais à regarder cette scène animée, si nouvelle pour moi. Mais j'étais déjà reluisant d'huile, ainsi que Théagène ; nous revînmes auprès du maître qui nous attendait.

L'arène était vaste, et le long de son enceinte alternaient des bustes et des statues d'Hermès et d'Héraclès, protecteurs des jeunes gens. Un sable fin, importé tout exprès d'Égypte, formait sous les pieds un moelleux tapis ; le velum, couvrant seulement la moitié de l'espace, laissait voir un pan de ciel bleu, où flottaient quelques légers nuages ; jamais je ne me sentis si dispos, si allègre qu'en ce jour de mon début à la palestre, où je devais passer tant d'heures saines et charmantes...

Théagène me tendit soudain sa main droite. Je la saisis ; nos mains gauches à leur tour s'étreignirent, et, appuyant nos fronts l'un contre l'autre comme deux jeunes béliers, nous commençâmes à tourner lentement, essayant de garder prise et de renverser chacun son adversaire.

Je n'étais pas accoutumé à l'huile qui rendait nos corps visqueux comme des anneaux de serpent. (Chez nous on se contentait de se rouler dans le sable avant de lutter.) En outre, un aide avait répandu de l'eau sur le sable, à l'endroit où nous devions combattre ; cette eau y formait une boue dans laquelle je glissais malgré moi. Théagène, lui, semblait solide comme un jeune chêne.

L'amour-propre, toutefois, me donnait des forces; pour l'honneur de ma bourgade, je n'aurais voulu à aucun prix être trop facilement battu; aussi luttai-je du meilleur de mes forces, tendant mes muscles, me piétant, résistant avec acharnement à tous les efforts de mon camarade.

Après avoir tourné plusieurs fois sur nous-mêmes, nous tombons enfin; je suis dessous! mais je me tords avec vigueur, je me raidis, je fais un effort surhumain pour faire passer Théagène à ma place. La boue dont nous sommes couverts, l'huile, rendent nos membres presque insaisissables. Par une inspiration soudaine, j'étends la main, je prends une poignée de sable sec, j'en saupoudre mon adversaire et je puis un instant le saisir à l'endroit séché. Mais il en fait autant, il me roule dans le sable qui m'enfarine et me sèche pour un instant. Il est le plus fort; malgré ma résistance, je sens mes deux épaules toucher le sol...

« Et d'un! » dit le maître.

On n'était vaincu que si, par trois fois, les deux épaules avaient touché.

Nous soufflons un moment. Nous nous remettons à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur. Je réussis cette fois à faire toucher mon adversaire; mais quand, au bout d'un quart d'heure, la lutte se termine, si Théagène a touché deux fois, moi j'ai été trois fois étendu de mon long sur le sable. Si je suis vaincu, ma défaite n'a rien d'humiliant, Théagène étant un des meilleurs lutteurs de son âge. Le maître me félicite, et Théagène me loue de ma souplesse et de ma vigueur. Je me promets de prendre ma revanche.

En attendant, mon camarade me conseille de me rouler de nouveau dans la bienfaisance poussière, qui, séchant sur

la peau, en bouchant les pores, nous préserve d'un refroidissement. Car nous n'allons pas encore procéder à nos ablutions. Le maître veut me voir sauter.

Je saute en hauteur d'une façon satisfaisante. Ma légereté me sert, après m'avoir nui dans la lutte. Je saute en longueur moins loin que Théagène et Euphorion, mais plus haut que n'importe lequel de mes camarades.

« Le disque à présent! » commande Hermogène.

Un serviteur apporte le disque. C'est une rondelle d'airain poli, amincie sur les bords, plus épaisse au centre, et si brillante, si glissante, si lourde, que je ne puis d'abord même la tenir dans mes mains. Elle m'échappe comme une chose vivante et roule loin de moi, pour le plus grand amusement de mes condisciples. Ménécrate est à la tête des rieurs.

« Essaye donc un peu!... » lui dis-je en poussant vers lui le disque avec mon pied, puisque mes mains sont si malhabiles.

— Merci. Je me suis coupé le doigt ce matin, je ne saurais lancer le disque aujourd'hui.

— Voyons, vous autres, comment faites-vous?... »

Euphorion s'élance. Il ramasse le disque, le balance élégamment sur sa main. Il le touche à peine du bout des doigts, et le métal, reluisant comme une étoile d'or, semble adhérer à sa paume comme par miracle. Il se campe fièrement sur ses pieds, et soudain, d'un geste gracieux, il lance le cercle éblouissant...

Le projectile décrit une élégante parabole et vient tomber au milieu de l'arène. Un aide plante aussitôt un piquet à cette place. Théagène s'élance, il ramasse le disque, il revient

en courant, se place sur la ligne qu'occupait Euphorion, déjà marquée d'un trait par la baguette du maître; il lance le disque, qui va tomber à trois pieds plus loin que ne l'avait lancé Euphorion. C'est le tour de Lycidas, qui porte encore sa tunique brune de grossière étoffe et ses brodequins rouges à la spartiate.

Il fait tomber le disque en dedans des deux autres.

« Je l'ai lancé plus haut, dit-il froidement.

— Mais c'est en longueur qu'est l'épreuve, dit le maître.

— Je suis habillé, ils sont nus.

— Qui t'empêche d'aller te débarrasser de tes vêtements, insupportable raisonneur! s'écrie Hermogène. Va, et reviens nous prouver que tu le lances aussi loin que les autres. »

Lycidas secoue la tête et disparaît dans le vestiaire.

Cependant la lutte continue. Chacun à son tour lance le disque : quand tous l'ont jeté, Théagène demeure vainqueur.

Je veux essayer encore. Après bien des efforts je réussis à tenir le disque glissant et poli. Il me semble que mes ongles s'arrachent... Je ne veux pas être battu pourtant, et je finis par lancer le poids avec gaucherie, il est vrai, mais c'est le premier pas.

Euphorion le reprend; il le lance, le fait tournoyer au-dessus de sa tête, le reçoit à plat, tantôt sur son bras étendu, tantôt sur sa jambe. Il jongle avec le lourd métal; sa grâce à cet exercice est inexprimable et tous l'applaudissent bruyamment.

« Le javelot, maintenant! commande le maître. Toi, Proas, regarde; tu ne saurais t'essayer encore aujourd'hui. »

Les servants apportent un faisceau de javelots de différentes longueurs. Les uns sont munis au centre d'une cour-

roie de cuir qui en facilite la prise, les autres sont nus. Deux joueurs de flûte paraissent, drapés dans leurs robes légères, plissées à l'asiatique. Ils se placent aux côtés du maître, le visage à demi caché sous la *phorbéia*[1] et commencent à souffler dans leurs instruments une marche guerrière.

Lycidas s'avance. Il choisit un javelot, parmi les plus pesants, dédaignant ceux qui portent la poignée de cuir.

L'exercice du javelot demande autant d'adresse que de vigueur. Pour le lancer avec précision, il faut la sûreté du coup d'œil, le sentiment exact de la distance. Je regarde de tous mes yeux ; je désire, autant que si j'allais être en cause moi-même, voir triompher encore Théagène dans cet exercice !...

Le pédotribe s'est muni d'un compas gigantesque ; il compte une centaine de pas ; puis, s'arrêtant, il plante en terre une des branches de son compas et décrit de l'autre une large circonférence. Il revient vers nous et trace une ligne à terre, Lycidas se place sur cette ligne, une jambe en avant, et balance le javelot à la hauteur de son épaule.

« Prends garde, Lycidas ! dit Hermogène ; tu tiens ton arme plus près du bout qu'il ne convient. Je désire, tu le sais, que vous la saisissiez juste au milieu, puisqu'il est plus difficile ainsi de la lancer.

— Tu peux venir voir, dit Lycidas avec un sourire dédaigneux, ma main est au milieu exactement. »

Hermogène s'avance et rectifie la position de son élève. Celui-ci, d'assez mauvaise grâce, laisse tomber le javelot,

1. Espèce de muselière en cuir, percée d'un trou pour l'embouchure de la flûte, et dont s'affublaient les joueurs de flûte, pour dissimuler l'enlaidissement causé par le gonflement des joues.

puis le reprend, comme pour indiquer qu'il ne veut pas qu'un autre y ait touché. Puis, au rythme bien marqué des instruments, il fait quelques pas en avant et lance son arme. Elle s'élève dans les airs et retombe verticalement, juste en dehors de la circonférence tracée à terre.

« Tu feras mieux une autre fois! dit Hermogène ; à un autre! »

Mais Lycidas court reprendre le javelot, et, fronçant le sourcil, serrant les dents, il le lance et le relance encore, jusqu'à ce qu'il réussisse à le planter en dedans de la circonférence ; il n'atteint pas le centre, néanmoins.

Après lui Euphorion s'essaye, nonchalamment. Le javelot tombe à dix pas au moins en deçà du cercle.

« Fi!... fi!... dit le maître. N'as-tu pas honte?... Toi qui as le coup d'œil du jeune aiglon!... Recommence.

— Il fait trop chaud, dit Euphorion en souriant sans s'émouvoir; mais le maître lui remet en main le javelot, de nouveau il le lance et cette fois le plante au niveau du but, mais fort à droite.

Hermogène se fâche. Lycidas éclate d'un rire insultant. Euphorion, soudain réveillé de son indifférence, reprend le javelot, et le lançant après avoir longuement visé, il le fait tomber juste auprès de celui que Lycidas a planté dans la circonférence après de longs efforts.

Théagène, à son tour, le saisit. Du premier coup, il touche le cercle intérieur. A son second essai, il dépasse le but ; au troisième, il plante son javelot presque au trou marqué au centre par la pointe du compas.

« Bravo! dit brièvement le maître, tu seras un bon soldat, Théagène. N'oubliez pas, enfants, que cet exercice a une

importance capitale. Ce n'est plus ici de la simple gymnastique, mais la préparation directe au métier militaire. Celui d'entre vous qui aura plus sûrement lancé le javelot à la palestre sera celui qui fera le plus de mal aux ennemis de la patrie. Le tir, la justesse du coup d'œil, la sûreté du bras, voilà, mes amis, les meilleurs remparts pour notre pays. »

Nos autres camarades s'essaient tous, sauf Ménécrate, qui regarde paresseusement sans rien faire. Un désir ardent de m'exercer à mon tour s'empare de moi.

« Je t'en prie, Hermogène, dis-je au pédotribe, laisse-moi lancer aussi le javelot...

— Bien, dit-il en souriant, j'approuve ton zèle. Sais-tu seulement le tenir?

— Je ne l'ai jamais fait, mais je vois les autres!...

— Prens-le donc. Lance celui-ci muni de son *enamma*[1].

— Non, les autres ne s'en sont pas servi !

— Comme il te plaira. Là !... Prends-le par le milieu, autant que possible ; allonge ton bras droit en l'écartant du corps, de manière que le bout du javelot vienne toucher les doigts de ta main gauche, placée au milieu du sternum... Bien ! c'est cela...

— Euphorion ne l'a-t-il pas, tout à l'heure, saisi de la main gauche?

— Ah ! tu as remarqué cela?... Oui; mais occupons-nous d'abord de la droite.

— Je me sers également des deux. Ma mère me l'enseigna dès le berceau.

1. Poignée de cuir.

— Fort bien! Je l'approuve en cela. Allons, avance et lance l'arme de toute ta force en visant le cercle ! »

Mon premier essai est lamentable; je lance mon javelot sur le mur gauche de la palestre, qui seul l'arrête ; sans cela, je l'aurais probablement envoyé à plusieurs stades du but que je visais.

« Il ne fait pas bon être dans ton voisinage, s'écrie Ménécrate... Préviens-moi quand tu viseras à droite, afin que j'évite avec soin la gauche!

— Tu ne fais pas mieux que lui et tu as pourtant deux ans de palestre, dit froidement le maître. Recommence, Proas, nous avons tous échoué comme toi au début! »

Je reprends; je m'applique de toutes mes forces, de grosses gouttes de sueur baignent mon front. Après dix essais malheureux, je réussis à lancer mon javelot à peu près droit devant moi, quoique fort en deçà de la circonférence. Le maître est satisfait, il prédit que je finirai par bien viser. Il trace un nouveau cercle, sur le mur cette fois. On lance horizontalement le javelot, et Archias, un de nos camarades, natif de Thèbes, sort vainqueur de l'épreuve.

« Et la course?... dis-je, enchanté de ces premiers exercices, tout feu tout flamme pour continuer.

— Nous ne courons pas dans la palestre, qui est trop courte, me dit Théogène ; je te conduirai en sortant au stade, qui est loin d'ici.

— Qu'allons-nous faire à présent?

— Vous avez lutté sur le sol il y a un moment, dit Hermogène. Euphorion, vois si tu peux renverser ton nouveau condisciple. »

Nous nous empoignons vivement à bras-le-corps, nous

piétant sur nos ergots comme deux jeunes coqs. Je suis d'assez bonne force à cet exercice, pratiqué souvent avec mes camarades à la campagne. Il s'agit, dans la lutte debout, de renverser son adversaire sans tomber soi-même, si c'est possible.

Nous tournoyons longtemps sur nous-mêmes, soulevant d'épais nuages de poussière. Euphorion se défend avec plus d'énergie que je n'en aurais attendu de lui ; mais enfin mon endurance campagnarde vient à mon aide, et je finis par le coucher dans le sable. Il ne m'en témoigne pas de rancune et se relève le sourire aux lèvres.

« Voilà deux fois aujourd'hui que tu me fais mordre la poussière ! dit-il en faisant allusion à ma violente et maladroite sortie de l'école.

— Il l'a fait exprès ce matin, dit Ménécrate, j'en suis sûr !...

— Tu crois ?... Viens voir un peu qui de nous renversera l'autre, dis-je en regardant droit dans les yeux le fils de Pasion.

— Oh !... je me suis foulé le pied et je ne puis lutter aujourd'hui.

— Foulé le pied ?... Tu courais cependant bien vite, il y a un instant, pour rejoindre ton père !...

— Sache, me dit Euphorion en souriant, que Ménécrate est sujet à des accidents subits qui le privent de l'usage de ses membres, surtout quand il faut lutter contre un gaillard solide... »

Ménécrate détourna la tête, affectant de ne pas entendre ce lardon, qui m'aurait fait bouillir... Je le regardais avec surprise, lorsque je reçus dans les jambes une grosse balle

de cuir que me lançait Lycidas. Je la ramassai, et voulant montrer que je possédais quelque habileté à ce jeu familier aux campagnards, je me plantai sur une seule jambe et je m'amusai à lancer la balle en l'air, la recevant tantôt dans les mains, tantôt par derrière mon épaule, tantôt en équilibre sur la cuisse ou le haut du bras.

« Bien, bien... dit Hermogène, rectifiant du bout de sa baguette la pose du pied sur lequel j'étais placé. Le buste droit, les épaules effacées, le ventre en retrait... de la tenue, toujours de la tenue !... N'oublions jamais l'harmonie dans nos jeux les plus violents. C'est bon, mon fils, tu manies très adroitement la balle.

— La veux-tu ? » dis-je en la lançant à Ménécrate.

Il se détourna avec humeur :

« Je ne me destine pas à être bateleur, dit-il entre ses dents.

— Tu préfères être parasite !... Bon chien chasse de race !... » répondis-je étourdiment.

Mais à peine eus-je prononcé ces paroles peu généreuses que j'en eus honte, car je pouvais avoir blessé mon camarade dans le sentiment le plus sacré, le respect pour son père. Ne sachant comment réparer ma faute, je continuai en rougissant :

« Viens-tu au stade avec nous ?

— Laisse-moi tranquille ! » dit-il en me tournant le dos.

Je m'éloignai, le cœur un peu gros, et suivant Théagène et Euphorion, je me rendis à la salle de bain pour y procéder à un lavage complet.

Après nous être inondés d'eau fraîche et rudement étrillés à la strigile, bien essuyés, les membres souples et dispos,

nous partîmes en bande pour le stade, où bientôt Hermogène devait venir nous rejoindre.

Le champ de course était situé à l'autre bout de la ville, et se composait d'une simple piste sablée, longue d'un stade ; le sable est considéré comme augmentant la difficulté, et par conséquent l'efficacité de cet exercice, le plus ancien de ceux qu'on pratique chez nous. On cultivait, du temps que je fréquentais la palestre, plusieurs sortes de courses : celle qui consistait à parcourir le stade dans toute sa longueur, la course double ou *diaule*, où, le stade parcouru, on revenait au point de départ ; la course *hippique* où on courait la même distance qu'un cheval dans l'hippodrome, allant deux fois du point de départ au but et revenant, ce qui faisait quatre stades ; enfin la longue course ou le *dolique* qui imposait parfois aux concurrents jusqu'à vingt-quatre stades.

Peu de palestres encloses de murs ayant un stade de long, il était assez ordinaire de sortir pour aller au dehors se livrer à la course.

D'autres jeunes garçons étaient en train de s'exercer lorsque nous atteignîmes le stade. Je remarquai que mes camarades de palestre prenaient un air farouche à leur vue.

« Qui sont ceux-là ? demandai-je avec un vif intérêt.

— Les élèves de Gylippe, un autre maître gymnaste qui ne vaut certes pas Hermogène, répondit Lycidas à voix haute.

— Nous te montrerons aux prochaines Panathénées si nous ne vous valons pas, répondit aussitôt un grand gaillard qui paraissait le chef de la troupe rivale.

— Montre-le donc tout de suite ! dit Lycidas de son air rogue.

— Quand tu voudras. Simple ou diaule ?...

— Simple, diaule, ou hippique, je te parie que nous vous battons dans toutes !

— Commençons par la diaule ! La course simple n'est bonne que pour les enfants à la mamelle. »

On tira au sort. Mon nom sortit, ainsi que celui d'un gros garçon, à l'air assez lourd, du camp opposé.

« Celui-là, dis-je en me campant au point de départ, semble venir en droite ligne de Béotie !... [1] »

Il tourna lentement vers moi ses yeux de bœuf :

« C'est ce qui te trompe, dit-il avec un curieux accent. Je viens de l'Élide...

— Encore mieux ! s'écria Euphorion en éclatant de rire. Ta prononciation, cher adversaire, proclame ton origine... On ne saurait avoir plus pur l'accent du terroir...

— On ne galope pas avec sa langue, heureusement, dit Panéus, le chef des élèves de Gylippe. Va, Caphisias, et montre à ce campagnard que tu cours plus vite que lui.

— Campagnard ! fis-je en me redressant.

— Ton bonnet de peau de chien proclame ton origine, comme la prononciation de Caphisias dénonce la sienne, dit en riant Panéus. Mais assez causé. Un ! deux ! trois !... allez !... »

Nous partîmes comme deux flèches. Au second tour j'étais en avance sur Caphisias et, sans nul doute, j'eusse franchi le but le premier, si, tout à coup, venant lourdement se heurter sur moi, il ne m'eût fait perdre l'équilibre et rouler

1. Les Béotiens jouissaient en Grèce d'une grande réputation de lourdeur et même de stupidité.

dans le sable en dehors de la piste, tandis que, poursuivant sa course, il dépassait le but.

« Mauvaise foi !... mauvaise foi !... Il l'a fait tomber ! crièrent mes camarades.

— Non, non, il a gagné honnêtement !... répliquaient les autres.

— Tricherie !... mensonge !...

— Victoire !... *Alalè*[1]... criaient les Gylippites.

— Épreuve nulle, on va recommencer, prononça Panéus. Il est certain que Caphisias a fait tomber Proas, volontairement ou non. »

Le sort amena cette fois les noms de Théagène et de Panéus lui-même. Je ne puis décrire ma joie lorsque mon ami gagna aisément la course hippique.

1. Cri de victoire des Grecs.

CHAPITRE VIII

LA FOIRE DES ANTHESTÉRIES

J'étais à peine installé depuis quelques jours à Athènes, lorsque arriva l'époque de la fameuse fête des Anthestéries, qui est par excellence la fête de l'enfance. Dans une pensée touchante, nos ancêtres ont voulu associer les joies paternelles à ce renouveau de la nature qui vient nous réjouir après les rigueurs de l'hiver et qui rend la terre si belle. Tout ce qui est jeune, fleurs, fruits, enfants, verdure, est ainsi fêté en même temps.

Jamais je n'avais assisté à cette solennité, car on ne la célébrait point dans nos campagnes ; on se contentait de nous donner quelques petits présents, en ce mois d'Anthestérion[1]. Pour la première fois j'allais prendre une part active à ces fêtes célèbres. Elle fut active en effet, comme vous allez le voir.

D'abord je fus admis à la procession des chars, et je

1. Correspondant à peu près à la fin de février et au commencement de mars.

tins une place honorable au banquet que tous les hommes, et les enfants avec eux, partageaient ce jour-là sur la place publique. En vain Lycidas nous exprima le dédain que lui inspiraient les joies grossières de la table, et nous vanta avec emphase les délices du brouet noir ; nous n'en perdîmes pas pour cela un coup de dent, et, si j'ai bonne mémoire, Lycidas lui-même, ayant suffisamment prêché, mangea fort bien sa part du festin. Pour moi, j'étais arrivé à table de fort bon appétit, portant triomphalement l'énorme pain de froment tailladé, à demi rempli d'une épaisse bouillie au piment destinée à exciter la soif, et qui était ma contribution au repas ; la vieille Agariste l'avait cuit pour moi selon les règles, à la demande de ma mère. Je le partageai avec Théagène, et obéissant aux prescriptions de la fête, nous vidâmes chacun une grande coupe de vin nouveau. Je n'avais pas plus que mon ami l'habitude du vin ; mais en ce jour de liesse, les enfants de notre âge y trempent pour la première fois leurs lèvres. Date importante, parfois fatale dans la vie d'un homme !... Lycidas profita de l'occasion pour nous raconter qu'à Sparte, sa patrie, on montrait aux enfants des esclaves ivres, afin de leur inspirer l'horreur de la boisson ; mais l'ivrognerie n'étant pas, grâces aux dieux, un vice favori de nos spirituels Athéniens, nous ne fûmes que médiocrement touchés de cet exemple. Grisés cependant par les paroles, le bruit, les chants qui retentissaient de toute part, nous nous levâmes gaiement de table pour aller visiter la foire célèbre qui commençait aux Anthestéries et durait environ la moitié du mois.

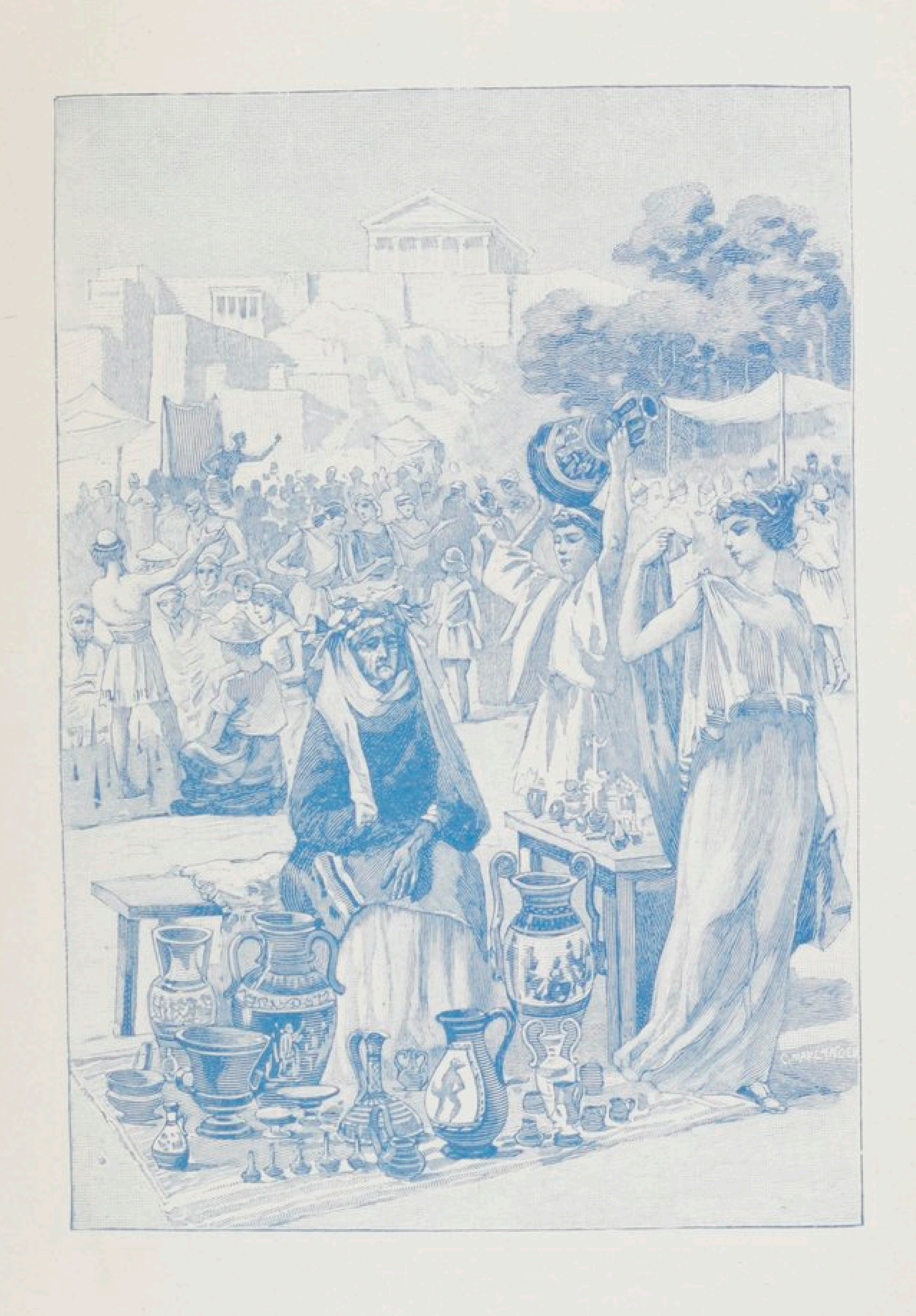
Cette foire se tenait au beau milieu de la ville, et de loin on entendait un murmure confus, composé des cris de la

foule, des voix des animaux, des claquements des cymbales, tambours et tympanons que frappaient à tour de bras d'innombrables bateleurs.

Mon père et mon aïeul m'avaient donné chacun une pièce d'une drachme[1] pour acheter ce qui me plairait à la foire; et le farouche tuteur de Théagène lui-même, le médecin Diodore s'était décidé à regret à lui donner quelques oboles.

On vendait de tout à cette foire, depuis des oignons, des mules et du vin nouveau jusqu'à des étoffes brillantes venues d'Asie, et que les femmes se disputaient pour en faire des *péplos* de fête. Mais la céramique était l'objet du trafic le plus actif. Cette foire pouvait passer comme le marché universel des ustensiles en terre cuite : c'est là que les ménagères s'approvisionnaient pour toute l'année. On y vendait principalement les *œnochoés*, ou petits vases que Glycère peignait pour vivre, et dont on faisait à profusion cadeau aux enfants, aux Anthestéries (au point que la fête s'appelait aussi fête des *Choés*). Ces petits vases d'argile, de formes variées, étaient souvent charmants. Tantôt l'artiste les rehaussait de fines bordures d'or, tantôt d'une branche de lierre, peinte ou en relief; tantôt il peignait en noir sur le fond rouge, — en rouge ou noir sur le fond blanc, — des scènes familières dont les enfants étaient les héros. Désirait-il représenter des gens soumis à l'influence de Bacchus, il dissimulait la laideur de la scène et la rendait comique en peignant les buveurs sous les traits d'enfants joufflus, à peine sortis des langes, et titubant sur leurs petites jambes.

1. Environ soixante-cinq centimes; la drachme se subdivisait en six oboles.



Ici on les voyait danser, le visage couvert d'un masque hilare ou terrible ; là on les voyait, tirant à grand'peine un char orné de feuillage, dans lequel leur mère était assise, et brandissant le long pain traditionnel, ou parfois une poupée. Ici ils boivent, traînant une chèvre par des guirlandes de fleurs ; là un enfant repousse son petit chien qui veut plonger son nez pointu dans l'œnochoé et happer le vin doux... Enfin les scènes multiples qu'on pouvait voir à chaque pas dans la rue étaient fidèlement retracées sur ces vases par le pinceau du peintre.

On trouvait encore, à la foire, de ces petites figures d'animaux en terre cuite, que les pauvres gens offraient sur les autels, ne pouvant sacrifier un bœuf ou un mouton, trop coûteux pour leurs humbles finances ; Glycère modelait ces petits simulacres avec un vrai talent ; elle avait travaillé tout l'hiver sans relâche pour avoir une belle collection de céramiques à vendre ; car c'est principalement de cette foire que les deux femmes tiraient leur subsistance de toute l'année.

Dès l'aube, au premier jour, Agariste était allée se poster au cœur de la foire, assise sur un petit carré de tapis d'Asie que feu Théorion avait rapporté de ses voyages ; devant elle, nous avions, Glycère et moi, disposé le plus artistement possible tous les vases et statuettes dont la jeune fille espérait la vente. J'avais construit un abri de feuillage au-dessus de la bonne aïeule, car le soleil était déjà chaud. Puis Glycère, qui redoutait le bruit de la foule, était rentrée s'enfermer chez elle ; et moi, oubliant pour un jour la gravité et le maintien modeste qui nous était recommandé d'habitude, j'étais parti en gambadant à la recherche de mes camarades. Théa-

gène m'avait donné rendez-vous devant l'autel d'Eurysacès, fils d'Ajax, sur lequel, comme les autres, je déposai une guirlande en souvenir du sacrifice qu'Ajax offrit en ce lieu, avec son fils, au dieu Dionysias. Puis, le front orné d'une guirlande de narcisses, — tandis que les courtes boucles brunes de mon ami étaient ornées de jonquilles, — nous partîmes, le nez au vent, pour aller goûter les plaisirs de la fête.

Les enfants étaient vraiment les maîtres d'Athènes en ce jour; de tous côtés on les voyait, promenés en chars fleuris, la tête couronnée de fleurs et poussant des cris d'allégresse, depuis les tout petits, portés dans les bras de leur mère ou de leur nourrice, jusqu'aux grands jeunes gens, déjà parvenus à l'Éphébie, et qui ne dédaignaient point de jouer leur rôle dans la fête de la jeunesse. C'était là le temps où ces jeunes hommes payaient les honoraires de leurs professeurs, qui en retour les invitaient à dîner; et nous vîmes de loin avec admiration, à la table de Lysis, les grands frères ou cousins de la plupart de nos camarades; tandis qu'Hermogène rassemblait autour de lui une bande de jeunes athlètes dont les muscles et la souplesse attiraient les regards de tous.

Enfin le repas, la procession sont finis. En route pour la foire!

Non seulement tous les villageois environnants, mais encore beaucoup d'étrangers accouraient à cette foire du printemps. Marchands de chevaux de Thessalie, vendeurs d'essences, d'étoffes et de tapis asiatiques, y venaient en foule; et surtout une innombrable armée de mimes, bateleurs, charlatans et sorciers s'abattait sur la ville.

Bientôt nous sommes au plus fort de la mêlée, Théagène

et moi. Lui, natif d'Athènes, a déjà été témoin de huit ou dix Anthestéries, tandis que pour moi, pauvre villageois, tout est nouveau, séduisant. Ma tête tourne sans relâche à droite et à gauche; à peine un spectacle curieux attire-t-il mes regards qu'un autre plus étrange vient me distraire. Je voudrais avoir cent yeux pour tout voir, cent oreilles pour tout entendre, cent talents[1] pour tout acheter...

Un bateleur, jonglant avec des couteaux acérés, nous fait frémir. Couché sur le dos, revêtu d'une étoffe velue qui simule une peau de tigre, il lance en l'air les lames tranchantes, les reçoit tantôt dans ses mains, tantôt sur la plante des pieds, tantôt entre ses dents... Ici un autre, revêtu d'un costume étrange qui semble fait d'écailles de poisson, collant sur lui comme un épiderme, fait accomplir à sept ou huit chiens des tours invraisemblables. Il les a peints, sans doute, car l'un de ces chiens, jaune citron, est orné de taches bleues; celui-ci est tout vert, et celui-là, fond noir, est moucheté de taches multicolores; ces pauvres bêtes, jappant incessamment, sautent à travers des cerceaux enflammés, marchent sur des boules, dansent sur leurs pattes de derrière, boivent dans des coupes, et se conduisent en tout comme des acrobates de profession... Je ne me lasserais pas de les regarder, mais un grand bruit nous attire à l'autre bout de la place.

Là, au-dessus de tréteaux ornés de guirlandes de feuillage, flottent des banderoles de couleurs vives; un Éthiopien, le premier que j'aie vu, montrant ses dents blanches ressortant sur son visage d'ébène, et dont les membres nus reluisent

1. Le talent valait près de 6,000 francs.

au soleil comme du marbre noir, fait résonner à tour de bras un énorme tambourin. Deux Asiatiques en robes assez pauvres tirent de leur double flûte des sons discordants, tandis qu'un troisième agite des cymbales, et enfin un homme en robe blanche et grand manteau se promène gravement devant eux, le cou, les bras chargés de serpents aux noirs anneaux, qui roulent paresseusement autour de lui leur répugnante tête plate... Un tel spectacle me fait frémir d'une terreur délicieuse; mais l'homme au blanc manteau fait signe aux musiciens de se taire; il s'avance sur le bord des tréteaux et s'adresse à la foule qui l'écoute bouche bée.

« Libres citoyens d'Athènes, dit-il, vous voyez en moi un résumé de la science humaine. J'ai parcouru le monde depuis ma naissance, bravant les intempéries des climats les plus divers, grillant en Afrique, gelant dans la neige et la glace du septentrion, passant du nord au midi et du midi au nord, sous des cieux dont vous ignorez même le nom!... J'ai tout bravé, et dans quel but, croyez-vous?... dans le but d'acquérir assez de science pour vous en faire profiter tous, chers concitoyens!... J'ai appris, jeunes hommes, des charmes que je vous donnerai pour une obole, et qui vous rendront vigoureux et souples comme des tigres, qui vous feront vaincre à la course vos rivaux les plus redoutables, qui vous rendront semblables au divin Achille aux pieds légers!... Pour vous, jeunes filles, j'ai des philtres irrésistibles, qui vous rendront plus belles et vos fiancés moins dépensiers!... Pour les vieillards, j'ai l'élixir de longue vie; pour les enfants, une liqueur qui leur ouvre l'entendement et leur rend moins arides les leçons des pédagogues!... Pour les mères de famille j'ai des amulettes d'Asie qui, suspendues

au cou de leurs nourrissons, assureront à ces heureux enfants santé, fortune et bonheur !... Pour chacun, en un mot, j'ai ce qu'il désire !

« Et combien nous vendrez-vous tout cela? direz-vous... Rien !... moins que rien !... une obole... moins si vous voulez, — une douzaine d'œufs, une volaille, un pain de froment : — nous acceptons tout, nous ne refusons rien !... »

Sur un signe de l'orateur, les musiciens reprennent leur vacarme. Quelques villageois se décident à gravir les degrés, achetant, celui-ci une phiale d'élixir, celle-là un philtre qu'elle cache sous son voile, ce gros garçon le charme qui doit le rendre léger à la course, sans réfléchir que le plus sûr moyen pour cela serait de manger moins et de courir davantage !... J'achèterais volontiers l'élixir, qui rend l'étude si facile d'après le charlatan, mais je ne me décide pas encore ; et tout à coup il reprend son boniment :

« Voyez ces serpents, bonnes gens, que je suis allé moi-même, au péril de mes jours, chercher dans leurs repaires, et que j'ai apprivoisés, rendus plus inoffensifs que de paisibles agneaux... Ils me craignent, ils m'obéissent et m'adorent... Parmi eux, plusieurs sont sur la terre depuis des centaines d'olympiades. Ceux-là connaissent l'avenir et le passé ; à moi, leur maître, ils révèlent les choses les plus secrètes, et par leur secours je vous dirai à chacun ce qui doit vous arriver dans les jours qui vous restent à vivre... A ma voix, ils s'enrouleront, si je le veux, autour de votre cou, et ces monstres terribles ne formeront plus qu'un gracieux collier... Qui veut essayer?... Qui veut éprouver par soi-même la puissance de l'esprit sur la force brute?...

N'ayez aucune crainte!... Je leur défends de vous faire aucun mal !... »

Et m'avisant tout à coup, au premier rang, les yeux et la bouche grands ouverts :

« Pstt!... toi, petit, qui as les joues fraîches comme des pommes d'Eubée... viens ici, fais constater à tous l'obéissance de mes reptiles... »

Je n'ose refuser. Fasciné, je gravis les degrés; en frissonnant, je me laisse charger le cou, les bras, des corps lourds et froids des grands serpents, qui m'enlacent, se tordent autour de moi avec lenteur... Je ressens une répugnance invincible, un mélange de terreur et de honte à me voir ainsi le point de mire de tous les regards... Cependant, je n'ose bouger et je reste debout sur les planches, chargé de mon horrible fardeau... Mais voici que le charlatan exhibe soudain un formidable instrument de fer à deux branches, qu'il brandit triomphalement dans les airs :

« Qui souffre des dents?... clame-t-il. Qui est-ce qui veut être guéri, sur-le-champ, de ce mal odieux? Qui est-ce qui souhaite dormir tranquille et mastiquer avec agrément?... J'arrache sans douleur, sans qu'un cri échappe au patient?... Qu'on vienne!... Qu'on se le dise!... C'est gratis!... Pas de remerciement!... J'arrache pour l'amour de l'art, et sans rien demander à ceux que je soulage, m'en remettant à leur générosité naturelle, tant est grand mon amour de l'humanité souffrante... Venez!... accourez!... Ce soir je pars pour la cour du roi des Scythes, qui m'attend avec une légitime impatience, car une double dent de sagesse lui fait endurer de cruelles tortures, et demain la chance d'être guéri sans bourse délier sera perdue pour vous!... »

Séduit par ces paroles décevantes, un paysan se décide à gravir les degrés branlants de l'échelle. Il prend place sur un siège vermoulu, et, tandis que les musiciens font rage, le charlatan saisit sa victime, puis bientôt brandit son formidable outil au bout duquel paraît une énorme molaire !... Le patient a poussé un hurlement de douleur, que j'entends bien, moi, mais que le braiement de la musique a étouffé pour la foule... Un autre lui succède... puis un autre encore... Les oboles pleuvent dans la sébile du charlatan... et tout à coup, je vois à mes côtés Théagène, rouge comme une fleur de pavot sauvage.

« Que veux-tu? lui dis-je surpris.

— Je me suis cassé une dent l'autre jour en broyant une coque de noix, me répond-il; j'en souffre depuis lors... J'ai envie de me la faire arracher... »

Il n'a pas le temps de délibérer; déjà le terrible homme l'a placé sur le siège, l'y maintient de sa forte main, et mon ami, ouvrant la bouche, exhibe deux rangées de dents éblouissantes comme celles d'un jeune chien... Le charlatan hésite un instant, ne sachant laquelle choisir, quand il est brusquement tiré en arrière, tout à coup, par une main furieuse. Un homme, passant devant les tréteaux, s'est arrêté, a fait un geste de colère en apercevant Théagène assis sur la chaise de torture. D'un bond, il a escaladé les marches, et repoussant le saltimbanque, il a saisi mon camarade au collet.

« Malheureux !... crie-t-il, que fais-tu sur ces vils tréteaux, toi l'élève, le pupille d'un disciple d'Esculape !... N'as-tu point de honte de te donner en spectacle à cette foule, et faut-il que le fils adoptif de Diodore étale aux yeux de tous

son ignorance et sa stupide crédulité!... Descends, imbécile!... et si tu as des dents à faire arracher, viens me trouver, et je t'en débarrasserai à ta satisfaction, je te le jure!... »

Je reconnais le tuteur de mon ami; furieux, il prend Théagène par l'oreille et lui fait rudement dégringoler les marches. Jetant là mes reptiles comme une vile défroque, je m'empresse de le suivre; mon ami et moi nous quittons le théâtre de nos exploits, poursuivis par les rires de la foule...

Par un effort désespéré, Théagène échappe à la main qui l'étreint et s'enfuit par une rue voisine. Je le rejoins bientôt, et nous nous regardons dans le blanc des yeux, assez penauds, mais riant malgré nous de notre mésaventure...

Ménécrate, cependant, passait non loin de là. Avec un ricanement moqueur, il imite la scène qui vient d'avoir lieu, la descente rapide et disgracieuse de Théagène, la fureur de Diodore et mon air hébété sur les planches...

Nous sommes de bonne humeur; ses railleries ne nous fâchent pas; nous l'invitons même à se joindre à notre course vagabonde.

Il ne se fait pas prier. Toute la journée nous errons par la ville, baguenaudant, regardant, riant follement aux mille incidents de la rue. Nous engageons de-ci de-là une partie d'osselets, jeu favori des enfants d'Athènes, qui s'y passionnent jusqu'au seuil de l'Éphébie. Par malheur, Ménécrate est de si mauvaise foi à ce jeu, qu'il est impossible d'entamer une partie avec lui sans finir par une querelle...

Il traîne la jambe aussi, il est toujours las, et ne veut acheter que des gâteaux ou des sucreries au miel. Fatigués de sa compagnie, nous ne tardons pas à lui brûler la politesse.

Nous le retrouvons, le soir, pâle et effaré. Il a employé sa dernière obole à consulter un sorcier de Delphes. Cet homme, paraît-il, lui a dit des choses terrifiantes, mais il refuse de nous révéler un traître mot de ces mystérieuses prophéties. Nous voudrions bien savoir quel sort nous attend; mais notre dernière piécette s'est enfuie depuis longtemps; il faut nous contenter des spectacles qui ne coûtent rien : c'est à quoi nous nous résignons de bon cœur!...

Théagène m'invite à venir chez son tuteur voir célébrer le sacrifice, en présence des esclaves qui, en ce jour privilégié, ont le droit de faire et de dire tout ce qu'ils veulent. Je connaissais cette coutume par un proverbe que mon père répétait souvent, lorsque quelqu'un de ses serviteurs se montrait insubordonné : *Hors d'ici, Caricus!* (c'est-à-dire esclaves), *les Anthestéries sont finies!* et à ce mot, chaque esclave tremblait, regrettant une licence malséante en dehors de ces jours de fête...

Le lendemain se passa en mascarades, en pompes comiques, et fut marqué par la procession solennelle qui conduisait au quartier des Céramiques, pour la ramener ensuite au Lénaïon, l'antique statue de bois de Dionysias, que nous tenons de nos pères.

Puis nous assistâmes, en riant encore, au fameux combat des *Choés*, où les buveurs, s'alignant, chacun sa cruche de vin nouveau à la main, doivent la vider d'un trait au signal donné par le trompette public. Celui qui boit le plus vite est proclamé vainqueur et reçoit une outre de vin nouveau. Toute la nuit la ville retentit des cris, des chants des buveurs, qui errent par les rues jusqu'à l'aube.

Le troisième jour des Anthestéries était un jour de deuil,

consacré à faire bouillir les herbes destinées à nourrir les ombres des morts, qui venaient, disait-on, la nuit, vider le contenu des *xutroi* ou marmites... J'aurais bien voulu assister à leur funèbre arrivée; mais Glycère m'assura que rien ne saurait être plus déplacé que de témoigner de la curiosité à cet égard... J'allai donc me coucher, et malgré mon désir de rester éveillé pour les entendre, au moins, si je ne pouvais les voir, ma tête n'eut pas plus tôt touché l'oreiller que je m'endormis profondément.

Initié désormais à la vie athénienne, j'allais reprendre le cours de mon existence scolaire comme si j'avais passé toute ma vie à l'ombre du temple de Minerve.

CHAPITRE IX

LA MAISON D'EUPHORION

Un jour, Euphorion m'offrit de venir passer la journée chez lui. Malgré le plaisir que me fit cette invitation, j'hésitais à dire oui, car je n'avais aucun penchant, moi, pour le rôle de parasite; mes parents m'avaient enseigné, par leur exemple, à ne pas accepter trop aisément ce qu'il me serait malaisé de rendre. Je ne savais pas du tout s'il leur serait agréable ou commode de recevoir jamais sous leur toit le brillant Euphorion; et je n'étais pas sûr, enfin, de ne pas jouer chez lui le rôle d'un intrus.

Je pris le parti de lui exposer franchement mes doutes. Il se mit à rire.

« Que de scrupules! fit-il d'un ton d'ironie où je discernais cependant une secrète approbation. Comme tu prends tout au tragique, petit Proas; sais-tu que la vie serait une terrible chose, s'il fallait ainsi peser chacun de nos actes!... Mais il suffit. Je veux bien céder à ton caprice. Écris à ton père pour lui demander son autorisation, et dis-lui bien que ce n'est pas sans l'agrément de mes parents que je te prie

de nous visiter. Je le pourrais parfaitement : j'ai mon appartement, mes serviteurs, mes amis à moi. Et même, puisque tu me forces à te le dire (je désirais épargner ta modestie), sache que j'ai beaucoup parlé de toi à ma mère Eucharis ; que c'est en grande partie pour te présenter à elle et, sur sa requête positive, que je t'ai prié de venir. Là, es-tu content?... »

J'étais très content ! Euphorion était un de ces êtres priviligiés qu'il n'est pas possible de regarder avec indifférence. Dès le premier coup d'œil j'avais été conquis : j'avais cru voir Apollon parmi les mortels ! La petite affaire du chiton avait été bien vite oubliée dans l'admiration que me causait sa grâce inimitable, et si je n'avais écouté que mon cœur, je serais allé, comme avait fait pour moi Théagène, lui offrir mon amitié. Mais, quand même sa brillante condition ne m'eût pas été un motif suffisant d'attendre ses avances, le spectacle révoltant des basses flatteries de Ménécrate était bien fait pour me prémunir contre tout empressement inconsidéré.

D'ailleurs, l'amitié de plus en plus étroite qui me liait à Théagène m'aurait assez occupé, sans doute, pour me faire négliger Euphorion, si celui-ci n'avait justement paru rechercher en toute occasion mon voisinage ou mon avis. Si bien que, peu à peu, une sorte d'intimité s'était établie entre nous ; or, il n'était guère possible de se trouver en contact avec cette nature d'élite sans lui vouer une sorte de culte, aussi m'étais-je mis à l'aimer tendrement ; et Théagène, mon inséparable, avait pris le parti de suivre mon exemple.

J'écrivis donc à mes chers parents, et la réponse dûment

expédiée ne se fit pas attendre. Nicias me priait de remercier la mère d'Euphorion pour la politesse dont j'étais l'objet, il m'autorisait à l'accepter, et il espérait que de son côté mon camarade consentirait à m'accompagner à ma prochaine visite au foyer. « Les raisins seront mûrs alors, écrivait-il, et peut-être la paix de la campagne sera-t-elle un changement agréable après le travail de la période scolaire. »

Je me hâtai tout joyeux de communiquer ma missive à Euphorion, et pendant qu'il en prenait connaissance, je vis, pour la première fois depuis que je le connaissais, son charmant visage se couvrir de rougeur.

« Le travail de la période scolaire !... répéta-t-il avec un rire un peu contraint ; si ton père savait comment je la comprends, il serait sans inquiétude sur les fatigues qu'elle m'impose. Combien une telle confiance doit lier davantage que la surveillance la plus assidue !... ajouta-t-il, tout pensif. Peut-être, si j'avais été élevé de la sorte, serais-je bien différent !... »

Mais secouant bientôt cette ombre de sérieux pour reprendre le ton léger qui lui était habituel :

« Bah ! reprit-il, laissons les choses telles qu'elles sont ; car si j'avais eu un père semblable à Nicias, j'aurais sans doute été un élève modèle : or un élève modèle passe sa vie à faire ce qui l'ennuie ; et comme je déteste faire ce qui m'ennuie, il vaut bien mieux que je n'aie pas un père semblable à Nicias !.. Que dis-tu de mon raisonnement ?

— Je dis, répondis-je en le regardant avec affection, que, s'il est des garçons comme Lycidas qui passent leur vie à faire parade de vertus qu'ils n'ont peut-être pas, il en est

d'autres qui mettent le même soin à dissimuler ou étouffer celles qu'ils possèdent... »

Le lendemain, à l'heure indiquée, je me présentais devant la demeure de Léocratès. Bien différentes étaient les habitations des grands d'alors de celles des héros du siècle dernier. On m'avait montré les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle; elles étaient toutes simples et médiocres; et l'émotion qui saisissait le visiteur en foulant leur sol sacré ne venait pas de la majesté, des proportions ou du luxe de l'ornement. Mais le faste persan avait fait invasion chez nous, et, de tous les palais d'Athènes, le plus fastueux était celui de Léocratès.

Il faut dire que celui-ci était puissamment riche et ajoutait à sa fortune héréditaire les énormes revenus d'une mine d'argent récemment ouverte au flanc du Laurium. Sa femme Eucharis, de la famille des Pisistratides, ne se montrait au dehors que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone, et c'était un événement quand elle passait par les rues de la cité.

Sa demeure était réputée la plus parfaite qu'eût bâtie le grand architecte Eicos. L'entrée principale s'ouvrait sur la voie publique et donnait accès à une avant-cour entourée de portiques, au milieu de laquelle s'élevait une fontaine, avec un bassin pour les eaux pluviales. Sur les portiques prenaient jour la loge du portier, les salles assignées aux esclaves, contenant cuisine et offices, les parloirs destinés aux clients et fournisseurs. Un passage conduisait à la grande cour intérieure, également entourée de portiques et bordée d'un côté par les salles de réception et par l'appartement du maître, de l'autre par le gynécée. Au delà s'étendaient les jardins.

Située sur le versant sud-ouest d'une colline qui fait face à l'Acropole, la maison est abritée des vents violents qui soufflent parfois de ce côté. De la grande salle à manger (ou *triclinion*) à trois lits de cinq convives, et de la terrasse qui lui donne jour, on aperçoit, par-dessus les arbres du jardin en gradins, la ville entière dominée par le Parthénon. De l'appartement des dames, on voit les collines qui s'étendent vers le nord, couvertes d'oliviers, et, au fond, le mont Pentélique.

Tout a été combiné pour que la partie antérieure du palais soit appropriée aux rapports d'affaires avec le dehors, tandis que la partie qui s'ouvre sur les jardins est réservée à la vie domestique, à la famille et aux amis intimes.

Partout des colonnes de marbre supportent des architraves de bois de cèdre; partout les murs sont revêtus d'un enduit poli, orné de peintures, les plafonds sont délicatement travaillés et colorés. Les teintes tour à tour claires ou sombres, rouges sous les portiques, rose ou jaune pâle sur les cannelures et les corniches, s'harmonisent avec l'azur du ciel. Des tapis d'Orient, des peaux de tigre et de panthère recouvrent les degrés; des draperies éclatantes tempèrent l'ardeur du soleil sans arrêter les effluves embaumés des parterres; l'eau ruisselle et murmure de tous côtés; les moindres détails d'architecture et d'ornementation révèlent le goût d'un grand artiste.

Averti de mon arrivée, Euphorion accourut aussitôt à ma rencontre et, m'ayant souhaité la bienvenue avec cordialité, il me conduisit directement au gynécée, dont l'entrée est interdite aux hommes, à moins qu'ils ne viennent avec le maître de la maison ou son fils.

Après avoir franchi deux salles vastes et splendides, nous arrivâmes à un parloir de moindres proportions; c'est là que se tenait Eucharis. Son fils me présenta. Je demeurai ébloui de sa beauté et du luxe de sa parure. Ma mère était une femme toute simple, toujours occupée de son ménage et de ses enfants et très peu de sa personne; la recherche, la pompe, l'apparat qui entouraient Eucharis étaient choses nouvelles pour moi.

La salle où je me trouvais était celle où ses femmes mettaient la dernière main à sa toilette, où elle recevait son fils, ses amies très intimes. J'y étais admis par faveur spéciale, en raison de mon jeune âge. La richesse et la beauté de cette sorte de temple de la parure étaient dignes de celle qui l'occupait. L'or, l'ivoire, rehaussaient l'éclat des meubles, les plafonds et les murs étaient délicieusement peints; des portières drapées avec art, des tapis de Babylone aux vives couleurs, où l'on voyait représentés une foule de guerriers et de captifs, une variété inouïe de fleurs et d'animaux, étaient répandus partout à profusion; un superbe portrait d'Euphorion occupait au mur la place d'honneur.

La table de toilette devant laquelle Eucharis était assise, tandis que deux de ses femmes achevaient de la parer, attira surtout mes regard. J'y vis des bassins, des amphores, des aiguières d'argent, des miroirs de diverses matières et de toutes grandeurs, des aiguilles d'or pour démêler les cheveux, des fers pour les boucler, des bandelettes pour les assujettir, des réseaux pour les envelopper, une sorte de sable doré pour les poudrer; une quantité de bijoux, bracelets, colliers, bagues et boucles d'oreilles. Des boîtes contenant du rouge, du blanc de céruse, du noir pour teindre les

sourcils... Car les femmes du beau monde avaient l'habitude de se peindre le visage, ce qui me parut bien, par parenthèse, l'idée la plus saugrenue qui pût venir en tête d'une personne raisonnable.

Tout cet éclat et cette élégance enchantaient mes yeux sans que j'en comprisse la valeur. Je ne pouvais savoir, moi jeune écolier inexpérimenté, ce qu'ils représentaient de science, de raffinements et de soins; non seulement toutes les œuvres d'art qu'on voyait dans la maison de Léocratès étaient signées de noms illustres, mais chez lui, jusqu'aux moindres objets usuels, elles étaient le résultat d'un choix éclairé. Il faisait faire les sièges en Thessalie, les matelas des lits à Corinthe; les oreillers étaient remplis du plus fin duvet des oies de Caritènes. Tous ceux d'Athènes qui se piquaient de rivaliser de goût avec lui faisaient de même. Hélas ! pourquoi faut-il que ces miracles du luxe soient toujours un signe de décadence !... Lorsqu'ils écrasèrent le Perse efféminé, les héros de Marathon et de Salamine ne connaissaient pas tout ce faste. Par quelle fatale loi faut-il que le vainqueur emprunte au vaincu les mœurs et les faiblesses qui ont été la cause de sa défaite !...

Eucharis m'accueillit avec beaucoup de bonté et me dit que son fils lui avait parlé de moi en termes d'affection. Il était aisé de voir que l'orgueilleuse mère estimait cette préférence un grand privilège, et, comme j'en éprouvais une grande joie, je lui exprimai avec candeur mes sentiments; elle sentit que j'appréciais à sa valeur le mérite de son enfant; elle m'en sut gré, et se mit à me conter de lui mille traits charmants. Nous étions en train de nous entendre

au mieux sur ce thème, lorsqu'une visiteuse fit irruption à grand bruit dans l'appartement.

Aglaé appartenait comme Eucharis à l'une des premières maisons d'Athènes; elle était aussi une des plus citées pour son luxe, mais je m'aperçus tout de suite que la mère d'Euphorion la laissait bien loin derrière elle pour la véritable élégance; et par comparaison avec la tapageuse Aglaé, je trouvai sobre et discret un ajustement qui, au premier abord, m'avait paru plus digne de quelque fête triomphale que du laisser-aller de l'intérieur. Eucharis portait une robe blanche d'un tissu très fin, mais tout uni. Sa tunique était retenue à l'épaule et à la ceinture par des camées au pur dessin. Ses cheveux, dorés comme ceux de son fils, étaient noués avec art, quoique avec simplicité, et on ne voyait à son doigt qu'une seule bague faite d'une aigue-marine. En somme, la richesse était plutôt dissimulée qu'étalée sur Eucharis; tandis qu'Aglaé semblait porter sur elle de quoi parer et orner plusieurs idoles. A chacun de ses doigts on voyait scintiller des pierres précieuses de couleur différente; elle portait un lourd collier de perles, et ses bracelets innombrables faisaient un cliquetis incessant. Ses cheveux noirs, parfumés d'essences, tombaient en boucles sur ses épaules, s'enroulaient en torsades sur la nuque, se relevaient en nœuds sur le front, s'embroussaillaient en petites frisures jusque sur ses yeux. Je ne trouvai pas du tout gracieux leur édifice compliqué, et je me demandais comment tant de cheveux avaient pu croître sur la même tête; mais Euphorion, qui sans doute lisait mes pensées, me révéla plus tard qu'une bonne partie de ces boucles n'avaient pas pris naissance sur le front d'Aglaé. Et j'appris avec étonnement que les élégantes


GUÉRETTE
E. ROUX

d'Athènes faisaient venir à grands frais de tous les pays les plus beaux cheveux que leurs envoyés trouvaient à acheter sur des têtes étrangères. Cette pratique me parut bizarre.

Cependant Aglaé, s'étant jetée au cou d'Eucharis, l'embrassait tendrement; puis elle s'assit auprès, et d'une voix perçante, commença à la louer avec volubilité :

« Que tu es jolie ! Tu es admirablement mise ! Cette étoffe est délicieuse... Elle te sied à ravir; combien te coûte-t-elle ?... »

Puis ce fut le le tour du petit chien de Malte qui jouait sur le tapis, et des deux colombes de Sicile qui volaient en liberté dans la chambre. Et derechef on revint à la question de parure. Aglaé avait loué avec vigueur, elle espérait un peu de retour.

« Que dis-tu de ma nouvelle robe ? n'est-elle pas réussie? mais aussi, ce qu'elle coûte... Je n'ose pas le dire !... Que te semble de ma coiffure ?... »

Et ainsi de suite sans arrêter un seul instant.

Je commençais à me lasser de ce caquet, quand Euphorion m'offrit de me mener voir la bibliothèque, proposition qui me combla de joie. Je pris congé d'Eucharis, non sans avoir reçu d'elle la gracieuse autorisation de considérer dorénavant sa maison comme une maison amie, et je passai avec mon jeune camarade dans l'appartement des hommes. Il me montra le sien propre, qui était riche et somptueux comme tout ce que j'avais déjà vu; mais je ne m'arrêtai guère à l'examiner. J'avais hâte de voir la bibliothèque dont j'avais entendu parler; et, après que nous eûmes fait, dans la petite salle à manger de famille, une collation légère, nous courûmes admirer les livres de Léocratès.

Plusieurs Athéniens avaient des bibliothèques, et une des plus belles était celle de Léocratès.

Il l'avait reçue de son père et il méritait de posséder un pareil trésor, car il en prenait un soin extrême et y apportait constamment des additions judicieuses. En entrant dans cette salle auguste, un sentiment presque religieux s'empara de moi. Ceci était bien autre chose en vérité que toutes les merveilles que je venais de voir. Les murs, lambrissés de menuiserie en bois sombre, présentaient, il est vrai, un aspect sévère qui en dissimulait la magnificence. Mais, d'ailleurs, qui pensait aux murs, aux lambris! Je me trouvais au milieu des plus beaux génies de l'Hellade. Ils vivaient, ils respiraient dans leurs ouvrages rangés autour de moi. L'assemblée de tous les Archontes de l'Aréopage m'eût paru moins imposante.

« Cette salle, me dit Euphorion, était le séjour favori de son père; c'était de plus comme le sanctuaire de la maison. Agathon, le bibliothécaire, un vieillard à la figure douce et aux longs cheveux blancs, se leva d'une table où il était assis et s'offrit à nous faire les honneurs des trésors littéraires confiés à sa garde.

Que de merveilles nouvelles!... Quel entassement de richesses... et, pour cette fois, de richesses enviables! La collection avait été réunie par de vrais lettrés; rien n'y manquait, depuis les premiers et rudes efforts de l'homme pour donner une forme à sa pensée et la fixer par des symboles visibles jusqu'aux productions les plus parfaites des scribes et des poètes. Toutes les matières sur lesquelles on a tracé l'écriture, peaux de chèvre, d'âne et de mouton, différentes espèces de toile, jusqu'aux derniers perfectionnements : la

tige intérieure de ce papyrus qui croît dans les eaux dormantes laissées par le Nil après ses inondations, et qui fournit à nos écrivains les plus belles pages. On en fait des rouleaux à l'extrémité desquels est suspendue une étiquette contenant le titre du livre, et l'écriture n'est tracée que sur un des côtés du rouleau pour en faciliter la lecture.

C'est sous cette forme qu'on voyait, rangées en ordre symétrique, les œuvres de nos poètes, de nos historiens, de nos philosophes. Glorieuse phalange. Mais de toutes les merveilles qui ornaient la bibliothèque, ce que j'admirai le plus sincèrement peut-être fut une statuette, grande d'une palme environ, et qui m'arracha un cri d'admiration avant même que j'eusse compris de quelles précieuses matières elle était faite.

C'était un petit Neptune à la longue barbe flottante, assis sur un cheval marin et tenant en main son trident. L'attitude était si vraie, le regard si dominateur, que je restai saisi d'admiration.

« Par les dieux !... que c'est beau !... m'écriai-je.

— Tu as du goût, me répondit Euphorion en souriant. Sais-tu que le glorieux Phidias lui-même cisela cette figure pour l'offrir à mon aïeul Euphanor ?...

— En vérité ?... On dirait qu'on sent mieux le travail de l'artiste à le voir ainsi de près, dans cette forme mignonne... que c'est beau !... Et que ces yeux verts sont étranges... Ils vous regardent... Vois, où que j'aille ils paraissent me suivre...

— Ils sont faits de deux émeraudes, dit Euphorion ; la poitrine et les bras sont chacun d'une seule perle, et la fine broderie qui recouvre l'or du manteau est une incrustation

de pierreries; le trident, comme tu le vois, est d'or pur, les pointes en saphir...

— Comment?... n'est-ce pas une statuette peinte, comme celles que colorie Glycère?...

— Glycère!... dit avec un rire dédaigneux Ménécrate, qui nous avait rejoints depuis quelques instants. On voit bien que tu sors de ton village!... prendre une statuette de cette valeur pour une de vos grossières images!... Tu es étonnant, ma parole!...

— J'ai vu qu'elle était belle, ce qui est plus peut-être que tu n'en eusses fait à ma place ! répondis-je vivement. Qu'importe la matière si le travail est beau?...

— Ah! ah! ah! Tu me fais rire!... Sache que les pierreries seules qui ornent cette figure valent un demi-talent... Je l'ai entendu dire à mon père...

— Oui, mais Proas a raison! interrompit Euphorion. Léocratès a dit cent fois devant moi qu'il tiendrait autant à cette statuette si elle était taillée dans un bois grossier, pourvu qu'elle fût également de la main de Phidias. Ce n'est pas l'or et les perles qui en font le prix; c'est l'art créateur du maître immortel.

— N'empêche que je l'aime mieux telle qu'elle est, dit Ménécrate; et sois bien sûr que Léocratès pense comme moi, au fond!...

— Léocratès possède assez de belles choses pour mépriser quelques perles et quelque diamants, répondit Euphorion. Il adore la beauté et s'inquiète peu dans quelle matière elle prend sa forme.

Ménécrate sourit sans répondre. Quant à moi je restais en contemplation devant le petit Neptune.

« Combien je voudrais que Glycère pût le voir!... m'écriai-je. Comme elle l'admirerait! Je voudrais bien le lui montrer... »

En ce moment un esclave vint chercher Euphorion de la part de sa mère, qui avait un mot à lui dire. Je restai seul avec Ménécrate.

A peine Euphorion fut-il sorti que le fils de Pasion, montant sur un siège, saisit la statuette sur son socle de porphyre.

« Prends garde! m'écriai-je ; tu vas la casser!...

— Bah!.. Personne ne nous voit!... Je voulais te montrer... le trident peut sortir de sa main... et la couronne est mobile aussi sur sa tête... Vois...

— Mais... est-ce qu'on t'a permis d'y toucher?...

— Je n'ai pas demandé la permission...

— Remets-la sur son piédestal, dans ce cas!...

— Non; regarde... Je lui enlève sa couronne... est-il drôle, comme ça?... Léocratès l'a montré l'autre jour devant moi à un étranger... »

En ce moment la couronne glissa entre les doigt de Ménécrate et roula sur les dalles de marbre poli.

« Là! tu vois!... » m'écriai-je en m'élançant pour la ramasser. Ménécrate replaça précipitamment la statuette sur sa colonne et sauta à terre.

Au même instant le rideau de pourpre qui voilait l'entrée se souleva et Léocratès parut.

« Ah! mes enfants... Que faites-vous là?... dit-il de son air affable.

— Nous attendons Euphorion, répondis-je en rougissant, la couronne de pierreries que je venais de ramasser dans ma main.

— Bien ! Mais que tiens-tu donc, mon petit ami ? »

Sans répondre je lui tendis le petit diadème.

Il le prit, et, fronçant soudain le sourcil :

— La couronne de mon Neptune !... dit-il. Par quel hasard se trouve-t-elle entre tes mains?...

Je regardai Ménécrate, pensant qu'il allait répondre, mais il se tut.

« Je ne permets pas qu'on touche à cet objet, dit Léocratès assez sévèrement, en replaçant la guirlande sur le front de la statuette. Tu es nouveau venu ici et tu l'ignorais; mais rappelle-toi à l'avenir : ce que les mains divines de Phidias ont touché ne doit être profané par aucune autre... D'ailleurs, un enfant bien élevé ne touche à rien dans une maison étrangère...

Et, comme le rouge de l'indignation me montait au front devant le silence accusateur de mon camarade, le père d'Euphorion me posa avec bonté la main sur l'épaule :

« Ne t'étonne pas de ma vivacité, dit-il en souriant; je tiens plus à mon Neptune qu'à n'importe quoi dans cette demeure... »

Euphorion rentrait; son père lui fit signe de nous emmener et nous sortîmes tous trois.

Ma langue, nouée par l'indignation, se délia enfin :

« Lâche!... Menteur!... m'écriai-je en allongeant une bourrade dans les côtes de Ménécrate.

— Quoi?... Qu'ai-je dit de faux?... C'est toi qui es un menteur de m'accuser!...

— Oh! fis-je suffoqué. N'était-ce pas mentir que te taire?... Laisser croire que c'était moi?...

J'envoyai un grand coup de pied dans les jambes de

Ménécrate qui commença incontinent à se frotter le genou en pleurnichant.

« Rends-le-moi donc ! criai-je exaspéré.

— Si je ne m'étais pas foulé le pied l'autre matin !... tu verrais !... balbutia Ménécrate en me montrant le poing.

— Dis donc, ça ne te gênait guère pour faire la voltige tout à l'heure !... Lâche et menteur ! va !... »

Mais je ne réussis pas à éveiller assez l'ire de mon camarade pour qu'il consentît à échanger avec moi les horions dont j'avais soif. Il se détourna d'un air boudeur et nous quitta.

Euphorion ne prit pas garde à la dispute. Quant à moi, au bout de cinq minutes je n'y pensais plus.

Je ne me doutais guère alors du rôle que devait jouer le petit Neptune dans ma vie scolaire !

CHAPITRE X

GUERRE INTESTINE. — LA PERTE DU NEPTUNE DE PHIDIAS

Pendant toute cette période de paix relative pour l'Attique, de grands événements s'étaient produits chez nos voisins. Sortant soudain de son obscurité, Thèbes avait produit coup sur coup deux héros; Pélopidas avait libéré sa patrie du joug de Sparte, et, dans les journées de Leuches et de Mantinée, Épaminondas avait porté le dernier coup au prestige de notre rivale. Inutile de dire qu'à l'école on suivait ardemment toutes les péripéties de la lutte, quelques-uns prenaient parti pour Lacédémone, mais la majorité tenait pour les Béotiens. La grandeur subite de Thèbes inquiétait bien un peu les Athéniens, et déjà la jalousie des fins politiques commençait à s'éveiller. Cependant Sparte nous avait fait tant de mal, elle était si clairement l'irréconciliable ennemie, qu'il n'était guère de patriote qui ne se réjouît franchement de sa chute.

L'humeur déjà peu aimable de Lycidas ne s'était pas améliorée comme on peut penser, au milieu de ces événements. Le pauvre garçon endurait de véritables tortures morales;

aux souffrances de son légitime orgueil se joignaient celles de sa vanité endolorie, et il avait tant fatigué l'école de ses éternelles vantardises, qu'on ne lui épargnait guère aujourd'hui les lardons; les enfants ont coutume de dire leur pensée sans détour et ils ne sont pas toujours généreux. Aussi, il ne décolérait point, non qu'il se répandît en paroles; une humeur de plus en plus farouche, une disposition de plus en plus soupçonneuse et irritable, des scènes de pugilat plus fréquentes au sortir de la classe, telles étaient les principales manifestations de sa douleur patriotique. Il paraissait avoir conçu envers certains d'entre nous une haine particulière, et, parmi ceux qui avaient le privilège d'exciter sa bile, je me trouvais, sans savoir pourquoi, au premier rang. Mais j'avais des amis solides qui prenaient parti pour moi.

Il s'était créé dans notre petite vie d'école divers courants de sympathie ou d'antipathie. Euphorion, Théagène et moi, nous formions un trio indivisible. Pourquoi n'avouerais-je pas que depuis que cette amitié s'était resserrée, Euphorion était devenu beaucoup meilleur élève?... Glaucon, qui avait toujours haï et combattu vertement les prétentions du Spartiate, s'était instinctivement rapproché du Béotien; et, chose étrange, si l'un de nous trouvait grâce aux yeux de Lycidas, c'était le méprisable Ménécrate. Depuis que les malheurs de sa patrie l'avaient rendu susceptible et inabordable pour nous tous, ces deux-là ne se quittaient plus. Qu'est-ce que cela voulait dire? Le parasite allait-il se relever à nos yeux? Prouver qu'entre nous tous l'âme délicate, c'était la sienne? L'infortune avait-elle pour lui des charmes? Allait-il enfin, démentant toutes les traditions de son état, devenir le courtisan du malheur?...

Point!

Ce mouvement de flanc vers l'ennemi héréditaire avait des causes, hélas! moins nobles. Outre qu'Euphorion supportait aujourd'hui moins patiemment ce compagnon indigne de lui, un changement important pour Ménécrate se préparait en plus haut lieu. Les parasites sont gens qui s'usent rapidement. Toujours amuser n'est pas chose facile. Les meilleures plaisanteries s'émoussent par la redite; les flatteries les mieux fourbies peuvent à l'occasion faire l'effet d'une insulte; un masque, quelque bien assujetti soit-il, se détache parfois, et, sous le rire éternel du commensal, l'indifférence, la sécheresse de cœur, le vide, le mensonge, la cupidité se laissent surprendre. Alors le maître exigeant et impérieux voit son bouffon dans toute son horreur, et il le rejette comme un vieil habit pour en prendre un autre. Ainsi Pasion, après une période de triomphes dans l'opulente maison de Léocrates, avait vu son étoile pâlir. Ses traits d'esprit, chacun les savait par cœur; ses méchancetés ne causaient plus que du dégoût, et, par-dessus le marché, lui avaient fait plus d'un ennemi; son encens même donnait la nausée... Bref, il avait cessé de plaire!... Mieux que tout autre, le malheureux homme savait le sort qui l'attendait. Ce n'était pas la première fois qu'après avoir cru trouver une hôtellerie pour le reste de ses jours, il voyait la disgrâce lui montrer ses traits détestés; se sentant réduit à bientôt plier bagage et obligé de porter ailleurs son matériel d'amuseur, il avait jeté les yeux autour de lui pour découvrir un nouveau patron. Mais partout la place était prise. Si peu enviable qu'elle paraisse, cette fonction était fort recherchée par certaines gens; et quand une vacance se produisait, il y avait toujours dix

postulants pour un. Pasion crut un moment qu'il lui faudrait déchoir, accepter l'hospitalité dans une famille de second ordre!... Ce fut une heure cruelle.

Lui, ne plus s'asseoir à la table des grands! Ne plus manger dans la vaisselle plate, condamné à vivre une vie médiocre, et à flagorner des petites gens!... Lui qui n'avait jusqu'ici adulé que des familles illustres des Alcméonides, des Eupatrides, toujours! il voyait là une déchéance positive... car tel était le singulier orgueil du parasite, et vous reconnaîtrez avec moi, mes enfants, qu'il était étrangement placé.

Mais le sort ne fut pas inflexible. Un personnage de haut rang — et de fortune considérable — le père même de Lycidas, le seigneur Charilaüs, envoyé de Sparte à Athènes, eut, vers ce temps-là, maille à partir avec son parasite principal, et le bruit courut que celui-ci allait bientôt reprendre le chemin de la Laconie. Aussitôt Pasion ouvrit l'œil, sentit qu'il était un candidat indiqué et se mit sur les rangs. Aller servir chez l'orgueilleux Spartiate, chez un homme qui faisait mépriser tout ce qui était Athénien, voilà, direz-vous, un poste qui n'aurait guère dû le tenter. Mais quoi! pensait-il apparemment, avant tout il faut vivre!

Par une suite de menées tortueuses et souterraines, Pasion préparait donc simultanément sa retraite de chez Léocratès et son entrée chez Charilaüs. Ménécrate le confident naturel et le complice de ces machinations, avait depuis longtemps le mot d'ordre, et c'est pourquoi sa tactique avait changé.

Toutes ses complaisances, tout son zèle, toutes ses adulations allaient maintenant à Lycidas, et c'était une chose surprenante de voir le Spartiate rude et intraitable accepter et

avaler des flatteries aussi évidemment artificielles et intéressées. Mais pourquoi m'étonner? N'avais-je pas vu Euphorion, la finesse, la délicatesse même se contenter longtemps de cet encens détestable?... subir ce piteux compagnon?... En règle générale, nous trouvons de l'esprit à qui nous flatte, et nous nous sentons tenus d'indemniser d'une manière ou de l'autre celui qui nous offre cette agréable monnaie. Le parasitisme n'est pas fondé sur un autre principe.

Les trois groupes dont je viens de parler représentaient donc à peu près les trois factions qui se divisaient l'école en ce moment. Lycidas et Ménécrate étaient à la tête du parti lacédémonien, parti faible comme nombre, mais remarquable pour la perfidie et la méchanceté. Glaucon et Archias le Thébain étaient les antagonistes déclarés de Sparte. Au fond de toutes les querelles, disputes, niches parfois cruelles, que les écoliers d'une faction inventaient contre la faction adverse, on était sûr de trouver ces deux confédérés. Enfin, Théogène, Euphorion et moi nous dirigions un parti plus modéré. Non que nous eussions moins que d'autres l'occasion d'échanger des coups ou que nos sentiments patriotiques fussent moins déclarés que ceux de Glaucon ou d'Archias, mais la violence et l'excès même de leur hostilité avaient fini par révolter quelques-uns d'entre-nous, leur faire sentir l'odieux de cette attitude à l'égard des vaincus et par amener une réaction. Je m'empresse de dire, d'ailleurs, que Lycidas ne nous savait pas plus de gré de notre courtoisie que Glaucon et Archias n'avaient envie de l'imiter.

C'était un type singulier que le Béotien. Il était neveu de cet Archias qui, vingt ans auparavant, occupait à Thèbes la

fonction nominale de *polémarque*, tandis que les Spartiates y régnaient despotiquement, après s'en être emparés par la fraude et la trahison. C'était lui qui, averti au milieu d'un festin de l'approche de Pélopidas et de ses conjurés accourant pour délivrer leur patrie, avait à jamais déshonoré sa mémoire par cette réponse fameuse : *A demain les affaires sérieuses*. Notre Archias, à nous, semblait en vérité avoir hérité de l'indolence de son oncle. C'était un garçon grand, vu son âge, déjà gros, blanc, avec un profil de médaille, un air d'homme fait pour la tenue et la dignité extérieures. Jamais ne riant, jamais ne se fâchant, jamais pressé, la paupière ordinairement baissée à moitié, d'un air de suprême indifférence envers toutes choses. C'était le plus incorrigible amateur de niches, le plus parfait pince-sans-rire que j'aie rencontré de ma vie. Jamais il ne travaillait ou n'étudiait une leçon, et cependant il arrivait, on ne sait comment, à se maintenir dans une bonne moyenne. Sous sa massive carapace, il cachait une intelligence déliée, un esprit mordant, qu'il dédaignait généralement de montrer; mais gare à qui s'y trompait et, se fiant à cette indolence apparente, croyait pouvoir l'attaquer sans péril!... Soulevant lentement sa paupière, il montrait alors un œil gris clair, et d'un mot il mettait l'imprudent en déroute, car sa langue coupait comme un rasoir. Ou bien sa lourde main s'abattait sur l'agresseur, qui apprenait alors à ses dépens que sous ce bras blanc et lisse se cachait une armature de félin; d'ailleurs, ne perdant rien en ces occasions de sa dignité ou de son calme et ne s'abaissant en aucun cas à se disputer.

Sa mère était Athénienne; c'était cette même Aglaé que j'avais aperçue chez Eucharis et qui, devenue veuve de

bonne heure, s'était empressée de revenir dans sa ville natale, voulant, disait-elle, soustraire son fils à l'air épais de la Béotie et, par une éducation attique, conjurer la lourdeur traditionnelle qu'on reproche à ses habitants. Archias ne partageait d'ailleurs ni la prédilection d'Aglaé pour Athènes, ni ses préventions contre Thèbes. Ce gros garçon adorait son pays et ne souffrait pas qu'on en médît. Il ne faisait pas bon risquer dans son voisinage les plaisanteries accoutumées sur les Béotiens!... Les brillants exploits d'Épaminondas avaient porté au comble son orgueil de Thébain, et son projet bien arrêté était de revenir chez lui aussitôt qu'il serait émancipé, d'y jouer un rôle, d'être peut-être un jour élevé à la dignité de *béotarque*, d'affirmer sa haine pour le Spartiate, et de faire oublier, par son attitude envers Lacédémone, la conduite peu glorieuse de son oncle et homonyme.

Ainsi notre vie scolaire suivait son cours régulièrement mêlé d'études et de récréations, de récompenses et du châtiments, d'amitiés enthousiastes ou de rivalités et de batailles tumultueuses, lorsqu'un événement qui ne me touchait qu'indirectement, mais qui devait avoir pour moi des suites très graves, vint occuper toutes les cervelles, aussi bien dans le petit monde de l'école que dans celui des hommes faits.

Cette statuette que j'avais tant admirée chez Léocratès, et qui était comme le palladium de son foyer, un beau matin on ne l'avait plus trouvée sur son piédestal!... C'était là un fait inouï, car cet objet d'art était connu de réputation, sinon de vue, non seulement de tous les habitants de la ville, mais de tous les amateurs, collectionneurs et marchands de cent mille stades à la ronde.

L'affaire fut discutée avec passion dans notre cercle comme partout. Léocratès avait promis une grosse récompense, non seulement à celui qui retrouverait l'objet dérobé, mais à qui lui fournirait un indice, un moyen quelconque pouvant mettre sur la trace du voleur. Toutes les têtes travaillaient, et chacun, selon la tendance de son imagination, offrait une hypothèse.

Il y avait dans la maison de Léocratès une femme de Laconie, une nourrice spartiate que, selon la mode alors régnante, on avait donnée à Euphorion, afin qu'elle lui transmît avec son lait les vertus lacédémoniennes. Sans hésiter, Glaucon affirmait que cette femme devait être la coupable; qu'elle n'était probablement qu'une espionne entretenue à Athènes pour préparer quelque perfidie de sa façon, et que sans doute elle avait volé la statuette à titre d'acompte, en vue des pillages futurs.

« Toi, interrompit Lycidas, qui avait écouté d'un front orageux ces insultantes suppositions, toi, d'abord, je te défends de dire un mot de plus !...

— Tu me défends !... s'écria Glaucon, qui se mit immédiatement en posture de combat; répète donc, si tu l'oses !

— De quoi te fâches-tu, Lycidas ? dit le Béotien avec flegme. Est-ce que le vol n'est pas recommandé chez vous comme une vertu ? »

Sur quoi Lycidas, qui déjà s'apprêtait à châtier Glaucon, se jeta comme un bélier sur Archias. Celui-ci reçut sans en être ébranlé le choc formidable. Un combat singulier s'engagea, — singulier, car Glaucon, se trouvant soudain privé de son adversaire, provoquait vainement Ménécrate à venir lui tenir tête. Invoquant une douleur subite au bras droit,

celui-ci se récusait obstinément ; les deux ennemis luttèrent en silence pendant quelques minutes, et je puis vous dire qu'ils frappaient fort ! Nous, les spectateurs, nous les encouragions par les cris et exclamatioes usitées en pareil cas : *oï!... Evohe!...* Attrape !... Bien tapé !... etc. Mais ni l'un ni l'autre des deux lutteurs ne se dépensait en paroles. Chez Lycidas, le « laconisme » proverbial était affaire d'éducation ; et la nature lente et apathique d'Archias s'opposait à toute manifestation nerveuse.

Enfin, après un moment d'incertitude émouvante, nous vîmes Lycidas mordre la poussière. Un long bruit d'applaudissements suivit cette catastrophe. Il en était parmi nous bien peu qui tinssent pour le Spartiate, à coup sûr...

Cependant chacun rendit justice comme il fallait à la vaillance qu'avait déployée le champion malheureux, et après qu'on eût forcé les deux adversaires à se donner la main, la discussion interrompue reprit de plus belle.

« Ce qui étonne le plus mon père, disait Euphorion, qu'on pressait de questions sur cette affaire, ce n'est pas même qu'on soit arrivé à soustraire un objet si célèbre, si entouré, si bien gardé... Il se demande à quoi le voleur peut bien utiliser son larcin. Il ne peut l'exposer dans sa maison, il ne peut songer à le vendre, à l'échanger... il n'y a pas d'objet plus connu, plus souvent décrit dans les traités spéciaux que ce petit *Neptune* de Phidias. Il n'y a que quelques jours encore, un satrape d'Asie-Mineure faisait offrir à mon père une somme énorme de la statuette, sur la foi seule des louanges qu'il en avait entendu émettre...

— Peut-être est-ce quelque ennemi qui l'aura soustraite, rien que pour être désagréable à Léocratès, dit un écolier.



— Mais les ennemis n'ont point libre accès dans la maison ; il fallait en connaître les habitudes pour commettre impunément ce méfait.

— Peut-être, suggéra un autre, le larron est-il atteint de cette maladie qu'on appelle *kleptomanie*, et vole-t-il pour le seul plaisir de voler.

— Il paraît que ceux-là oublient leur larcin aussitôt la chose faite...

— Il est possible alors qu'il l'ait enfoui dans quelque cachette et que le secret en reste à tout jamais ignoré...

— Quel dommage ! Quelle barbarie ! répétait-on.

— Mais puisque ton père est si riche, Euphorion, plaça ici un petit élève, fils d'un marchand de céréales d'Apulie établi depuis peu à Athènes, que ne remplace-t-il sa statuette, sans faire tant d'embarras?... Moi, je m'en commanderais une autre sans tarder[1] !... »

Explosion de rires.

Tous tant que nous étions, Laconiens, Athéniens, Béotiens, Arcadiens, Corinthiens, nous étions des *Hellènes ;* le goût et l'amour de l'art, nous les avions sucés avec le lait; un discours pareil ne serait jamais tombé de nos lèvres. La proposition d'Apulius eut un véritable succès, qu'il ne s'expliqua d'ailleurs nullement.

« Moi, si j'ai un conseil à donner, c'est d'aller consulter le devin, dit Archias d'un air profond.

— Et toi, Ménécrate, qui ne souffles mot, dit un autre écolier, n'as-tu pas une théorie, une hypothèse à émettre

1. On sait que Mummius, apportant à Rome les objets d'art enlevés à la Grèce, prévint ses mariniers que si les statues sombraient, ils auraient à les remplacer !

sur cette curieuse affaire ? Assurément, toi et ton père, vous êtes aux premières loges pour juger...

— Chut ! murmurai-je tout bas à l'étourdi. Pasion a perdu depuis peu sa place chez Léocratès. Ils doivent être assez ennuyés, les malheureux : ne les accablons pas !

— Oh ! fit mon voisin en arrondissant les yeux, je ne savais pas, moi !... »

Mais Ménécrate, d'un air pincé :

« Nous ne savons rien de ce qui se passe chez Léocratès. Depuis huit jours nous ne nous sommes pas assis à sa table, nous n'avons pas pris chez lui un verre d'eau, nous n'avons pas mis les pieds dans sa maison !... »

Comme il parlait ainsi, on pouvait lire un sentiment d'amère satisfaction sur son visage vieillot d'enfant malingre. Il croyait, cela se voyait, avoir, par cette sortie vigoureuse, affirmé sa dignité et soutenu l'honneur de son nom.

Je le regardais avec surprise. Pour une fois ce menteur fieffé, dont on ne pouvait jamais savoir ce qu'il pensait, ou même s'il pensait quelque chose, tant était trouble sa petite âme mal venue, pour une fois sous l'empire d'une conviction vraie, il parlait naturellement.

« *Ils ne s'étaient pas assis à la table de Léocratès.* » C'était là le point vital de leur système.

En vérité, Léocratès avait manqué à tous ses devoirs. Pasion et son fils étaient des hommes méconnus, persécutés, mais c'étaient aussi des gens de cœur, et qui ne craignaient pas à l'occasion de dire son fait à Léocratès et à la société tout entière !...

Voilà sans doute ce que ruminait le petit parasite en se drapant noblement dans son manteau (un présent d'Eupho-

rion). Et je me disais : Comment s'entendre jamais entre gens qui pensent de façon si différente !... Nous vivrions cent ans côte à côte que nous ne nous comprendrions pas mieux au dernier jour qu'au premier. Nous ne parlons pas la même langue.

CHAPITRE XI

L'AVENTURE DE MÉLANIOS

Les enfants s'attachent vite. Les quelques mois que j'avais passés sous le toit d'Agariste avaient suffi à faire naître dans mon cœur une affection filiale pour la bonne veuve, fraternelle et enthousiaste pour Glycère.

Cette jeune fille était marquée du sceau que portent tous ceux qui sont aimés des dieux. Frêle et délicate, secouée souvent d'une toux sèche qui semblait lui déchirer la poitrine, elle était animée du courage des héros, de l'ardeur des grands artistes. Assis à ses côtés sous le toit du pauvre atelier, avec quel plaisir je l'écoutais me parler, dans sa douce langue athénienne et son élocution exquise, des grandes choses qui font battre les jeunes cœurs! Elle connaissait toutes les légendes, tous les hauts faits de nos ancêtres ; elle me racontait leur gloire, et dans les armes et dans les arts; elle me narrait aussi les gracieuses légendes de la mythologie ; j'apprenais, grâce à elle, à connaître les attributs de chaque divinité, à savoir quelle nymphe hantait cette source, quelle hamadryade ce bois d'oliviers ; dans quel taillis riaient les faunes, les

satyres au front cornu, aux pieds de chèvre, elle m'enseignait la structure des fleurs, qu'elle étudiait consciencieusement pour l'ornementation de ses vases ; et dans tout ce qu'elle me disait se révélait, sans qu'elle en eût conscience, sa belle âme si pure ; je me sentais meilleur, moins égoïste, moins étourdi après un entretien avec Glycère. Je la chérissais comme une grande sœur, et elle, à son tour, m'avait adopté comme un jeune frère...

Aussi, la voyant faible et languissante, je m'inquiétais parfois.

« Pourquoi travailles-tu autant, Glycère? lui disais-je. Vois, tes mains sont brûlantes, tes yeux cernés... Repose-toi !

— Il faut que je travaille, cher enfant.

— Mais pourquoi?... Avez-vous donc tant de besoins?... Ce que tu gagnes ne suffit-il pas et au delà à votre entretien?...

— Cela suffit pour le jour présent... Mais si je venais à manquer à grand'mère !...

— A lui manquer?... Que veux-tu dire?... Songes-tu à la quitter pour te marier?...

— Non, Proas, répondait-elle en secouant la tête, jamais l'hymen n'allumera ses flambeaux pour moi... Mais je puis la quitter autrement... Et que deviendrait-elle alors, à son âge?...

— Serais-tu malade, ma Glycère?... Parfois je le crains, te voyant si frêle... Regarde ton bras à côté du mien !... Par le ciel ! on croirait qu'il est ciselé dans l'ivoire !... Dis, sens-tu que tu aies besoin des secours d'un disciple d'Hippocrate?

— Je me sens bien lasse quelquefois... Mais que me feraient les conseils des médecins?... Ils me diraient de cesser mon travail, de ne point continuer à habiter cet atelier hu-

mide... Autant m'ordonner d'aller m'installer dans le palais des rois!... Mon labeur est ici, et c'est là que je dois vivre... mourir peut-être...

— Mourir!... dis-tu?...Oh! Glycère!... quel mot affreux!...

— Affreux, pourquoi?... Les sombres pavots de la mort ne m'effrayent point... Volontiers j'en couronnerais mon front, si je ne devais laisser derrière moi ma pauvre aïeule...

— Et moi, n'aurais-tu aucun regret de me quitter?...

— Plus que tu ne peux penser, mon bon petit frère!... Mais j'ai tort de t'attrister de mes lugubres prévisions ; vois-tu, mes parents sont morts jeunes tous deux ; ma mère à peine plus âgée que je ne le suis, mon père n'ayant pas accompli six olympiades... Quelquefois il me semble que je les suivrai vite... Mais qui sait?... peut-être deviendrai-je vieille et courbée, moi aussi, comme ma chère grand'mère... »

Elle souriait, et avec la mobilité de mon âge j'oubliais mes craintes.

Pourtant j'aurais bien voulu pouvoir l'emmener loin de la ville, dans l'air salubre de la campagne. Souvent nous formions des projets « pour quand je serais grand ». Je devais lui bâtir une maison près de la demeure de mes parents ; et là, menant la vie large des champs, buvant le lait de nos vaches, savourant le miel de nos abeilles, elle refleurirait comme la rose, elle regagnerait la gaieté, la force de son âge... Elle souriait, disait oui... mais parfois elle soupirait...

Mon amie prenait à mes études un intérêt fraternel. Le soir, nous nous réunissions dans l'atelier éclairé par une lampe de cuivre antique, que la vieille Agariste alimentait d'une main économe; Glycère, infatigable, cherchait une



forme, un décor nouveau pour un vase ou une coupe ; le chat ronronnait paisiblement sur ses genoux ; Agariste filait, ses grands traits austères soulignés d'ombre, sous le rayon palpitant de la petite lampe ; et moi, penché sur mes tablettes ou mon papyrus, j'étudiais la leçon du lendemain ; ou bien, initié depuis peu à la science algébrique, je poursuivais la solution d'un problème. Souvent alors, Glycère laissait tomber son pinceau, son moule d'argile, elle venait se pencher sur mon épaule, elle voulait que je lui expliquasse mon opération. Toujours j'étais surpris de la facilité avec laquelle elle saisissait le raisonnement.

« Cela est beau !... disait-elle, les yeux brillants. La science des nombres est divine... Sans les nombres, l'harmonie universelle ne serait que chaos... »

Moi, je n'étais pas toujours aussi enthousiaste, tant s'en faut !... Mais, grâce à elle, j'étudiais, plein de courage, et mes progrès en algèbre et en géométrie satisfaisaient Lysis.

Souvent Théagène venait me rejoindre. Mes amies l'accueillaient avec bonté à cause de moi, d'abord, bientôt à cause de ses qualités rares et précieuses. Nous travaillions côte à côte et, quand notre tâche était finie, nous nous occupions tous deux à préparer pour Glycère l'argile humide, les vasques d'eau, à tordre les linges mouillés dont elle enveloppait son œuvre commencée ; nous broyions ses couleurs sur le marbre, nous nettoyions ses pinceaux, de manière qu'elle n'eût plus le lendemain qu'à se mettre à l'ouvrage. Elle nous remerciait, affirmait que depuis qu'elle nous avait pour aides le travail était un plaisir... et souvent, pour nous récompenser, elle nous contait quelque légende de son art : comment Dibutade inventa le dessin en suivant sur le mur,

avec du charbon, les contours de l'ombre de son fiancé partant pour la guerre ; ou comment Callimaque trouva la forme du chapiteau corinthien, le plus charmant des ordres grecs.

Une jeune fille de Corinthe étant morte, sa nourrice déposa sur sa tombe une corbeille renfermant quelques petites *œnochoés*[1] que la jeune fille avait aimées pendant sa vie. Pour les protéger, la nourrice recouvrit la corbeille d'une tuile. Or, les oiseaux du ciel, voltigeant sur la tombe, y apportèrent une graine d'acanthe ; au printemps les tiges commencèrent à pousser, à se couvrir de feuilles ; elles entourèrent la corbeille, et, rencontrant les angles de la tuile, elles furent contraintes de se recourber à leur extrémité en forme de volutes. Callimaque, passant par là, vit cette corbeille, remarqua la grâce et la nouveauté de ses formes et y puisa le modèle des chapiteaux qu'il fit exécuter à Corinthe. Il fixa ensuite les règles et les proportions de l'ordre corinthien...

Cette petite histoire nous plaisait, et souvent, nous promenant avec Glycère, nous essayions de retrouver dans les monuments d'ordre corinthien toutes les parties vues par Callimaque sur le tombeau de la jeune fille. La corbeille, dont la surface paraît à travers le feuillage qui l'entoure, repose sur l'astragale qui termine le fût cannelé de la colonne ; elle est surmontée d'une *abaque* ou pierre carrée, qui représente la tuile posée sur la corbeille par la nourrice ; au pied de la corbeille prennent naissance des feuilles d'inégale hauteur, qui se courbent en manière de panaches, et dont les unes, s'échappant de leurs tiges, vont s'enrouler comme des volutes sous les angles saillants de la tuile, ou,

1. Vases de terre cuite.

se tournant en sens contraire, viennent se rencontrer deux à deux sur le chapiteau, tandis que les plus hautes couronnent fièrement l'abaque...

Plus tard, nous admirâmes ensemble la pureté de style du charmant petit monument choragique de Lysicrate[1], dans lequel on appliqua pour la première fois l'ordre corinthien à l'ensemble d'un édifice. Il fut élevé à ce chorège, dont la troupe remporta le prix dans une fête publique, sous l'archontat d'Évœnétus... Rien de plus délicieux, de plus léger, de plus élégant que ce petit monument placé au pied de l'Acropole...

Hélas! le reverrai-je jamais?... Glycère, penses-tu à moi quelquefois en le contemplant?...

Par un beau jour, au milieu de l'été, la jeune artiste, qui me promettait depuis longtemps ce plaisir, décida que nous irions faire une excursion sur les bords du Céphise. Elle désirait trouver quelque feuillage aquatique dont elle ne se fût jamais servie et dont elle prétendait orner un grand vase auquel elle travaillait depuis longtemps et qu'elle comptait exposer en place publique. S'il plaisait à quelque amateur, peut-être pourrait-elle par ce moyen en trouver un bon prix. Nous devions remonter la colline et ne revenir que le soir. Aussi pris-je soin d'emporter dans un sac quelques provisions, du pain de froment, des fruits, un fromage de lait de brebis, cuit sous la cendre dans une corbeille de joncs.

Nous partîmes allègrement. Bientôt nous quittons la ville, nous nous trouvons hors des murs, en pleine campagne.

1. Improprement appelé *lanterne de Démosthènes.*

Glycère paraît être aujourd'hui en parfaite santé. Avec sa fine tunique de lin rehaussée d'une broderie bleue, son grand *pétase*[1] en paille tressée, que j'ai, en me jouant, orné d'une guirlande d'iris, les pieds chaussés de sandales légères, elle semble aussi fraîche, aussi animée que moi-même... Nous suivons les méandres capricieux du fleuve, nous arrêtant à chaque pas pour cueillir quelque plante nouvelle, que bientôt nous rejetons pour en prendre d'autres; j'ai entouré le cou de Glycère d'un collier de fleurs: asphodèles, cyclamens, clématite embaumée, cytise en fleur, myrte verdoyant, roses sauvages. Depuis plus de deux heures nous sommes en route; tout à coup, bien loin derrière nous, j'entends un *mia-ou, mia-ou* bien connu!...

Je me retourne: là-bas, dans la poussière, je distingue un point noir et mobile, un animal qui accourt aussi vite que ses jambes le peuvent porter.

« Oh! Glycère!... ton chat!... il nous a suivis!...

— Est-ce possible!... Je croyais l'avoir bien enfermé, pourtant!... Pauvre petit! comme il sera fatigué ce soir!...

— Est-ce qu'il te suit volontiers quand tu sors?

— Oui, et je lui permets de venir lorsque je ne m'éloigne pas trop... Mais, aujourd'hui, je ne voulais pas le prendre... Il aura pleuré bien fort, et grand'mère lui aura donné sa liberté, par compassion... »

Le chat arrive auprès de nous. Il est tout joyeux de revoir sa maîtresse et se frotte contre elle en ronronnant: nous reprenons notre route avec lui; puis bientôt il se fatigue, s'assied par terre et miaule tristement dès que nous nous éloi-

1. Chapeau.

gnons... Glycère le prend dans ses bras ; il est ravi d'abord, allant et venant sur ses épaules, passant et repassant sur son cou et couronnant d'un bizarre panache, de sa queue dressée et touffue, le doux visage de mon amie. Comme il est lourd, elle ne tarde pas à se sentir lasse et le remet à terre.

« Permets que je le porte à mon tour ? lui dis-je.

— Essaye!... Je serais bien surprise qu'il y consentît!... »

En effet, le chat me tolère, mais je ne puis pas me vanter qu'il ait pour moi la moindre affection, en dépit des cajoleries et des bons morceaux que je lui prodigue!... Je veux le prendre : il m'échappe prestement; je cours après lui, mais il élude sans peine ma poursuite, lui qui était trop fatigué pour marcher, et Glycère propose de faire halte pour goûter.

Nous nous asseyons à l'ombre d'un platane, nous déballons nos provisions, et maître chat, vite revenu, fait honneur avec nous au bon fromage blanc... L'eau du torrent nous désaltère, et, après un long repos, nous reprenons notre ascension. Elle est pénible, car la chaleur est devenue accablante et l'air étouffant; mais j'ai pour ma part un trop vif désir de voir Athènes s'étaler sous mes yeux comme un tableau pour prendre garde à la fatigue. Aussi poursuivons nous notre marche, et c'est avec des cris d'admiration que, parvenus au but, nous contemplons la merveilleuse cité, couchée à nos pieds comme une belle indolente.

La mer d'azur, striée de larges bandes violettes, étincelle de mille diamants et se perd vaporeuse à l'horizon ; sur son sein flottent des îles enchantées, roses, blanches et mauves... Les innombrables jardins d'Athènes forment entre les maisons un tapis diapré, sur lequel s'enlève la blancheur dorée

des monuments, des temples, taillés dans ce marbre pour lequel notre Hellade est célèbre, car, si elle est la patrie des grands sculpteurs, elle est aussi le pays des beaux marbres. Le coup d'œil est enchanteur, et volontiers on s'oublierait des heures à le contempler...

Je ne sais en vérité combien de temps nous passons à rêver, allongés sur l'herbe à l'ombre des grands arbres... le soleil s'est caché. Soudain un coup de tonnerre éclate au-dessus de nos têtes...

« Dieux !... s'écrie Glycère, sortant de sa rêverie, l'orage !...

— Oh !... vois le ciel, derrière nous !... Il était si bleu tout à l'heure !... »

Une épaisse nuée le couvre rapidement ; les sombres nuages s'amassent, la foudre gronde, la mer soulevée prend une teinte de plomb ; un vent impétueux se lève, courbant la cime des grands arbres ; des éclairs fulgurants nous aveuglent, et tout à coup les écluses du ciel s'ouvrent et une pluie diluvienne vient nous tremper jusqu'aux os.

Je saisis la main de Glycère, je l'entraîne en courant le long de la pente, espérant rencontrer quelque abri, quelque pan de muraille qui la protégera contre cette ondée redoutable. Déjà ses minces vêtements sont transpercés ; nous courons ainsi, hors d'haleine, jusqu'à mi-chemin de la colline, aveuglés par la pluie et la grêle, lorsque Glycère s'arrête court avec un cri :

« Et le chat !... Mon pauvre Mélanios !... s'écrie-t-elle. Où est-il ?... Nous l'avons laissé derrière nous !...

— Crois-tu ?... Où était-il ?...

— Je ne sais... Après notre goûter, il nous a suivis, n'est-ce pas ?

— Je ne me souviens pas ; je n'ai plus pensé à lui...

— Il faut retourner le chercher !

— Oh ! laisse-moi y aller seul ! Tu n'en aurais pas la force...

— Non, il serait trop malheureux si je l'abandonnais... Viens, retournons... »

Nous recommençons notre ascension ; j'entends la respiration haletante de Glycère, épuisée de fatigue ; nous arrivons jusqu'à la place où nous nous étions arrêtés, ainsi qu'en font foi mon sac de toile et le chapeau de mon amie restés à terre ; mais nous ne voyons pas trace du pauvre animal. En vain, nous l'appelons, nous sifflons, Glycère lui prodigue tous ses petits noms d'amitié, il ne reparaît pas. Elle est en larmes, elle se désole, et je partage son chagrin.

— Peut-être, dis-je enfin, sera-t-il retourné à la maison. Ces animaux ne se perdent jamais, m'as-tu dit...

— C'est vrai !... s'écrie-t-elle avec un élan d'espoir. Peut-être aura-t-il senti venir l'orage et sera-t-il rentré, plus prévoyant que nous !... Allons voir !... »

Nous redescendons la colline par le sentier boueux, transformé maintenant en torrent. Les vêtements trempés de Glycère collent à ses membres et entravent sa marche ; en vain je la soutiens, elle est épuisée de fatigue... Lorsque, enfin, nous apercevons de loin la maison, c'est à peine si elle a la force de se traîner jusqu'au seuil... Et quand nous entrons, à la fin, qu'Agariste, désolée, jette dans le foyer un fagot de bois pour nous réchauffer, nous apprenons que le pauvre Mélanios n'a pas reparu !...

Sans prendre le temps de changer mes vêtements, je sors de nouveau ; je parcours toutes les rues environnantes, je de-

mande des nouvelles de la pauvre bête à tous les voisins : personne ne l'a vue...

Quand je rentre, Agariste m'apprend qu'elle a forcé Glycère à se mettre au lit, car elle est en proie à une fièvre ardente.

« Je lui ai fait boire une infusion brûlante de fleurs sauvages, dit la pauvre femme en secouant la tête, et je t'en ai gardé une coupe, mon fils... Mais, frêle comme elle l'est, j'ai bien peur, bien peur, que cette équipée ne l'ait rendue gravement malade !...

— J'aurais dû être plus attentif, dis-je plein de remords ! Et Mélanios, qui est perdu !... Quelle triste fin à notre promenade !...

— Peut-être reviendra-t-il, dit la grand'mère, mais ma pauvre enfant, elle, retrouvera-t-elle la santé ?... »

Nous nous endormîmes bien tristes, ce soir-là.

Le lendemain, Glycère était plus souffrante encore que la veille. Je courus chez Diodore, je le suppliai de venir la voir ; il vint, et secoua la tête. J'étais d'autant plus désolé qu'il me semblait que j'aurais dû mieux veiller sur elle ; et la disparition de notre petit familier accentuait encore le chagrin que je ressentais.

En vain, je le cherchai encore ; je ne trouvai aucune trace de son passage.

A l'école, où je racontai notre mésaventure, tous mes amis me promirent d'avoir l'œil ouvert et de nous rapporter le pauvre égaré s'ils le retrouvaient.

Le soir du troisième jour, je passais par une ruelle écartée, cherchant toujours le malheureux animal, lorsque

je rencontrai tout à coup Ménécrate, qui était enveloppé d'un manteau et semblait chargé d'un gros paquet.

Il tressaillit à ma vue et parut confus.

« Où vas-tu si tard? lui demandai-je, étonné.

— Et toi-même, n'es-tu pas dehors?... me répondit-il d'un ton rogue.

— Oh! moi, j'ai une raison!... Tu sais que nous avons perdu un chat, et je le cherche, car Glycère est bien malade et se désole sans lui, la pauvre!... »

Ménécrate se mit à rire insolemment :

« Faut-il être bête! Se désoler pour un animal!...

— Les animaux sont nos frères, répondis-je avec indignation. Pythagore, qui te valait bien, croyait que nos âmes passent dans leur corps après notre trépas!...

— Je n'ai pas le temps d'écouter tes sornettes, fit-il en m'interrompant. Bonsoir... et bonne chance!... »

Il s'éloigna en goguenardant, et tout à coup je fus frappé d'un pressentiment inexplicable. Où allait-il... et qu'était ce gros paquet qu'il portait sous son manteau?... D'un bond, je le rejoignis, et l'arrêtant rudement par le bras.

« Où vas-tu et que portes-tu là de si précieux? demandai-je d'un ton péremptoire.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, insolent paysan!...

— Je ne te tiens pas quitte que tu ne m'aies montré ce que tu portes, parasite!...

— Lâche-moi, ou je crie!

— Crie si tu veux!... que m'importe?...

— Tu me fais mal!... Au secours!... à l'aide!...

— Si je te fais mal, laisse ton paquet et rends-moi la pa-

reille !... Tu as la tête de plus que moi !... N'as-tu pas honte de crier ainsi, grand lâche !... »

Mais, serrant toujours dans ses bras son précieux fardeau, il criait piteusement sans se défendre. Et tout à coup j'entends un cri étouffé, un *mia-ou* déchirant s'échapper de son manteau ! Plus de doute !... il a trouvé le chat de Glycère, il l'emporte, et sans doute il veut lui faire subir quelque mauvais traitement ! .. En deux temps je l'ai terrassé, je le tiens sous mon genou, je lui arrache son manteau et je découvre sous son bras un grand sac, noué d'une corde, dans lequel s'agite, avec des soubresauts désespérés, un animal qui pousse des miaulements plaintifs. A la main, le mauvais garçon tient une énorme trique. Je la lui arrache, je la jette loin de nous, je dénoue promptement les cordons du sac... Mélanios s'élance hors de sa prison avec un miaulement farouche, et sans demander son reste, il part à toutes jambes dans la direction de la maison, tandis que Ménécrate pousse des cris affreux et prétend que je l'assassine...

Dans le premier feu de la colère je lui ai — il faut bien l'avouer — asséné quelques coups assez rudes... Mais que ne me les rend-il ?... Je me relève, je le lâche enfin.

« Si tu en veux d'autres, je suis à ton service, lui dis-je brièvement. Que voulais-tu faire de cette bête ?...

— La noyer dans le port, après l'avoir rossée comme je voudrais te rosser toi-même, méchant paysan !... me répond-il avec rage. Je te hais !... Tu veux ma place auprès d'Euphorion !... mais je saurai t'en déloger, grossier campagnard !...

— Ta place !... m'écriai-je avec mépris. Me prends-tu pour un valet de ton espèce ?... Sache que je suis libre, que

je viens de souche libre, et que plutôt que me faire esclave volontaire comme toi, je me jetterais dans la mer ou le feu sans hésiter!...

— Oui, oui, parle, enfle-toi comme la grenouille qui veut imiter le bœuf, murmure-t-il entre ses dents, tandis que des pleurs de honte et de colère ruissellent sur son visage convulsé. Rira bien qui rira le dernier!... »

Et reprenant son sac, son manteau, son bâton, il s'enfuit en marmottant des injures, me laissant immobile de surprise et d'indignation devant tant de couardise.

CHAPITRE XII

LA PROCESSION DES PANATHÉNÉES

Les semaines qui suivirent s'écoulèrent tristement ; Glycère, consumée par une fièvre ardente, semblait ne devoir jamais se relever. Le farouche Diodore, refusant de lui faire des visites inutiles, disait-il, nous avait abandonnés, nous recommandant de ne le faire chercher qu'au cas seulement où nous la jugerions perdue !... Cette cruelle incertitude dura quelque temps. Nuit et jour, la pauvre Agariste soignait son enfant, infatigable ; enfin son dévouement reçut sa récompense. Mon amie commença à se remettre ; elle put quitter sa couche et s'asseoir de nouveau au milieu de nous. Mais elle était pareille à une ombre... Par degrés, elle parut vouloir revenir à la santé.

Le temps marchait, cependant ; la saison s'avançait ; il me semblait avoir passé toute ma vie à Athènes. Le chagrin d'avoir quitté les miens, si vif aux premiers temps que j'en avais perdu l'appétit, bien que j'eusse caché comme un crime ce sentiment à mes camarades, s'était adouci peu à peu. Comment dépeindre ma joie, lorsque, un jour, en revenant

de l'école avec Théogène, je reconnus la silhouette familière de nos grands bœufs rouges et notre charrette arrêtée devant la maison d'Agariste !... Je m'élance le cœur palpitant, jetant flûte, papyrus et manteau, je saute au cou de mon père, de mon grand-père déjà descendus. Je reçois dans mes bras ma mère, mes jeunes frères, la nourrice portant ma petite sœur... Quel cris de joie, quelle allégresse !... Il nous semblait avoir vécu des années loin les uns des autres. Ma mère me trouvait grandi ; elle me paraissait plus belle et plus charmante qu'avant. J'avais pris l'air de la ville, disaient-ils ; moi j'admirais leur fraîcheur.

Nous entrons. Agariste, Glycère elle-même, accourent, nous reçoivent à bras ouverts. Et tout à coup, je me rappelle Théagène que j'ai laissé dans la rue avec mon bagage scolaire. Je cours le chercher ; je le retrouve immobile à la place où je l'ai quitté, plongé, sans doute, dans une triste comparaison de son sort avec le mien. Malgré sa résistance, je le ramène, je l'entraîne chez nous et je le pousse vers ma mère qui l'embrasse maternellement en apprenant qu'il est pour moi comme un frère. La petite maison retentit de notre joie bruyante ; la nourrice exhibe avec fierté plusieurs volailles, des gâteaux, du miel, une jarre de vin doux qu'on nous apporte du pays. Nous nous mettons à table ; nous partageons un repas délicieux, et ma mère reçoit, non sans une douce émotion, les éloges que fait de moi la bonne Agariste.

Je suis un véritable fils pour elle ; je ne songe qu'à lui épargner de la peine, à l'aider dans les soins du ménage ; depuis que j'habite sa maison, jamais l'eau fraîche, jamais le bois pour son feu n'ont manqué. Pendant la maladie de Glycère,

j'ai été comme un frère pour son enfant. J'aide aussi la jeune fille dans son travail, quand elle se porte bien. Ayant remarqué qu'elle est souvent oppressée par la chaleur du brasier où elle fond la cire dont elle recouvre ses statues, je me suis chargé de ce soin. C'est moi qui lui broie ses couleurs, qui lave ses pinceaux ; parfois je lui rapporte une branche de feuillage dont j'ai admiré le gracieux dessin, et qui peut lui servir de modèle d'ornements... Je suis modeste, respectueux et doux...

Enfin, tout en moi fait l'éloge de ceux qui m'ont élevé...

Je reste confus de ces louages, mais bien heureux de la joie qu'elles causent à mes parents.

On me raconte alors tous les événements qui sont survenus au village. La vache Io a mis au monde un beau petit veau. Le berger Lysandre s'est marié ; le vieux forgeron Thalès est mort ; les abeilles ont essaimé ; les vignes sont en fleur ; la récolte promet d'être belle... Nous passons quelques heures à bavarder sans réserve. Puis mon père et mon aïeul vont voir Lysis et Hermogène. Ils en sont fort bien reçus ; on leur fait de moi un portrait satisfaisant. Je suis étourdi et parfois paresseux, déclare Lysis, mais au total mes moyens sont bons, et j'ai des qualités ; la franchise est au nombre de celles qu'il se plaît à reconnaître. Hermogène, de son côté, vante mes progrès dans la plupart des exercices du corps ; mon moniteur Théogène n'a encouru, à cause de moi, aucun reproche, et je promets de devenir habile au javelot. Mes parents sont satisfaits de ce qu'ils entendent.

Comme nous traversons la principale rue d'Athènes, nous rencontrons Léocratès, en élégant équipage comme toujours. Il s'arrête le premier et veut que je le présente à mes parents.

Je le fais, et Léocratès déclare que, de tous les jeunes amis de son fils, je suis celui qu'il préfère voir avec lui. Mon père renouvelle son invitation pour Euphorion, et Léocratès promet qu'il lui permettra de venir chez nous aux vendanges.

Enfin, la nuit tombe; il faut aller se coucher. Agariste et Glycère offrent leur chambre à ma mère. Elles-mêmes dormiront sur le toit en terrasse... Ma mère n'y veut consentir, et elles se retirent toutes ensemble dans le gynécée, tandis que je laisse ma chambrette à mon père et à mon aïeul et que je m'étends à la belle étoile sur une simple natte...

Le solstice d'été approchait. Nous touchions à la fête des Panathénées, qui allait mettre la ville et les environs en liesse, et c'est pour assister à cette solennité que mes parents avaient quitté le village. Partout, chez Lysis comme chez Hermogène, on ne s'entretenait que des splendeurs de la fête. Je ne l'avais jamais vue, et vous pouvez penser s'il me tardait d'être témoin oculaire de cette pompe célèbre. La fête des Anthestéries, quelques charmes que j'y eusse trouvés, n'était rien auprès de la procession fameuse des Panathénées, dont Phidias lui-même nous a transmis une immortelle image dans les frises du Parthénon.

La jeunesse d'Athènes jouait un rôle actif dans la plupart des fêtes publiques. Depuis un mois déjà, Lysis nous faisait répéter le chœur que nos voix enfantines, soutenues par les accords de la cithare, de la flûte et du psaltérion, devaient faire entendre à la veillée sacrée.

Dans chaque école, le maître choisissait ceux des élèves qui étaient doués de la voix la plus juste, de l'oreille la plus musicale. Quand chacun savait sa partie, on répétait en chœur; toutes les écoles alors se réu-

nissaient, et les jeunes chanteurs mêlaient leurs voix pures dans un triomphant ensemble. Quand Lysis m'eut désigné pour y tenir un rôle, et quand, pour la première fois, j'assistai à la répétition générale, je fus surpris de constater que six cents jeunes gens allaient former un seul chœur. Jamais, mes enfants, je n'entendis rien de plus beau et de plus imposant.

Les immortels eux-mêmes ne peuvent dans l'Olympe avoir des concerts qui surpassent cette divine harmonie...

La fête des Panathénées revient tous les douze mois; mais nous touchions à la cinquième année de l'Olympiade, qui est celle où on la célèbre avec le plus de magnificence; et jamais je n'eusse imaginé rien de comparable à ce que j'ai vu...

Et puis, l'été est dans tout son éclat à l'époque de cette fête de Minerve; c'est vous dire la splendeur du soleil, de l'air, de la lumière qui baigne alors les monuments de notre admirable cité.

Ces fêtes furent instituées en l'honneur de Pallas-Athênê, dans une antiquité si reculée, qu'on ne saurait remonter à leur origine; mais c'est le héros Thésée qui les rétablit après qu'elles furent tombées en désuétude, et qui leur imposa cette pompe superbe, émerveillement des nations, en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique.

Plus de huit jours à l'avance, les habitants des bourgades environnantes étaient arrivés en foule, amenant avec eux des troupeaux de victimes qu'on devait offrir à la déesse. Ces gens campaient pour la plupart au dehors, car ils n'avaient pu trouver de logement en ville, et rien n'était plus curieux

que leur foule bariolée, que le bruit qui s'élevait autour de leurs campements, mélange confus de voix humaines, de cris d'enfants, de piailleries de volailles, de bêlements de chèvres et de moutons, de hennissements de chevaux, de mugissements de bœufs...

Dès que nous avions un instant de liberté, nous courions voir ces villageois, Théagène et moi ; mais nous étions fort occupés, mon ami par l'exercice du javelot, pour lequel il se disposait à concourir aux fêtes, et moi par mes études musicales.

J'avais à cette époque une fort jolie voix, claire comme celle d'une alouette, et que les leçons de Lysis avaient développée d'une façon surprenante ; parmi les vingt élèves qu'il envoyait au chœur, c'étaient Euphorion et moi qui lui donnions le plus d'espérances. Mais quelle sévérité, ô dieux !... Que de recommandations, que d'inquiétudes !... Avec quelle fastidieuse minutie il nous fallait étudier chaque note, chaque syllabe de notre *pæan*, en l'honneur de la fille de Zeus [1] !... Volontiers, j'eusse donné ma place et l'honneur de figurer dans le chœur, et j'enviais Théagène dont la voix manquait de justesse, et que Lysis avait exclu de la troupe des chanteurs...

Jamais je ne vis le maître si sévère, si exigeant... jamais je ne reçus tant de si cuisants coups de lanière sur la paume de la main ou sur les épaules ! Mais la gloire de prendre part au chœur sacré me consolait, une fois le mauvais moment passé, et j'oubliais mes peines, je me hâte de le dire, dans la joie artistique que me procurait notre ensemble...

1. Jupiter.

Et puis, Lysis, malgré sa sévérité, trouvait à louer en moi ; mon élocution le satisfaisait grandement. C'est un des détails auquel les Athéniens attachent le plus d'importance. Or, mon aïeul m'avait habitué dès le berceau à prononcer clairement, en donnant sa juste valeur à chaque syllabe, à chaque voyelle sa nuance exacte ; de bonne heure aussi j'avais appris des poésies par cœur, et l'hymne se fixait sans trop d'efforts dans ma mémoire. Ce n'est donc pas seulement des coups que je recevais de Lysis pendant nos répétitions ; souvent il me proposa en exemple à nos camarades.

Quant à Euphorion, sa merveilleuse facilité et la souplesse de sa voix le servaient à souhait ; ce ne fut qu'un jeu pour lui de se préparer à la fête. Lysis, jugeant que nos deux voix s'accordaient parfaitement, nous confia le soin de réciter les premières lignes de chaque strophe, que le chœur reprenait ensuite en antistrophe.

Enfin, le grand jour se leva.

La fête commença, dès l'aube, par des courses de chevaux au bord de l'Ilyssus. Les plus riches et les premiers citoyens d'Athènes faisaient courir leurs chevaux, montés ou conduits par ceux de leurs fils qui étaient arrivés à l'âge d'éphèbe. Léocratès avait engagé six coursiers admirables, jetant le feu par les naseaux et pareils à ces chevaux-dieux, vraiment dignes de courir sur la crête de l'Olympe et d'être attelés au char de la Nuit, qui ornent le fronton du temple d'Athênê. Car, mes enfants, ces chevaux de Phidias, qui semblent trop parfaits pour la nature (comme ses figures humaines semblent à cent coudées au-dessus de la pauvre humanité), ces chevaux, dis-je, sont le portrait exact de ceux que nous voyons chaque jour dans les rues d'Athènes, et, je

n'en doute pas, leur race se conservera pareille jusqu'aux âges les plus reculés [1]...

Je me rappelle avoir été frappé pendant la procession de ce que ces cavaliers et leur monture avaient de connu, de déjà vu, pour moi.

« Où ai-je vu cela? demandai-je à Théagène, en me frottant les yeux. Je n'ai pourtant jamais assisté à la fête...

— Au Parthénon, me répondit-il sans se troubler. Tiens, observe ce cheval qui s'encapuchonne et que son cavalier a peine à maintenir à son rang... Remarques-tu sa crinière droite, ses naseaux largement ouverts, ses pieds qu'il allonge et retire avec une grâce nerveuse... et son cavalier, la tête couverte du *pétase* en paille tressée, dont la chlamyde blanche, attachée sur l'épaule par une fibule d'or, s'écarte au vent et laisse admirer les formes élégantes, c'est celui que Phidias a sculpté et qui monte un cheval si fringant ?... »

Mon ami avait raison ; c'était bien la frise héroïque que j'avais si souvent admirée, caracolant dans le marbre, que je voyais aujourd'hui se dérouler vivante sous mes yeux...

Mais revenons au champ de courses.

Combien Euphorion regrettait de ne pas avoir atteint ses dix-huit ans ! Quand donc serait-il éphèbe et aurait-il la joie de monter les admirables chevaux de son père, dans la course sacrée !... Nous nous associons à son désir, et c'est avec un intérêt palpitant que nous suivions les péripéties de la lutte. Notre espoir ne fut pas déçu ; sur les six chevaux de Léocratès, cinq remportèrent des prix.

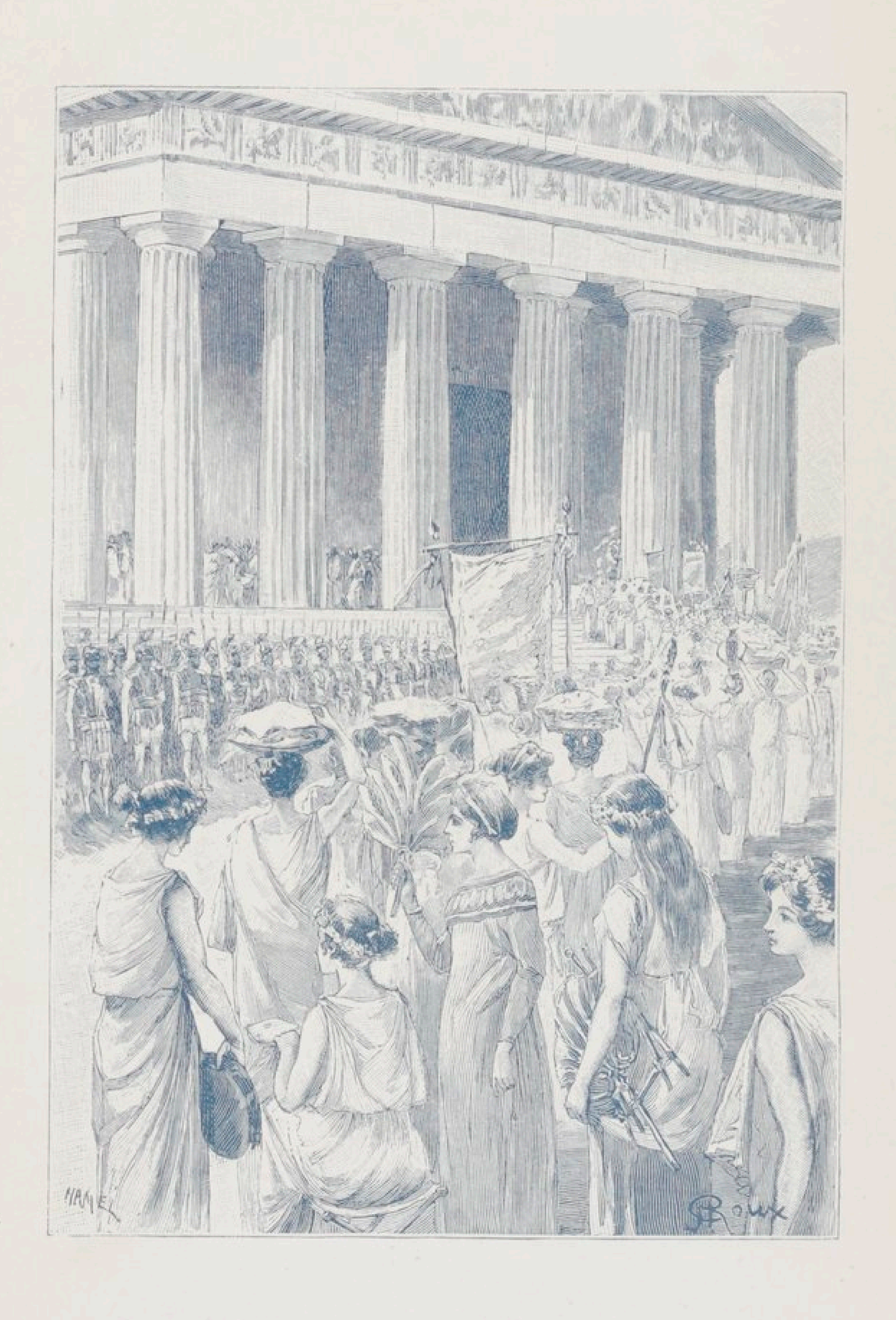
1. Proas prophétise juste : aujourd'hui encore, on est frappé de la ressemblance des chevaux de race grecque avec les merveilleux coursiers de Phidias.

J'admirai la légèreté avec laquelle les éphèbes enfourchaient leur monture. Posant le pied gauche sur une espèce de crampon fixé à la partie inférieure de leur pique, ils s'élançaient avec grâce sur leur coursier, qu'ils guidaient ensuite par une simple bride. On eût dit à les voir que rien n'était plus facile que de monter élégamment, tant leurs chevaux obéissaient à la moindre pression du genou, à la plus légère indication du talon. J'avais toujours aimé follement ces nobles bêtes ; mais, dès ce jour, j'éprouvai pour elles une véritable passion, me montrant d'ailleurs bon Athénien en cela.

Mon père, ému de mon enthousiasme, me révéla alors un secret ; c'est qu'il dressait pour moi un jeune poulain de Thessalie, et que, si mes progrès à l'école continuaient à être satisfaisants, il me le donnerait à mon prochain voyage à la maison... Vous jugez de ma joie !... J'en faillis perdre la tête. Théagène et Euphorion se réjouirent avec moi.

Après les courses de chevaux, il y eut lutte et courses à pied entre les enfants et les jeunes gens de la ville. Quelques-uns combattirent pour la *penthale*, qui était la réunion de tous les exercices en honneur, lutte, course, saut, disque et javelot ; mais ceux-là étaient des éphèbes ; nous autres, enfants, nous ne concourions que pour des exercices séparés. Les élèves d'Hermogène se distinguèrent ; Théagène eut un prix de javelot, Euphorion un prix de disque, et moi-même j'eus un prix de course, tandis que Lycidas était couronné pour la lutte debout. Grâce à nos victoires, Hermogène et Lysis se montrèrent d'une mansuétude inaccoutumée, pendant quinze jours au moins après les fêtes...

Mais il faut quitter le champ de courses et se porter à l'Odéon pour le concours de musique. Là encore, nous rem-


HAMEL
G. Roux

portons des lauriers, ou, pour mieux dire, la couronne d'olivier qui devait parer le front des vainqueurs à la procession solennelle. Euphorion eut le prix sur tous les élèves des autres écoles, et j'obtins une mention, ainsi que l'honneur de marcher à côté de lui et de soutenir sa voix dans le cortège.

Des rhapsodes joutèrent alors dans leur langue harmonieuse. On leur avait proposé pour sujet l'éloge d'Harmodius et d'Aristogiton, les deux héros qui délivrèrent la République des tyrans oppresseurs. Leurs mâles accents faisaient battre nos cœurs d'une joie impétueuse, et, lorsqu'on les couronna, nos acclamations allèrent déchirer le ciel bleu et porter jusqu'aux nues la joie patriotique qui nous enflammait.

Enfin, nous partîmes en courant pour aller prendre notre place dans la pompe panathénaïque, qui déjà se formait hors des murs et commençait à défiler.

D'abord marchaient plusieurs files de citoyens, couronnés de fleurs, et qu'on avait choisis non seulement parmi les plus dignes, mais encore parmi ceux dont la beauté personnelle était la plus frappante : des vieillards à la figure grave et imposante, leur barbe blanche flottant sur une riche tunique, le rameau d'olivier à la main, marchaient les premiers. Puis venaient les hommes faits ; superbes dans leur dignité virile, armés de lances et de boucliers, ils semblaient aspirer au combat ; puis les éphèbes à pied et à cheval, troupe charmante dont la beauté semblait éclairer les voies qu'elle traversait ; puis la troupe joyeuse des enfants aux yeux purs, couverts d'une simple tunique de lin, le front couronné de roses.

Chaque troupe à son rang chantait l'hymne à la déesse,

et rien n'était plus beau, sous le ciel radieux de l'été, que cette harmonie parfaite, voix d'hommes, d'adolescents et d'enfants, unis par la loi divine de la musique.

Nous nous joignîmes aux enfants.

Derrière nous venait la blanche théorie des jeunes filles, vêtues de la tunique à longs plis, leur front candide couronné de lis. Leurs mains délicates soutenaient sur leur tête des corbeilles de jonc, renfermant sous un voile éclatant divers objets nécessaires au sacrifice. J'aperçus Glycère au milieu d'elles, toute pâle encore et touchante sous son diadème de fleurs. Elle avait le droit de prendre part à la pompe panathénaïque, car son père Théarion avait été un homme libre. A côté des jeunes citoyennes d'Athènes marchaient des filles de condition servile, portant des parasols ouverts et des pliants pour celles qui éprouveraient les atteintes de la fatigue.

Après l'essaim gracieux des jeunes filles marchaient les musiciens, soufflant dans leur flûte ou pinçant avec ardeur les cordes de la lyre, faite le plus souvent d'une écaille de tortue de grande taille, sur laquelle sont tendues les cordes sonores... Les rhapsodes venaient ensuite, chantant les poèmes du vieil Homère ; enfin les danseurs, armés de toutes pièces et figurant la danse guerrière appelée pyrrhique, ou simulant le combat de Minerve contre les Titans.

Puis venait un navire, véritable chef-d'œuvre, qui semblait se mouvoir sur les eaux, dans son passage à travers les rues de la ville, actionné qu'il était par des machines enfermées dans ses flancs. Le navire portait à son mât un pavillon splendide, tissé et brodé par les filles des premiers citoyens d'Athènes, et où les jeunes artistes avaient retracé ce même combat de Minerve contre les Titans.

Ce cortège traversa la ville à pas lents, au milieu de la foule des spectateurs qui jetaient des fleurs sur son passage.

Parvenu au pied des marches du temple d'Apollon Pythien, le navire s'arrêta ; on détacha le pavillon qui flottait à son mât, et, reprenant sa marche, la procession gravit les degrés de l'Acropole ; les jeunes filles, entrant dans le temple, allèrent alors suspendre le tissu sacré à l'autel de Pallas.

A mesure que nous arrivions au pied du temple, chaque partie de la procession se plaçait à son rang sur les degrés, car l'édifice entier, dont les portes étaient grandes ouvertes, n'eût pas suffi à contenir la multitude.

Rien ne peut décrire l'éclat du spectacle qui se déroulait ainsi à nos regards, sous le ciel bleu, dans la lumière dorée de Phœbus Apollon...

Je ressens encore l'impression d'effroi sacré qui me fit frissonner quand je vis de loin le premier magistrat de la cité prendre le pavillon des mains innocentes des jeunes filles et l'offrir à la déesse... Je crois voir les yeux de saphir de Pallas lancer de sombres éclairs, sa main agiter l'égyde...

Le soir, nous nous rendîmes à la course aux flambeaux. C'est un des jeux les plus attrayants, peut-être parce qu'on ne le pratique guère qu'aux fêtes. Les éphèbes se réunissent sur un champ de courses qui n'a que six à sept stades de longueur, et qui s'étend de l'autel de Prométhée, dans le jardin de l'Académie, jusqu'à la porte de la ville. Le premier coureur allume son flambeau sur l'autel et le porte en courant au second, qui, à son tour, transmet le feu au troisième, et ainsi de suite. Ceux qui le laissent s'éteindre sont mis hors du jeu, et ceux qui s'arrêtent sont en butte aux railleries du

peuple assemblé. Il faut, pour gagner la course, avoir parcouru le stade dans sa longueur et, naturellement, dans un temps plus court que tous les autres concurrents. Ce fut Harmodius, jeune éphèbe de vingt ans, élève d'Hermogène, qui remporta le prix.

Alors, tous ceux qui avaient été couronnés dans la journée invitèrent leurs amis à souper. La principale table était dressée dans le Prytanée, et vingt autres étaient prêtes dans les jardins publics. Le festin dura plus de la moitié de la nuit. Le peuple, auquel on avait livré les innombrables victimes immolées en ce jour, s'assemblait de tous côtés autour de tables en plein vent ; jusqu'au matin, les pæans de fête, les danses et les chants se succédèrent.

Mes chers parents passèrent encore deux jours auprès de moi, puis il fallut se séparer !...

Quels regrets, que de baisers mouillés de larmes !... Ma mère ne pouvait sécher ses yeux... Mais au dernier moment un incident puéril vint nous égayer.

Ma petite sœur Néère s'était prise d'une vraie passion pour le chat noir de Glycère, et cet animal, si sauvage habituellement, se laissait prendre et caresser par elle. L'enfant le portait sans cesse entre ses bras, et, au moment du départ, elle le serrait sur son cœur. Elle refuse de le quitter, et j'essaye en vain de le lui enlever. La petite se dépite, elle pleure, et le chat, furieux d'être arraché à un doux sommeil, joint à ses cris des miaulements discordants... Mais j'ai l'heureuse idée de lui montrer une tête de poisson frit : sautant aussitôt des bras de l'enfant qui veut le retenir, il se jette sur son butin et l'emporte en courant... Il disparaît, le

gourmand, et l'étonnement de la pauvre petite, sa bouche qui reste ouverte et ses yeux écarquillés nous font rire... On monte dans la charrette, on s'y installe, et les voilà partis !...

Je reste le cœur gros, à les regarder s'éloigner... Je voudrais bien repartir avec eux... et pourtant Athènes, mes amis, mes joutes intellectuelles et mes jeux de la palestre me retiennent... Que ne puis-je me séparer en deux, vivre à la fois dans la cité de Pallas et dans la maison paternelle !...

CHAPITRE XIII

DANS L'ANTRE DE LA SIBYLLE

Les jours passaient, et le petit Neptune ne se retrouvait pas. Léocratès se montrait très affecté de cette perte. Tout se réunissait, en effet, pour la lui rendre insupportable : la valeur artistique et intrinsèque de l'objet, le souvenir héréditaire, — son père et son grand-père l'avaient possédé avant lui, — et enfin, et surtout, le charme mystérieux qui y était attaché. J'ai prononcé à propos de cette merveille d'art le mot de *Palladium*, quoique ce ne fût pas une statuette de Pallas, mais de Neptune ; c'était bien, en effet sous ce jour, qu'on la regardait dans la maison de Léocratès. On racontait qu'Euphanor, l'aïeul du présent possesseur, l'avait reçue de Phidias en remerciement de quelque service important. A partir de cette époque, Euphanor avait vu toutes ses démarches, toutes ses entreprises prospérer. Que ce fut à la guerre ou au conseil, qu'il s'agît de marier ses filles ou de caser ses fils, de son capital ou de son revenu, de ses récoltes ou de ses semences, un bonheur uniforme l'accompagnait toujours. Bientôt il crut qu'une puissance occulte le favori-

sait, et il attribua la chance persistante qui s'attachait à lui à la présence sous son toit du divin Neptune. Divers héritages arrivés coup sur coup, la découverte des mines d'argent du mont Laurium, dont les plus riches filons se trouvèrent sur ses terres, tout fut mis au compte du protecteur mystérieux. Le respect et la piété qu'inspirait le chef-d'œuvre grandirent en proportion de la reconnaissance qu'on croyait lui devoir, et bientôt on se persuada fermement que la fortune de la famille était attachée à sa conservation.

Cette croyance, on l'entretenait pieusement, mais avec mesure, tant qu'aucun accident n'était venu la surexciter ou la détruire. Jamais, depuis près de cent ans qu'elle trônait dans la maison, l'image n'avait été menacée. Ni la longue guerre du Péloponèse, ni la fatale expédition de Sicile, ni les sauvages déprédations des Lacédémoniens après Égos-Potamos, n'avaient atteint la maison de Léocratès. Pendant toutes ces guerres, les hommes de la famille avaient payé largement leur dette à la patrie; par un privilège unique, leurs trésors et leurs biens étaient restés intacts.

Pour tant de faveurs, on se plaisait à se considérer comme redevable au *Neptune*, et la croyance que le bonheur de la maison lui était attaché était devenue un article de foi. Vous comprendrez aisément la stupeur générale quand sa disparition fut un fait avéré. Eucharis en reçut un tel choc qu'elle tomba malade, et la troupe houleuse des nourrices, esclaves et servantes, ne manqua pas d'interpréter ce premier malheur comme l'annonce d'autres désastres plus graves encore. Les lamentations et les cris, me dit Euphorion quand j'allai prendre des nouvelles, faisaient un vacarme à rompre la

tête, et la peine muette de son père lui causait plus de chagrin que tout le reste.

En effet, notre ami, si gai, si insouciant d'ordinaire, l'image même du bonheur aimable, — une ombre funeste semblait maintenant planer sur lui; je ne retrouvais plus son irrésistible sourire.

Théagène et moi, nous prenions la plus vive part à ses ennuis, et nous avions grandement à cœur de l'en distraire. Un jour, après la classe, nous l'avions entraîné dans la campagne, espérant qu'une bonne course et la beauté du paysage contribueraient, avec la compagnie de deux amis dévoués, à alléger son souci ou à le lui faire oublier. Mais bientôt la causerie revint fatalement sur le sujet qui occupait toutes les têtes.

« Pourquoi, disait soudain Théagène, ne ferions-nous pas ce que conseillait Archias l'autre jour ?

— Il se moquait de nous, comme d'habitude !

— Qu'importe, si l'avis est bon à suivre !

— Il parlait, je crois, de consulter un devin ?

— Justement.

— Et tu crois à leur savoir ?

— Je ne dirai pas que j'y crois, mais je ne dirai pas davantage que je suis sûr qu'ils ne savent rien.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai entendu raconter, à des personnes dignes de foi, des choses surprenantes à leur sujet.

— Ne sais-tu pas qu'en pareil cas les plus honnêtes se trompent eux-mêmes, que l'amour du merveilleux pousse souvent les hommes à se faire complices des charlatans qui les exploitent ?

— J'en conviens; et, tant que je n'aurai pas constaté de façon indiscutable chez un de ces personnages le don de prophétie, ou celui de faire retrouver les choses perdues, ou toute autre faculté miraculeuse, je me garderai de la leur attribuer légèrement. D'autre part, je le répète, j'ai entendu conter des choses singulières par des personnes dont il m'est impossible de suspecter la bonne foi.

— Que veux-tu dire ? Explique-toi.

— Voici, brièvement, dit Théagène : Vous savez que j'ai perdu mon père il y a déjà plusieurs années. Ma mère ne lui survécut que quelques mois. Un jour, elle me dit : « Mon « fils, il faudra bientôt nous séparer. L'an dernier, quand « ton père et moi sommes allés en Thessalie recueillir ce « petit héritage, nous n'avons pas manqué de visiter la « sibylle d'Hypate ; elle nous a prédit à tous deux la date de « notre mort prochaine. Celle de mon mari a réalisé la pré- « diction, il ne reste plus qu'à attendre la mienne. On « n'échappe pas au destin. »

— Et cette seconde prophétie s'est accomplie ? demandai-je, vivement impressionné.

— Ma mère ne me dit pas le jour marqué pour sa fin. Elle était de santé délicate ; la mort de mon père lui avait-elle porté le coup fatal ? C'est possible. En tout cas, je ne puis douter de sa parole. Je n'étais qu'un enfant ; mais ce souvenir ne m'a jamais quitté... »

Théagène se tut.

Nous continuâmes notre route, songeurs, respectant le silence de notre ami, et réfléchissant sur ces choses incompréhensibles.

« Eh bien ! Euphorion, reprit Théagène, après un moment, que te semble de mon idée?

— A vrai dire, je ne sais trop qu'en penser ; mais je serais surpris, moi, si ton magicien pouvait nous dévoiler où se trouve le Neptune.

— Mon magicien est une magicienne, et je ne prends pas du tout la responsabilité de ce qu'elle pourra dire ou faire ; mais, à ta place, j'essaierais de tous les moyens... Pense donc !... Si tu parvenais à ôter ce poids de l'esprit de ton père !...

— Tu as raison, dit Euphorion. Allons-y sans tarder. Je crois bien, par les dieux, que c'est la crainte des moqueries du Béotien qui me retenait à mon insu... Par où faut-il prendre ?

— Nous sommes sur le chemin, dit Théagène. Nous n'avons qu'à continuer tout droit devant nous.

— Est-ce loin d'ici ?

— A une demi-heure de marche, — trois quarts d'heure tout au plus.

— Eh bien ! parle-nous de ta prophétesse pour agrémenter le chemin. Quel est son nom ? lui dis-je.

— Aglaonice.

— Quels sont ses talents?

— Elle s'attribue celui d'arrêter le soleil, d'attirer la lune sur la terre, de soulever la tempête, de la calmer, de rappeler les morts à la vie...

— Peste ! rien que cela ! fit Euphorion railleur.

— ... De précipiter les vivants au tombeau, continua Théagène.

— Il n'est pas toujours nécessaire pour cela de posséder des pouvoirs surnaturels !

— Juges-en; une autre magicienne, Méléagra, modèle, dit-on, des figures de cire, elle les charge d'imprécations, leur enfonce des aiguilles dans le cœur, et les expose ensuite dans les divers quartiers de la ville. Ceux qui voient leur effigie ainsi arrangée sont frappés de terreur, et cette crainte abrège leurs jours.

— Brrr! la hideuse sorcière! Ce n'est pas là que tu nous mènes, au moins?

— Non. Aglaonice n'est malfaisante à personne. Elle guérit, au contraire, ceux qui souffrent. Elle cueille l'ellébore sur le sommet de la montagne, en compose des philtres pour guérir la folie. Elle commande, comme je vous ai dit, aux astres et aux éléments; elle voit l'avenir; enfin, c'est là ce qui nous intéresse, elle retrouve les choses cachées.

— A la bonne heure! voilà une sorcière qui me va! Si elle m'aide à résoudre le problème, je puis t'assurer que mon père lui donnera joyeusement de quoi se dispenser de prophétiser pour le reste de ses jours.

— Tu es sceptique, dit Théagène, et moi je n'ai pas beaucoup plus de confiance que toi; mais, après tout, si la sorcellerie est chose douteuse, l'intelligence, la finesse, la perspicacité, le talent de raisonnement, de réflexion et de déduction qui amènent les découvertes, ne sont pas des chimères. Qui nous dit que la plupart des sorciers ne sont pas gens doués de la sorte? Comment arriveraient-ils à se faire une clientèle s'ils n'avaient, de temps en temps, su voir plus loin que les autres?

— Ta théorie est peut-être juste!... Allons toujours! je te suis docilement. »

Tout en devisant, nous avions franchi les dix ou douze

stades qui nous séparaient de la demeure d'Aglaonice.

C'était dans un petit bois situé non loin de Colone, que la sibylle avait fixé son séjour. Il n'était pas brillant. Une simple grotte creusée dans la pierre calcaire, puis abandonnée pour quelque raison, était le salon de réception de la dame. Nous la trouvâmes assise près de l'entrée, occupée à tourner rapidement son rouet en prononçant des paroles mystérieuses.

C'était une vieille femme, grande et maigre, dont les traits flétris ne manquaient pas de beauté, ni l'allure de majesté. Une pauvre tunique de laine noire tombait en plis nombreux jusqu'à ses pieds, les mèches de ses cheveux gris étaient retenues par une bandelette rouge.

Théagène s'avança le premier pour expliquer le but de notre venue, mais, avec un signe impérieux de la main, elle lui intima l'ordre d'attendre qu'elle eût fini ses incantations. Car ce rouet, paraît-il, n'était pas un honnête rouet ordinaire, et le fil que tordait son fuseau étendait ses réseaux plus loin qu'il n'en avait l'air.

Nous apprîmes, quelques minutes plus tard, que ces ronrons et objurgations avaient pour objet de ramener un jeune homme nommé Pamphyle, qui était parti pour courir le monde et dont la pauvre mère s'inquiétait toute seule à la maison, sans nouvelles. Assurément ceci ne paraissait pas une méchante entreprise, et lorsqu'elle nous eut conté d'un air simple à quoi elle était occupée, je me sentis, quant à moi, plein de sympathie pour la vieille sibylle.

Théagène était libre maintenant de s'expliquer et de nous présenter. Aglaonice avait quitté son rouet et son fuseau ; le coude sur son genou et le menton dans sa main, elle écoutait, ses yeux profonds rivés sur nous. Quand il eut cessé de

parler, elle se leva, sans un mot, nous fit signe de la suivre à l'intérieur de la caverne, et, nous ayant indiqué un siège formé d'un quartier de roche, pour le cas où il nous plairait de nous asseoir, elle se retira dans une arrière-chambre séparée, par un rideau, de la pièce principale, et où elle se mit à concocter des préparations mystérieuses.

Partout, autour de nous, on voyait des branches de laurier, des paquets de simples, des plantes aromatiques, des flocons de laine teints en pourpre, des lames de métal gravées en caractères inconnus; plusieurs vases remplis d'eau de fontaine, de lait de vache, de miel de montagne. Puis, des objets plus étranges: un crâne humain, une figurine d'Hécate peinte en blanc, noir et rouge, tenant un fouet, une lampe et une épée entourée d'un serpent.

Comme la cuisine d'Aglaonice ne semblait pas près de finir, nous commençâmes à explorer la caverne dans tous ses recoins. Aux parois inégales, à la voûte basse, de tous côtés, on voyait accrochées, en guise de tableaux ou d'objets d'art, des banderolles de papyrus ou de parchemin sur lesquelles étaient tracés les préceptes, les maximes de divers sages, poètes ou penseurs. Lorsqu'un philosophe se rendait célèbre par sa sagesse, on avait coutume de venir de fort loin pour le questionner sur les grands problèmes de la vie. Il répondait en paroles concises, et ses dires étaient soigneusement recueillis, médités, publiés, enseignés dans les écoles.

Thalès de Milet, l'un des sept sages de l'Hellade, était fameux pour ces sortes de réponses aux problèmes qu'on lui soumettait. Voici quelques-unes de celles qu'on voyait sur les murs de la grotte d'Aglaonice :

« Qu'y a-t-il de plus vaste au monde ?

— *L'espace car il contient tout.*

— De plus fort?

— *La nécessité, parce qu'elle triomphe de tout.*

— De plus difficile?

— *De se connaître.*

— De plus facile?

— *De donner un bon avis.*

— De plus rare?

— *Un tyran qui parvient à la vieillesse.*

— Quelle différence y a-t-il entre vivre et mourir?

— *C'est même chose.*

— Pourquoi donc ne mourez-vous pas?

— *C'est que cela n'a pas d'importance.*

— Qu'est-ce qui peut le mieux nous consoler dans le malheur?

— *La vue d'un ennemi plus malheureux que nous.*

— Que faut-il pour mener une vie irréprochable?

— *Ne pas faire ce qu'on blâme chez les autres.*

— Que faut-il pour être heureux?

— *Santé, fortune et sagesse.* »

Quelques réponses d'un autre philosophe, Pittaccus de Mitylène :

« — Quel est le plus grand bonheur?

— *Celui de faire le bien.*

— Quel est l'homme le plus sagace?

— *Celui qui prévoit le malheur.*

— La meilleure barrière à opposer au crime?

— *Le pardon.* »

De Chilon de Sparte :

— « Quels sont les talents les plus rares?

— *Garder un secret ; pardonner une injure ; employer ses loisirs de façon profitable.* »

Bias de Priène :

— *Sois aussi lent à former une résolution que prompt à l'exécuter.*

Nous remarquons encore un dire de Zénon :

— *Pour être insensible aux médisances, il faudrait que je le fusse au bien qu'on dit de moi.* »

Un autre d'Empédocle aux Agrigentins :

« *Vous courez après les plaisirs comme si vous deviez mourir demain, et vous bâtissez vos maisons comme si vous ne deviez jamais mourir.*

« *Homme changeant, si tu ne veux prêter à rire, modère l'expression de ta haine ou de ton amour, car demain tu haïras ce que tu aimes et tu aimeras ce que tu hais aujourd'hui.* »

Nous en étions là de cette revue quelque peu soporifique, lorsqu'un appel bref et péremptoire nous fit retourner vivement. Le rideau s'était relevé, Aglaonice avait jeté sur sa robe noire un manteau de pourpre ; debout sur un trépied, elle tenait d'une main une courte baguette de saule, de l'autre un globe de cristal de roche à moitié rempli d'un liquide verdâtre. Autour d'elle, s'élevait une sorte de nuage comme si son trépied eût été placé sur une chaudière. Mais je reconnus bientôt que ces vapeurs venaient d'une ouverture du sol. La pythonisse avait évidemment fixé son séjour en ce lieu à cause de ce puits propice et, selon la tradition de ses pareilles, c'était des entrailles mêmes de notre mère commune la terre qu'elle prenait ses inspirations.

Ses yeux étaient fixés avec intensité sur le globe brillant

de cristal ; sans les en détourner un instant, elle fit de sa baguette signe à Euphorion d'avancer. Il obéit.

« Parle, ordonna-t-elle, que veux-tu de moi ?

— Vénérable mère, dit Euphorion, la maison de Léocratès est dans le deuil ; nos dieux pénates ont été profanés. On a osé porter la main sur la statuette de Neptune, protecteur de notre famille. On l'a dérobée. Peux-tu nous aider à découvrir, à châtier l'audacieux voleur ? »

Aglaonice ne répondit pas tout de suite.

Le regard rivé sur le globe de cristal, elle semblait y déchiffrer péniblement sa réponse.

Soudain elle eut comme un rire méprisant :

« Craignez plus que tout, dit-elle, la sottise, la lâcheté, la vaniteuse faiblesse... Contre un ennemi doué de raison, je saurais me défendre; mais, dans le cerveau bourbeux de l'imbécile, qui me fera pénétrer ? »

Puis elle se tut. Nous attendîmes un moment quelque renseignement plus pratique que cet aphorisme de conduite générale, mais sans qu'elle parût même s'apercevoir de notre présence.

« Aglaonice, insista Euphorion, peux-tu, veux-tu nous aider de tes lumières ?

— Pour moi, reprit la sibylle comme si elle discourait avec elle-même, je me garde du menteur comme de mon plus cruel ennemi. Ni la griffe acérée du tigre, ni la dent du lion, ni la corne du taureau furieux, ni le dard empoisonné du serpent, ne peuvent nuire comme la langue du menteur. »

Nouveau silence. Euphorion qui commençait à trouver qu'on se moquait de lui, eut à notre adresse un sourire qui disait clairement :

« Voilà des réponses qui n'ont rien de miraculeux ou de compromettant ! »

Mais ici Théagène, qui voyait avec regret sa magicienne ne pas se montrer à la hauteur de nos espérances, crut devoir intervenir :

« Parle-nous, bonne mère, dit-il d'un ton pressant ; daigne nous indiquer par un mot, par un signe, où, en quelles mains se trouve l'objet volé.

— N'ai-je pas parlé ? fit-elle avec une sorte de colère. La sottise, vous dis-je, a déterminé le larcin ; la lâcheté ne sait que le cacher en tremblant ; mais l'envie, la perfidie, le mensonge sauront inspirer au larron le moyen le plus pernicieux d'utiliser son stupide attentat... Ne m'interrogez plus !... La pythonisse a fini de parler !... »

Elle paraissait épuisée. Tout son corps tremblait, et sa main semblait prête à laisser choir le globe pesant. Elle me fit pitié ; mais je me sentais fort désappointé et je ne pus m'empêcher de murmurer :

« Nous voilà bien avancés, Théagène !... »

Soudain, la sibylle se tourna vers moi, et je vis non sans terreur ses yeux qui lançaient des éclairs se fixer sur mon visage :

« Proas, fils de Nicias ! fit-elle avec sévérité, mets un frein à ta langue. »

Puis d'un ton plus doux :

« Je te plains, Proas. Je te plains du fond de mon cœur !... Tu es bien jeune pour supporter l'épreuve qui t'attend. Mais un homme averti est un homme armé. Ceins tes reins, mon fils ; fais provision de patience et de courage ; tu n'en saurais trop avoir !... Tu n'en saurais trop avoir !... »

Là-dessus, elle tira son rideau. Comprenant que la séance était levée, nous nous retirâmes, après avoir déposé notre offrande dans une sébile placée à cet effet près de l'entrée.

Je me sentais, quant à moi, assez impressionné, sans vouloir l'avouer, des noires prédictions d'Aglaonice, et Théagène, de son côté, ne voyait pas sans dépit la consultation qu'il avait offerte donner un si piètre résultat. Euphorion nous plaisanta gaiement sur nos mines longues :

« Croyais-tu vraiment qu'elle allait du coup mettre la main sur le voleur? Ce serait, en vérité, trop commode! Et toi, Proas, ne te laisse pas émouvoir par des paroles dites à l'aventure. Ne vois-tu pas que la dame se serait fait conscience de nous renvoyer les mains vides?... Elle a voulu nous en donner pour notre argent!... »

En dépit de ces plaisanteries, je fus poursuivi tout le jour, et même la nuit, dans mes rêves, par la prophétie de mauvais augure.

Mais bientôt, avec la mobilité de mon âge, je cessai de penser aux paroles de la magicienne.

En nous rendant chez Aglaonice, aussi bien qu'au retour, nous avions passé devant l'Académie, et cette vue avait réveillé en nous une curiosité latente; quoique nous ne fussions pas encore d'âge à aller nous asseoir aux doctes leçons du sage illustre qui enseignait en ce lieu, nous avions tous les trois une égale envie d'y assister, ne fût-ce qu'une fois, en attendant que la dignité d'éphèbe nous y fît entrer de droit. Léocratès, entrepris à ce sujet par son fils, promit de nous en faire obtenir l'accès, car c'était un personnage considérable et qui n'avait qu'à faire un signe pour que toutes les portes s'ouvrissent devant lui.

CHAPITRE XIV

LES JARDINS D'ACADÉMOS

Nous partîmes donc sous la conduite du bibliothécaire Agathon, par une belle après-midi du mois des roses. Nous traversâmes le quartier de la cité appelé *Céramique* et, par la porte de l'Occident, nous eûmes accès dans les champs de même nom, champs glorieux réservés pour la sépulture de ceux qui ont péri en combattant.

Agathon nous fit remarquer, parmi les tombeaux, celui de Périclès, qui n'était pourtant pas mort les armes à la main, mais à qui ses concitoyens ont tenu à décerner, par cette exception, les honneurs les plus distingués.

L'Académie se trouve à six stades[1] de la ville. Vous n'ignorez pas qu'elle doit son nom à un citoyen d'Athènes, nommé Académos, qui fit présent de ce terrain à sa ville natale.

On traversait, en entrant, un gymnase, d'où l'on passait dans un jardin délicieux. De hautes murailles l'entouraient;

1. Un quart de lieue.

des allées ombreuses, des promenades couvertes, des parterres fleuris, de fraîches fontaines et un grand nombre de statues distribuées avec art sous les grands arbres, ou dans les bosquets embaumés, font de ce jardin un séjour digne des dieux.

Platon venait alors tous les jours y élever sa voix inspirée; il avait fixé non loin de là sa résidence dans une petite propriété située près d'un temple consacré aux Muses.

Nous le trouvâmes au milieu de ses disciples. A la vue de cet homme, dont j'avais entendu mon père et mon grand-père prononcer le nom comme s'ils avaient eu sur les lèvres celui d'un demi-dieu, je me sentis saisi de vénération et de respect, et je me mis à étudier cette physionomie pour en graver dans ma mémoire le souvenir ineffaçable.

Il avait les traits réguliers et des yeux pleins de douceur; son front commençait à se dénuder, et, en dépit de ses soixante-huit ans, je lui trouvai un air de jeunesse. Son extérieur était modeste, sa démarche grave sans affectation, tout son maintien d'une dignité incomparable. Il s'exprimait avec lenteur, mais les grâces et la persuasion coulaient de ses lèvres.

Il faut que je vous dise quelques détails que notre guide nous avait donnés tout en marchant. Platon était de souche illustre, car sa mère appartenait à la famille de Solon, et son père descendait de Codrus, le dernier roi d'Athènes. De bonne heure il avait manifesté cette curiosité des choses de la nature, ce besoin de tout connaître, de tout vérifier, qui est la marque du génie supérieur et sans quoi il ne saurait exister de véritable philosophe.

Il s'était essayé tour à tour à la poésie, à la musique,

même à la peinture et à la sculpture! Il excellait à tous les exercices physiques; les sciences lui étaient familières comme les lettres. Mais, quand il connut Socrate, il abandonna tout pour se vouer uniquement à la philosophie.

La mort de son maître avait été la grande douleur de sa vie. Après cet événement, il voyagea longtemps, visita toutes les contrées où il espérait trouver quelque science à acquérir.

« Je sais!... dis-je involontairement en interrompant Agathon, il vit, n'est-ce pas, Denis de Syracuse, et le tyran se conduisit très mal à son égard!...

— Ah! Tu sais cela, petit, dit Agathon en souriant. Conte-nous donc un peu l'histoire.

— Denys voulut discourir avec lui de divers sujets de morale, et Platon ayant condamné hardiment la tyrannie et l'injustice dont ce prince ne donnait que trop d'exemples, celui-ci s'écria tout en colère : « Tu parles comme un radoteur! — Et toi comme un tyran! » répondit Platon.

— Très bien, petit Proas! dit Agathon. Qui t'a conté cela?

— Mon grand-père, répondis-je. C'est qu'il en connaît, des histoires, et des belles!... Euphorion le verra bientôt. Léocratès a permis qu'il vienne passer quelque temps chez mes parents...

— Et je me fais une joie de cette visite!... En attendant, dis-nous la fin de celle de Platon à Syracuse...

— Eh bien! le mot de Platon faillit lui coûter la vie. Pour une réplique si juste, et qu'il s'était d'ailleurs attirée, l'exécrable tyran médita une vengeance féroce. Après avoir retenu de force le philosophe pendant plusieurs mois, il lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournait vers

l'Hellade, et bien heureux était Platon d'échapper à ces bords inhospitaliers. Mais le commandant de la galère avait juré à Denys de jeter son passager à la mer ou de le vendre comme un vil esclave. C'est à ce dernier parti qu'il se résolut. Le noble Platon fut vendu, il connut l'esclavage... Bientôt racheté, cependant, il put regagner heureusement sa patrie. Alors le tyran eut la bassesse de lui écrire pour le prier de l'épargner dans ses discours, non qu'il éprouvât le moindre remords; sa conduite avec ses autres victimes prouve assez qu'il en était incapable; cependant, tout indigne qu'il était de l'estime des hommes, il y tenait extrêmement.

— Et sais-tu, Proas, ce que lui fit répondre Platon?...

« *Je n'ai pas assez de loisirs pour me souvenir de Denys...* »

— Voilà qui est parfaitement exact, dit Agathon, et tu peux savoir gré à ton vénérable aïeul de t'instruire ainsi de l'histoire... »

A la porte de l'Académie nous trouvâmes Théagène à qui nous avions donné rendez-vous, car nous étions devenus si intimes, qu'aucun plaisir ne paraissait complet s'il n'était goûté en commun. Cette fois, il n'était pas seul. Informés de nos projets, plusieurs de nos camarades avaient voulu nous imiter, pensant bien que ni Agathon ne refuserait de solliciter pour eux l'admission aux jardins d'Académos, ni le maître ne défendrait à des écoliers l'accès du Temple de la Sagesse. Archias était là, avec son suppôt Glaucon; Lycidas avec Ménécrate.

Au moment où nous pénétrâmes dans le jardin, Platon se promenait daus une allée de marronniers verdoyants. Une troupe d'éphèbes l'accompagnait : ils écoutaient religieuse-

ment sa parole, ou bien, selon la méthode socratique, par une suite de questions habiles, ils étaient amenés à dire eux-mêmes les vérités qui pouvaient sommeiller dans leur conscience.

Platon vivait avec ses disciples dans la confiance la plus parfaite, les traitant comme ses enfants, sans cesse attentif à leurs progrès, occupé de leurs besoins, assidu à encourager les penchants honnêtes, à détruire les autres, mais corrigeant bien plus encore par ses exemples que par ses leçons.

De leur côté, ces jeunes gens poussaient l'amour pour le maître jusqu'à l'idolâtrie, et l'admiration jusqu'au fanatisme. Leur unique ambition était de lui ressembler; selon l'usage, emportés par leur zèle, ils imitaient indistinctement défauts et qualités. La liste des défauts heureusement n'était pas longue! Depuis la mort de Socrate, Platon n'ayant jamais perdu une certaine habitude de mélancolie, tous ses disciples portaient la mine longue; comme, de plus, le maître avait les épaules hautes et un peu arrondies, chacun se croyait tenu de copier cette attitude, et c'était une chose curieuse d'observer les efforts de ces jeunes écervelés pour donner la courbe souhaitée à leurs épaules d'athlètes... Moi qui vous parle, je ne fus pas long à me sentir piqué de la même émulation. Tout petit et insignifiant que je devais être, en si docte compagnie, j'eus comme un autre le désir de me conformer à la mode; mes camarades n'avaient pas attendu mon exemple pour s'y évertuer de leur côté, si bien qu'on ne vit plus dans ces doctes ombrages que gens faisant le gros dos!...

Le seul Agathon, étant âgé de plus de treize lustres, présentait sans effort la tournure enviée, et il s'en serait probablement bien passé!...

Comme vous le voyez, mes enfants, ce qu'on pouvait trouver à critiquer chez l'illustre maître n'était pas bien grave, et il était le premier à s'égayer de la satire permanente que ses adorateurs lui présentaient sans le savoir, car ce travers prenait sa source dans le sentiment le plus respectable, et, de plus il ne s'exerçait guère hors de l'Académie. A la palestre, les athlètes savaient bien reprendre leur position naturelle! Ne croyez pas cependant qu'une telle manie soit toujours innocente et ne puisse amener parfois des conséquences dangereuses. On raconte qu'en Éthiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier pour lui ressembler[1] !...

Nous suivions modestement, un peu en arrière du groupe principal. Agathon nous nommait de temps à autre les figures les plus marquantes. L'une d'entre elles m'avait frappé dès notre arrivée : la petitesse de sa taille, la finesse et la beauté de ses traits, un certain air de maturité dans l'expression du visage avaient surpris et arrêté mon attention.

« Celle que tu regardes est une femme, me dit Agathon, C'est Lacthénie ; elle vient de Mantinée. Près d'elle se trouve une autre jeune fille d'Arcadie ; son nom est Axiothée. Après avoir lu un dialogue de Platon, elle a tout quitté, jusqu'aux vêtements féminins, pour venir entendre les leçons du phi-

1. Proas aurait pu citer un autre exemple à ses élèves ; on sait qu'Alexandre le Grand étant venu au monde avec le cou un peu tordu d'un côté, tous ses courtisans avaient jugé bon d'imiter ce défaut ; de sorte qu'ils paraissaient tous en proie à un torticolis chronique... mais on le comprend, le pédagogue ne pouvait toucher en Macédoine à un pareil sujet.

losophe. Celui qui marche entre elles deux, c'est Speusippe, le neveu du maître.

— Quel est, dit Euphorion à voix basse, ce jeune homme maigre et sec que je vois à la droite de Platon, qui a les yeux petits et si pleins de feu, et qui grasseye en parlant?...

— C'est, dit notre mentor, Aristote de Stagyre, fils de Nicomagne, le médecin et l'ami d'Amyntas, roi de Macédoine. Nicomagne lui ayant laissé une fortune considérable, il vint, à l'âge de dix-sept ans, se fixer à Athènes. Platon le met au-dessus de tous ses autres disciples; nul n'a, selon lui, autant d'intelligence et d'application. Il ne lui reproche que d'être trop recherché dans sa mise.

— Et celui-là qui a l'air d'un ours mal léché, demanda Euphorion, qui est-il?

— C'est Xénocrate de Chalcédoine, un esprit lent, sans aménité, mais supérieur.

— Platon ne ferait pas mal de l'exhorter à sacrifier aux Grâces...

— Il n'y manque guère et, comme toujours, il prêche d'exemple. On raconte à leur sujet une jolie anecdote. Un jour quelqu'un vint dire à Platon que Xénocrate avait médit de lui. « Je ne le crois pas, » répondit-il. On insista : il ne céda point. On offrit des preuves. « Non, dit-il avec un entêtement charmant, il est impossible que je ne sois pas aimé de quelqu'un que je chéris si tendrement! »

— Et quel est, demanda Théagène, ce jeune homme qui paraît de santé si faible qu'un souffle le renverserait? Il n'est pas beau de visage, mais j'aime sa physionomie, et le maître semble lui adresser la plupart de ses paroles...

— Son nom est Démosthène, dit Agathon. Il est né dans une condition libre ; mais il eut le malheur, à l'âge de sept ans, de perdre son père, un honnête armurier — ou plutôt, entendons-nous, un homme qui employait ses esclaves à forger des armes ; — et ses tuteurs formèrent le projet de le frustrer de ses biens. Ils ne savaient pas qu'en cet enfant débile ils avaient affaire à forte partie. Quoiqu'il ait à peine dix-sept ans, il a plaidé lui-même sa cause et l'a gagnée haut la main.

— Oui, dit Théagène, vivement intéressé par le rapport qu'il voyait entre l'histoire de Démosthène et la sienne, j'ai beaucoup entendu parler de lui, de son talent extraordinaire ; et pourtant, la nature lui a donné, à ce qu'on rapporte, une voix faible, une respiration embarrassée, une prononciation désagréable, jusqu'à un bégayement ridicule[1]...

— Et par le travail, ajouta Agathon, il a su vaincre tant d'obstacles !... Il est en train, de l'avis de tous les gens compétents, de devenir un des orateurs les plus remarquables qu'ait vus l'Hellade, de dépasser même tous les exemples connus...

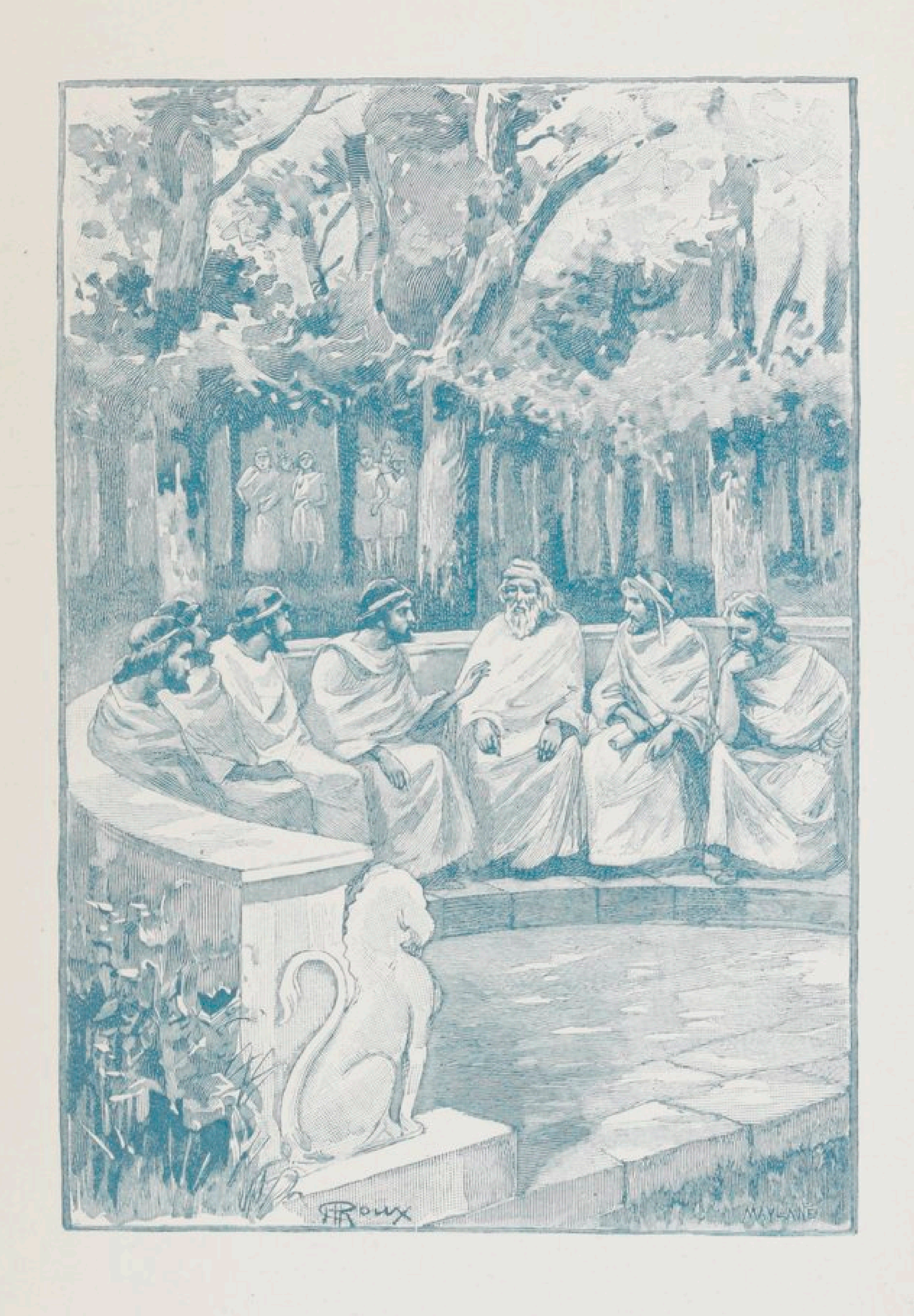
— J'ai entendu dire, plaça ici Lycidas, que ses camarades lui donnent le nom de *Serpent*. Je fais peu de cas de ces langues dorées ; chez nous on méprise cette vaine éloquence ; on préfère un parler simple et sans ornements.

— *Ils sont trop verts !*... fit Archias railleur.

— Crois-tu que nous ne parlerions pas aussi bien que les Athéniens, si nous nous en mêlions ?...

— J'ai cette faiblesse.

1. Thucydide, ch. IX.



P. 178

— Et moi je te dis, bœuf béotien, que tu te trompes lourdement!...

— Les gros mots ne sont pas des raisons.

— Crois-tu par hasard que nous ayons besoin de vos leçons?

— Il n'y a pas si longtemps que nous vous en avons donné de cuisantes!

— Tu me paieras cela! fit Lycidas qui déjà grinçait des dents.

— Volontiers. Mais tâche donc de mieux t'en tirer à la prochaine rencontre. Ce n'est pas amusant de vaincre si vite...

— Voyons, voyons!... murmura Agathon; un peu de tenue! un peu de convenance!... Oubliez-vous où vous êtes?... J'ai honte pour vous, mes enfants!... »

Personne, heureusement, dans le groupe principal ne s'était avisé de cet échange d'aménités. Le Thébain n'élevait jamais la voix, et Lycidas, furieux de s'être laissé aller à un manque de tenue dans un lieu si auguste, se livrait à d'honorables efforts pour regagner au moins le calme extérieur.

On était parvenu à l'extrémité de la grande avenue qui s'arrondissait et se déployait au bout du jardin en une vaste salle de verdure. Le *Discobole* de Myron, admirable de mouvement, de jeunesse et de grâce, se détachait sur la tendre verdure du fond. Platon et ses disciples s'assirent sur des bancs rustiques disposés au pied de la statue de marbre, et nous prîmes place à quelque distance. L'entretien avait perdu un peu de sa solennité; on causait avec plus de laisser-aller, discutant sur une nouvelle méthode de rai-

sonnement appelée *syllogisme*, que l'école d'Euclide avait adoptée.

Armé de cet instrument, on pouvait, disait-on, porter à son adversaire des coups aussi terribles qu'imprévus. Quelques-uns des éphèbes prenaient feu pour cette nouveauté, disant qu'elle était d'un secours merveilleux pour éclaircir les idées ; Axiothée, qui paraissait très au fait de ces subtilités, fut priée de citer le raisonnement appelé *le Chauve*. Le voici, tel que je l'écrivis à la volée sous sa dictée :

« Qu'est-ce qu'un homme chauve?

— C'est celui qui n'a point de cheveux.

— Et s'il lui en restait un, le serait-il encore?

— Sans doute.

— S'il lui en restait deux, trois, quatre?...

(On pousse cette série assez loin, augmentant toujours d'une unité, jusqu'au moment où il faut bien convenir que l'homme en question ne serait plus chauve.)

— Donc, un seul cheveu suffit pour qu'un homme ne soit pas chauve?

— Il en est ainsi.

— Cependant, vous avez commencé par affirmer le contraire. »

« De même, ajouta Axiothée, on peut prouver qu'un seul mouton suffit pour composer un troupeau, un seul grain pour remplir un boisseau, etc. Rien n'est plus misérable que de telles arguties. »

Quelqu'un cita un exemple du syllogisme proprement dit :

On amène une personne voilée — on vous demande si vous la connaissez ; vous dites non. On lève le voile, c'est votre ami intime. Voici alors comme j'argumente : Vous ne

connaissez pas cet homme. Or, cet homme est votre ami; donc vous ne connaissez pas votre ami...

Nous nous étions extrêmement amusés, dans notre coin, de cet intermède à des discours plus relevés. L'exemple qui suivit porta le comble à notre joie :

« Voici, dit Démosthène, le nœud le plus difficile à délier : Épiménide a dit que tous les Crétois sont menteurs, mais Épiménide était Crétois lui-même ; donc il a menti, donc les Crétois ne sont pas menteurs, donc Épiménide n'a pas menti, donc les Crétois sont menteurs... »

Tout le monde éclata de rire à cette subtilité ridicule. Le sévère Lycidas lui-même se dérida. Archias et Glaucon qui machinaient quelque chose depuis un instant, jugèrent venu le moment de perpétrer leur coup.

Lycidas, Ménécrate et moi, nous étions assis sur le même banc, à quelque distance, comme je l'ai dit, de Platon et de ses disciples, toutefois parfaitement visibles pour eux. Glaucon, Archias, Théagène et Euphorion étaient placés immédiatement derrière nous, et Agathon, ayant constaté notre tenue exemplaire, se laissait aller à somnoler un peu sur son siège.

La journée était très chaude. Il n'était pas un de nous qui n'eût accepté avec plaisir un verre d'eau ou tout autre rafraîchissement. Soudain je sentis qu'on me tirait avec précaution par ma tunique, et, m'étant retourné, je vis Archias qui me tendait d'un air bénin une petite boîte remplie de bonbons qu'on appelait *gouttes de miel :* juste ce qui pouvait m'être offert de plus agréable à cette heure! C'était une friandise dont toute la classe raffolait. Il n'y avait pas moyen de résister à la tentation. Je préparais mon pouce et mon

index pour en saisir une discrètement, quand Glaucon me souffla :

« Passe aux camarades! Passe aux camarades! A quoi songes-tu donc, malhonnête!... »

Assez honteux de mon incivilité, je passe la boîte à Ménécrate, qui se sert largement, mais que ses sentiments de séide obligent à la livrer immédiatement à Lycidas. Celui-ci mourait de soif comme nous, et tout Spartiate qu'il était, il y puisa abondamment. Elle était presque vide quand elle me revint, et je me disposais enfin à goûter à mon tour aux bienheureuses *gouttes*, lorsque la main de Glaucon, se glissant sournoisement sous mon bras, cueille la boîte, me la soustrait au plus beau moment!...

J'étais fort en colère, je n'osais bouger par respect, seulement je me disais que le mauvais plaisant ne perdrait rien pour attendre.

Je ne fus pas long à le bénir de m'avoir épargné... Au bout de quelques instants, je m'aperçus que mes voisins se tortillaient étrangement sur leur banc, donnant des signes de malaise et même de détresse...

Je les regardai; ils étaient rouges, la face gonflée. La sueur coulait sur leur front congestionné; ils paraissaient au supplice, luttant évidemment contre quelque mal mystérieux... On eût dit qu'ils allaient éclater... Et, en effet, cette catastrophe ne tarda pas!...

Quelques gloussements mal étouffés commencèrent le concert, et bientôt des éternuements forcenés, formidables, suivirent... Jamais je n'ai entendu rien de pareil... on eût dit que tout allait crouler autour de nous, et plus ils allaient, plus ils faisaient de tapage... C'était à ne pas

s'entendre à trois stades à la ronde... Je ne sais ce que ces coquins avaient mis dans leurs *gouttes* diaboliques, mais je puis dire que jamais je n'ouïs pareil tintamarre...

Tout discours avait cessé, et le groupe des philosophes surpris attendait assez perplexe la fin de ce vacarme... Mais, du train dont ils y allaient, c'était à croire que les deux infortunés en avaient pour le reste de leurs jours à éternuer, crier — ou pour mieux dire *beugler*, — et se moucher...

Il fallut mettre fin à ce fâcheux intermède...

Fort mécontent, mais ne sachant à qui s'en prendre, Agathon présenta ses excuses au maître, après quoi il se hâta de pousser ses deux éternueurs hors du jardin. Nous les suivîmes assez penauds, comprenant vaguement le mot de l'énigme, regrettant que les deux incorrigibles mystificateurs eussent choisi les bosquets vénérables de l'Académie pour théâtre de leurs exploits, quoique, au fond, goûtant, en véritables écoliers que nous étions, le bon tour joué à des camarades peu populaires parmi nous.

Cependant, le temps des moissons était passé; partout les pampres se couvraient de grappes noires ou dorées, dont les grains rebondis semblaient appeler la main du vendangeur. Nous nous entretenions sans cesse des joies de la campagne; Euphorion se montrait plus anxieux qu'aucun autre d'en prendre sa part.

CHAPITRE XV

EN VACANCES

Un beau matin, le char à bœufs s'arrête devant la porte. Mon père, bruni par le soleil de l'été, en descend. Je lui saute au cou, je demande des nouvelles de tous les nôtres. J'apprends avec joie que Nicias vient nous chercher pour la récolte des raisins.

Je le supplie d'emmener aussi Théagène, si son tuteur y consent. Sans se faire prier, mon père m'accompagne chez ce farouche Diodore et lui demande de lui confier son pupille pour une lune entière, l'assurant que, sous son toit, il sera traité comme un fils. Diodore, fronçant ses épais sourcils, déclare qu'il n'a aucune objection à ce que mon père se charge de Théagène pour cette période ou pour telle autre qu'il lui plaira.

« S'il vous convient de pourvoir à sa nourriture, dit-il rudement, et de vous charger d'un galopin de plus, en outre de celui que les dieux vous ont envoyé, grand bien vous fasse!... Ma bourse et ma tranquillité s'en trouveront l'une et l'autre soulagées!... »

La rudesse de Diodore m'étonnerait si je ne savais qu'il appartient à la secte des cyniques, et que Diogène, qu'on voit dans son tonneau, à peine couvert d'un manteau en loques, est son maître de prédilection. Mais peu nous importe, en vérité, de quelle façon il nous accorde la compagnie de mon ami, pourvu qu'il ne la refuse pas!... Nous le quittons sans cérémonie, puisqu'il les méprise et les hait, et Théagène, qui nous attendait dehors, le cœur palpitant, ne peut retenir un saut de joie en apprenant qu'il nous accompagne. Du même pas, nous allons tous trois, chez Léocratès, réclamer Euphorion. Le père de mon ami nous reçoit avec son affabilité habituelle, loue la paix des champs, offre à mon père une coupe d'un vin exquis, et lui montre les trésors de sa bibliothèque que Nicias admire sans réserves. Léocratès lui conte la perte du Neptune de Phidias, à laquelle mon père compatit d'un cœur sincère.

« Dois-je, demande alors Léocratès, donner à mon fils quelques serviteurs, pendant son séjour sous ton toit hospitalier?

— Les dieux m'en préservent! répond vivement mon père. Tes esclaves nous seraient à charge, et ton fils, j'en suis certain, préférera vivre à notre mode et oublier dans ma modeste demeure le faste que lui offre celle-ci. Les enfants, crois-moi, sont plus heureux à la campagne quand ils y vivent en campagnards. Sois sans inquiétude; Phédime, mon épouse, veillera sur ton fils comme sur le sien! »

Léocratès abonde en son sens, et Euphorion, prévenu, accourt plein d'allégresse. Nous retournons chez la bonne veuve, et tout à coup mon père déclare qu'il ne partira pas si on ne lui donne aussi Glycère! L'air des champs ramènera

les roses sur ses joues, assure-t-il, il faut qu'elle se repose, et, si Agariste veut venir aussi, elle sera reçue à bras ouverts. Mais la veuve secoue la tête; elle ne veut point quitter sa maison. Pour elle, un déplacement serait une peine et non point un plaisir.

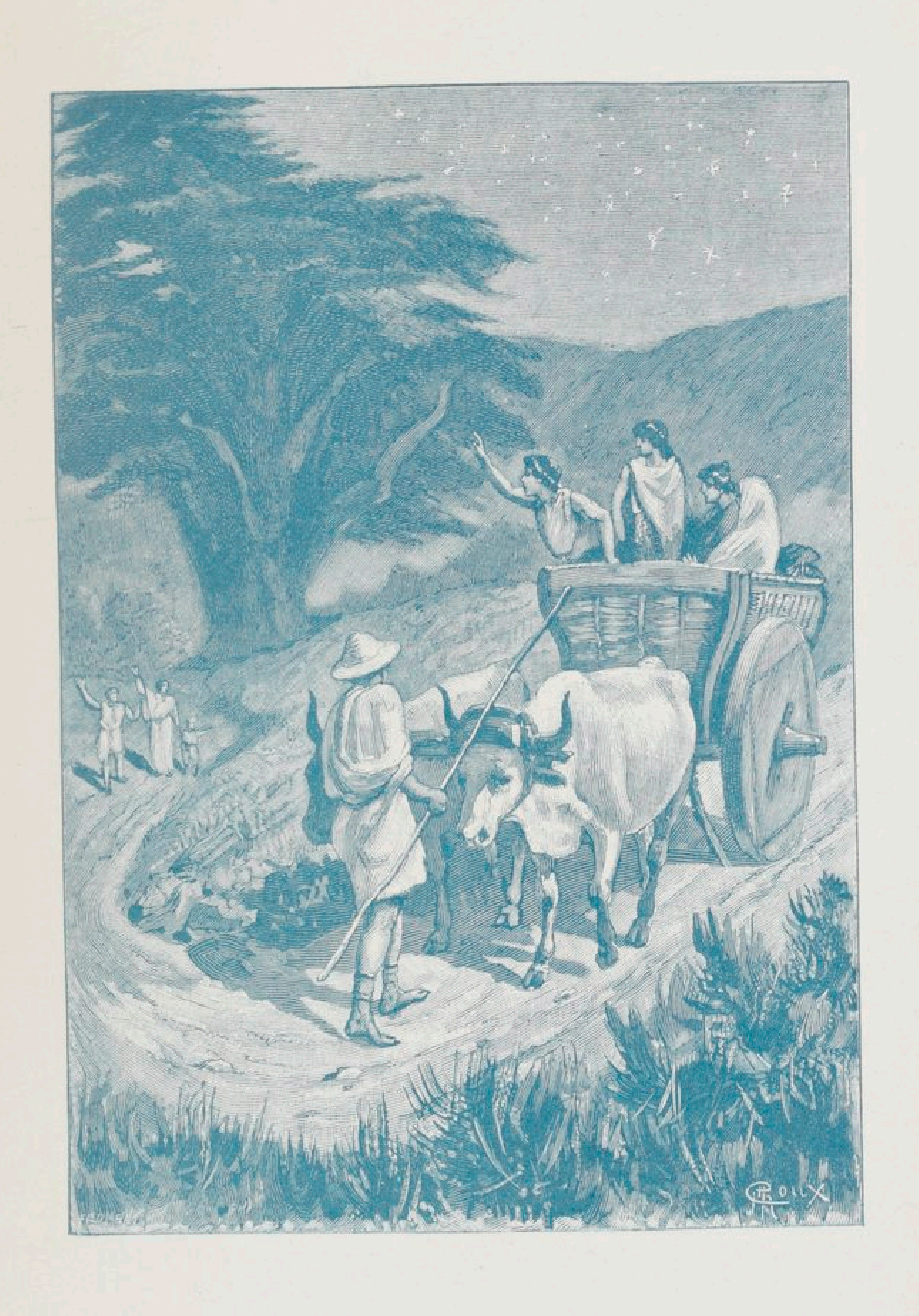
Pourtant l'offre de Nicias la remplit de reconnaissance. Avec quel bonheur elle verra partir son enfant pour se reposer quelque temps à l'air pur des champs!... Glycère refuse d'abord, elle ne veut point quitter son aïeule; mais nos supplications finissent par vaincre sa résistance, et le soir, enfin, nous partons en triomphe.

La jeune fille emporte un modeste paquet de vêtements et le chat noir, qui refuse de se séparer d'elle. Mon père lui prépare un siège moelleux, sur des bottes de foin embaumé, et c'est trônant ainsi comme Cérès elle-même qu'elle quitte sa ville natale, traînée par les grands bœufs roux dont le large front est orné d'une couronne d'épis mêlés de fleurs des champs.

Nous arrivons par un clair de lune enchanteur. Des myriades d'étoiles brillent comme des clous de diamant sur la voûte d'azur sombre. Des lucioles enflammées, des vers luisants brillent sur la route. Nous chantons en chœur des hymnes antiques, et nos voix, résonnant pures et claires dans la campagne déserte, éveillent mille échos harmonieux.

Voilà la maison!... Quelle joie de la revoir!... Elle me paraît plus petite, le toit moins haut... Mais voici ma mère, mon aïeul, mes frères, ma petite sœur, les serviteurs qui accourent à notre rencontre.

Et qu'est-ce donc que cette petite boule de poils roux qui bondit au-devant de moi, pleurant de joie, japant, me léchant



les mains, faisant mille tours, courant à ma mère, revenant m'embrasser?... C'est Pyrrhos, le cher compagnon de mon enfance, qui témoigne à sa manière sa joie de me revoir. Je le serre dans mes bras. Euphorion, Théagène et Glycère admirent sa gentillesse et son bon cœur... Dans sa joie il offre aussi une caresse à Mélanios; mais celui-ci, hérissant tout son poil, la queue droite, l'échine arquée, fait entendre un cri rauque et soufflète l'impertinent d'une griffe acérée... Je suis obligé de cacher bien vite le pauvre Pyrrhos sous mon manteau, pour que la bonne harmonie ne soit point troublée sans retour.

Ma mère nous offre du lait, du miel et de la galette. Puis comme il est tard, chacun va se coucher le cœur gonflé de joie.

Le lendemain commence une existence enchantée. Tout à la campagne est nouveau pour mes amis; la journée entière se passe à courir les champs et les bois, à grimper aux arbres, à chercher des nids pour admirer leur structure, mais non dans le but de les détruire, car jamais mes parents n'ont permis que je me livre à ce jeu barbare. Les oisillons, du reste, sont éclos depuis longtemps, — mais nous respectons les frêles demeures aériennes, et après les avoir admirés, nous les replaçons dans les branches, afin de servir l'an prochain à des couvées nouvelles.

Nous nous ébattons au bord de la mer, barbottant parmi l'eau bleue du petit golfe, nageant comme des poissons; nous promenons Glycère dans la nacelle que mon père m'a donnée enfant. Joie plus vive encore, nous montons le poulain de Thessalie que mon père m'a promis et qui est parfait de tout point; il est exquis de formes, ses yeux lancent des flammes,

on dirait, sur son dos, qu'on est monté sur l'aquilon. Je l'appelle Éole par allusion à sa légèreté.

Euphorion connaît déjà tous les arcanes de l'équitation savante; moi, je me suis tenu à califourchon dès l'enfance sur les chevaux et les mulets de labour, avec l'assurance d'un petit centaure; et Théagène, qui n'a jamais chevauché, réussit bientôt, tant il est résolu à ne pas se laisser désarçonner. Euphorion devient notre maître à tous deux; les heures que nous passons dans la grande prairie, enfourchant alternativement Éole qui semble un camarade à nous, tant il est intelligent et docile, sont parmi les plus délicieuses de ma vie. Toute la journée nous sommes dehors. Le soir, nous rentrons, affamés et joyeux, et ma mère nous sert en souriant de formidables omelettes, d'homériques tartines qui disparaissent devant nous comme neige au soleil. Euphorion, surpris d'abord de coucher sur la dure, de faire sa toilette à l'eau froide, et sans les services d'une douzaine de valets, devient bientôt le plus vaillant de nous tous. Son visage hâlé respire le contentement et son appétit fait la joie de ma mère.

Glycère semble renaître sous notre toit; assise à l'ombre d'un châtaignier séculaire, elle se distrait en brodant un voile pour Phédime; de temps à autre, elle laisse tomber son aiguille pour s'enivrer de la beauté du ciel, de la mer, des ondulantes campagnes qui l'entourent. Parfois nous la supplions de venir se promener. Elle y consent; mais, bientôt fatiguée, elle retourne se reposer auprès de mon aïeul qui déjà la chérit comme font tous ceux qui l'approchent, et, tenant sur ses genoux ma petite sœur, elle passe de paisibles heures à deviser avec le bon vieillard.

Souvent nous nous asseyons tous en cercle autour de lui; et, son bienveillant visage animé d'une franche gaieté, il nous fait cent contes merveilleux. Sa tête est pleine de légendes; sa longue vie lui a donné l'expérience, et il nous en prodigue les leçons avec ce charme, cette douce philosophie des vieillards heureux, qui rend leur commerce si plein d'attrait. Mes jeunes amis l'adorent et il les chérit à cause de moi.

La seule note discordante est l'inimitié de Mélanios à l'égard de l'infortuné Pyrrhos! En vain le petit chien, qui a le cœur très affectueux, prodigue-t-il ses attentions au farouche citadin. Toujours sur la défensive, celui-ci reçoit avec aigreur et colère toutes les avances que lui fait mon vieil ami. Un soufflet, un juron, un bond de tigre, une formidable griffade sont ses réponses habituelles; le pauvre petit a appris à le craindre et rampe sous un siège du plus loin qu'il le voit... Glycère est désolée des rudes manières du terrible félin. Mais telle est la nature de ces animaux; ils sont intraitables, et je soupçonne en outre ce monstre d'Euphorion d'attiser en dessous les sentiments haineux du chat...

Nous sommes à la campagne depuis une dizaine de jours environ, allant chaque matin rendre visite aux vignes, pour nous assurer, en goûtant le raisin, qu'il sera bientôt à point, quand nous voyons, un beau jour, s'avancer sur la route un être minable, couvert de poussière, dans lequel nous reconnaissons avec surprise notre condisciple Ménécrate!...

Seul, un bâton à la main, un chiton poudreux sur les épaules, pieds nus, il a vraiment étrange mine.

« Comment!... te voilà!... crions-nous, au comble de l'étonnement. Et où vas-tu de ce pas?... »

Ménécrate paraît assez interdit.

« Je viens... je venais... demander l'hospitalité à ton père... balbutia-t-il enfin avec un sourire embarrassé.

— Vraiment!... Et en quel honneur?... lui dis-je, sans pouvoir affecter une joie que je ne ressens point à sa vue.

— Mon père a été invité dans la maison de campagne d'un riche seigneur... Mais je n'ai pas été inclus dans l'invitation... Ayant su par Agariste et Lysis que vous ne trouvez pas le temps long ici... que la maison est grande... mon père a pensé que Nicias voudrait bien m'y donner un coin sans se gêner...

— Certes, dit mon père qui survient et qui pense voir en Ménécrate un de mes amis, tu peux rester, mon enfant, si ton père t'envoie... Tes camarades seront heureux de t'avoir et, pour moi, plus je vous verrai nombreux, plus je serai content!... »

Théagene et moi nous échangeons une grimace; mais, en somme, ça nous est bien égal d'avoir Ménécrate, et Euphorion, accoutumé à sa présence, accepte avec résignation la perspective de son séjour au milieu de nous.

Ménécrate s'installe donc. Ce soir-là, il se montre sous son meilleur jour. Il est poli, prévenant, et je pense à part moi que peut-être il s'est amendé et pourra devenir supportable. Cependant, en voyant le chat qui fixe sur lui le regard scrutateur de ses yeux d'or, Ménécrate fait une piètre figure. Je n'ai jamais révélé à personne dans quelles circonstances j'ai retrouvé la pauvre bête, me contentant de dire que je l'avais arrachée des griffes d'un mauvais garçon qui allait le noyer. Mais Ménécrate ne sait pas que j'ai gardé pour moi

son triste secret; il se trouble à la vue de l'animal et me jette à la dérobée un regard sournois...

Le soir, quand nous allons nous coucher, je suis surpris de ce que Ménécrate se dispose au sommeil sans seulement tremper dans l'eau ses pieds souillés par la poussière du chemin... Je lui offre une aiguière, un chiton de lin frais, puisqu'il n'a apporté aucun vêtement. Il refuse avec humeur, se couche et s'endort. Au matin, j'ai le regret de constater que ses ablutions sont des plus sommaires...

« Tu es de l'école de Pyrrhos... lui dis-je en souriant. Il se secoue dans sa peau, et preste!... le voilà paré pour toute la journée...

— Tu es bête... Comme si, à la campagne, il était besoin de se gêner!...

— Se gêner!... Cela te gêne de te laver?... m'écriai-je tout surpris.

— Oh!... ne fais donc pas tes embarras!... Comme si tout le monde ne détestait pas l'eau froide... Et, d'abord, à quoi bon?... à la campagne!... Si nous étions en ville, je ne dis pas!... »

Fort de ce singulier principe, Ménécrate paraît à table les cheveux hérissés, les ongles en deuil et le chiton froissé... Je n'ai pas lieu d'être fier de la tenue de mon commensal, et je vois qu'il produit une triste impression sur ma mère, toujours fraîche comme une fleur sous sa modeste parure... Théagène est propre sur lui, comme on m'a appris moi-même à l'être. Euphorion est par nature délicat et élégant, et pour Glycère, elle est comparable à une hermine... Aussi la négligence de notre camarade fait-elle tache dans notre groupe, et mes petits frères eux-mêmes s'éloignent instinctivement de lui.

Sans se laisser intimider, il prend place au repas de famille, d'où mon père, déjà aux champs, est absent. Ne trouvant en face de lui qu'un vieillard et des femmes, le sieur Ménécrate change de ton; il parle haut, ce qui est chez nous un signe certain de mauvaise éducation, bavarde à tort et à travers devant les grandes personnes, croise les jambes, vante la ville et dénigre la campagne, réclame des condiments qui ne se trouvent pas sur la table; bref il se conduit en tout comme un enfant mal appris qu'il est...

Je prévois que son séjour nous sera fort peu agréable, et je me promets à part moi de lui faire entendre avant longtemps que ses manières ne m'agréent en aucune façon.

Nous ne tardons guère, au surplus, à constater que Ménécrate n'est pas fait pour les plaisirs des champs. Outre qu'il est à tous les jeux d'une maladresse insigne, qu'il ne sait ni courir, ni grimper, ni sauter, ni nager, ni pêcher, ni monter à cheval, que le soleil lui donne mal à la tête et que la pluie l'enrhume, il trouve à redire à tout. La nourriture est grossière, le lit est dur, il rechigne s'il faut se servir soi-même et se remémore avec regret les splendeurs des maisons où il fréquente à Athènes; il amplifie sans cesse sur ce sujet et toutes ses phrases commencent par : « Chez Léocratès » ou « Chez Charilaüs... »

Il ne peut comprendre le plaisir que prend Euphorion à demeurer chez nous, et je l'entends souvent lui demander jusqu'à quand va durer son séjour dans cette bicoque.

« Ah çà! lui dit un jour mon ami impatienté, — et que les lois sacrées de l'hospitalité ne forcent pas à se taire comme moi, — qui te demandait d'y venir?... et y étant venu, qui te prie d'y rester, si tu t'y déplais si fort?... »

Ménécrate rougit et, tordant une de ses jambes autour de l'autre, ainsi qu'il en a la fâcheuse habitude :

« Oh!... dit-il, je suis venu... parce que c'était commode... pas pour mon plaisir, va!...

— Que n'allais-tu chez Lycidas?... Tu trouverais des esclaves tant que tu voudrais, là!...

— Nous ne sommes pas très bien en ce moment...

— Ah bah!... déjà?... s'écrie Euphorion en éclatant de rire. Alors, ça ne marche plus?...

— Oh! ce n'est que momentané!... se hâte de dire Ménécrate. Certainement nous nous raccommoderons bientôt... »

— Euphorion rit de bon cœur et nous rions avec lui.

« Je ne vois pas ce qu'il y là de si amusant, fait Ménécrate d'un air piqué. Mais vous riez d'un rien, comme des enfants ou des villageois... »

Je constate avec regret que mon condisciple, à mesure qu'il se familiarise à la maison, est de moins en moins poli à l'égard de ma mère, mon aïeul ou Glycère. Devant mon père, il tremble et se fait tout petit; mais, dès qu'il est seu avec les femmes ou le vieillard, il se montre arrogant et peu respectueux. Il est dur envers les enfants, cruel aux animaux; plus je le vois, moins je l'aime. Je lui dis son fait plusieurs fois, et nos rapports ensemble sont à peu près ceux de Pyrrhos et de Mélanios.

Entre autres défauts, Ménécrate est affligé d'une poltronnerie inconcevable. J'ai peine à en croire mes yeux, lorsque je m'aperçois qu'il a une peur affreuse, non seulement des chevaux et des mulets, mais des bœufs, des vaches inoffensives, — voire des brebis qui broutent débonnairement l'herbe de la colline!...

A ce propos, je lui joue un tour qui nous fait bien rire... J'ai tort, je le reconnais, mais il est aussi par trop couard.

Mon père possédait une douzaine de vaches, et, comme ses prairies étaient larges et drues, il permettait aux gens du village d'amener paître les leurs sur son domaine, ce qui fait qu'il y en avait parfois jusqu'à trente assemblées dans un champ.

Nous devions ce jour-là goûter sur l'herbe, au bout de ce champ, avec ma mère, Glycère et les enfants. J'avais été chargé, ainsi que Ménécrate, de cueillir des figues dans le verger avant d'aller les rejoindre. Notre tâche accomplie, je prends la corbeille de fruits sur ma tête et tendant à Ménécrate un petit sac de toile assez lourd :

« Tiens, lui dis-je ; porte ceci à ma mère. »

Ménécrate, s'imaginant que le sac contient quelque friandise, quelque fromage pour le goûter, le prend sans défiance. Nous nous engageons dans la prairie, et voilà que les vaches, ruminant paisiblement à l'ombre des arbres, se lèvent une à une, reniflent l'air, tendent le cou.., et se mettant lourdement à courir, elles arrivent droit sur l'infortuné Ménécrate, qui ne comprend rien à cette avalanche de fronts cornus dirigés contre lui et qui se met à pousser des cris déchirants... Les vaches, sans prendre garde à son émoi, se pressent autour de lui en mugissant; leurs naseaux humides viennent fouiller jusque dans ses bras, elles allongent la langue, se poussent, montent l'une sur l'autre pour arriver plus près du bienheureux sac que Ménécrate, éperdu, serre étroitement dans ses bras... et qui contient du sel, dont elles sont friandes à un point inconcevable... Je me tords de rire... Ménécrate se croit mort et ne comprend rien à ce qui lui arrive... jusqu'à ce que je lui crie :

« Le sac!... lâche donc le sac, grand nigaud!... »

Il le jette loin de lui; le sac s'entr'ouvre, le sel se répand à terre; les mères laitières se précipitent en tumulte vers le tas de sel et le dévorent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire... Nous n'avons pas le temps de nous retourner que déjà la place est nette et que la moins agile ne trouve plus à lécher que l'herbe tendre... Ménécrate pleure de rage et de dépit.

« Tu me le payeras!... Tu me le payeras!... balbutie-t-il. Je gage que tu savais ce qu'il y avait dans le sac!...

— Tiens!... cette question!... bien sûr que je le savais!...

— Et tu me l'as fait porter!... s'écrie-t-il avec une indignation sincère.

— Pourquoi pas?... Je me doutais bien de la musique que tu ferais si les vaches te poursuivaient; mais je n'aurais jamais cru que tu en ferais autant!...

— Et si elles m'avaient tué?... fait-il d'un ton tragique.

— Tué!... les vaches!... tu les prends sans doute pour des tigres!...

— Ris tant que tu voudras!... Mais ce n'est pas beau ce que tu as fait là!... à un hôte!... à un invité!... balbutie-t-il en essuyant les larmes qui maculent son visage.

— Un invité!... un invité!... cela te plaît à dire! m'écriai-je perdant patience. Ne croirait-on pas que je t'ai fait courir un réel danger!...

— Oui... oui... on sait bien que ces bêtes-là sont très méchantes... féroces même... peut-être l'as-tu fait exprès pour qu'il m'en arrive du mal!...

— Ah! tu m'ennuies!... criai-je agacé. Nos vaches ne feraient pas de mal à une mouche, et je suis vraiment étonné

de te voir si poltron... Tu n'as pas honte, à ton âge!... »

Je reprends ma corbeille et je veux m'éloigner, mais Ménécrate s'accroche à mon bras.

« Attends-moi!... geint-il. Je ne veux point passer seul auprès d'elles!...

— Prends garde!... Tu as peut-être encore du sel sur les bras!... » dis-je, repris de gaieté.

Nous traversons la prairie, nous passons sans encombre auprès des terribles vaches, qui nous regardent de leur grand œil distrait; nous arrivons auprès des dames, et je leur conte la cause de notre retard.

Les jeunes rient de bon cœur; ma mère explique à Ménécrate que les vaches sont fort douces et qu'il est absurde d'en avoir peur.

« Pourtant, me dit-elle doucement, tu as eu tort, mon enfant, puisque tu sais que Ménécrate les redoute...

— C'est pour l'aguerrir!... Il est trop ridicule!... On dirait une fille!... Les paisibles bêtes n'ont jamais fait de mal à personne!...

— C'est bon pour les bouviers de ne pas avoir peur des vaches, dit le fils de Pasion, boudeur. On voit bien que tu as été élevé dans une étable...

— Chut, Ménécrate! intervint ma mère. Ce que tu dis là n'est pas courtois pour moi... Allons, goûtez et ne pensez plus à cette sotte querelle!... »

Ménécrate, cependant, y pensa longtemps et m'en garda une vive rancune.

Bientôt commencèrent les vendanges. Dès l'aube nous partions sur les charrettes chargées de grands paniers

d'osier, dans lesquels se plaçaient en chantant les jeunes gens et les jeunes filles chargés de cueillir les raisins. Ils les entassaient dans les grandes corbeilles, que les charrettes rapportaient en grinçant au pressoir. On y jetait le fruit ruisselant, et d'agiles garçons, sautant à pieds joints dans les cuves, l'écrasaient de leurs pieds nus, et leurs jambes se teignaient jusqu'au-dessus du genou du jus sanglant de la grappe.

Euphorion était bien surpris de les voir faire; nous voulûmes aussi fouler les raisins. Ménécrate, seul, refusa de se joindre à nous.

Le soir, on dressait pour les vendangeurs une longue table en plein air. Ils s'y asseyaient couronnés de pampres. Leur repas fini, ils se livraient à toutes sortes de jeux auxquels nous nous mêlions avec ardeur.

Tantôt on rangeait en ligne des outres pleines de vin et frottées d'huile à l'extérieur; il fallait les franchir en sautant, et les chutes fréquentes excitaient un rire universel. Ou bien nous nous poursuivions en courant sur un seul pied, — nouveau prétexte à culbutes.

On se pourchassait encore, les yeux couverts d'un bandeau, et il fallait reconnaître à l'aveuglette celui qu'on avait pris. Quelquefois, nous divisant en deux bandes, nous jouions *à jour et nuit;* une ligne tracée sur le terrain nous séparait en deux camps : l'un poursuivait l'autre, et tantôt le jour avait l'avantage, tantôt la nuit. Nous jouions encore à la « mère l'Oie », un jeu qui nous vient de nos pères. Un des plus hardis faisait le loup, un autre faisait l'oie; celle-ci rassemblait derrière elle, en une longue queue, tous les joueurs par rang de taille, le plus grand le premier, le plus

petit le dernier. Le loup essayait de prendre celui-là, et l'oie, par ses feintes, ses vifs mouvements, fidèlement suivis de sa longue traîne, devait éluder la poursuite du loup. Ce jeu nous amusait au dernier point, et le berger Lepandre était de nous tous celui qui savait le mieux faire l'oie. Mon père jouait à ravir le loup, et rien n'était plus difficile que de lui échapper.

Ces délassements, qui auraient été déplacés à la ville, ne choquaient personne dans la liberté des champs. Seul, Ménécrate n'y prenait aucun plaisir. Jamais on ne vit si morose compagnon.

CHAPITRE XVI

LA PETITE NÉÈRE

Mon ami Théagène, si fort, si courageux, et qu'on aurait pu croire parfois un peu brusque, était cependant d'une douceur charmante avec les enfants. Mes petits frères raffolaient de lui, ils étaient toujours suspendus à sa tunique, l'appelant dans tous leurs jeux, le mettant de moitié dans tous leurs projets. Constamment ils lui demandaient secours, tantôt pour leur fabriquer des pipeaux avec des roseaux percés, tantôt pour leur construire une maisonnette de branchages, réparer un ballon ou un cerceau; ils n'étaient heureux qu'auprès de lui. Mais ce qui lui gagna, plus que tout, les bonnes grâces de ma mère, ce fut sa bonté envers la toute petite Néère, à peine âgée de trois ans et qu'il s'entendait mieux que personne à amuser. Elle était fort nonchalante et aimait à se faire porter. Quand tout le monde s'y refusait, sous prétexte qu'à son âge on pouvait marcher, Théagène était toujours prêt à la prendre sur son épaule et à se laisser retarder par ce lourd fardeau, car l'enfant était superbe et son poids n'était pas quantité négligeable, je vous le garan-

tis!... Souvent, en le voyant si doux et si attentif pour les petits, ma mère le plaignait d'être orphelin et privé des joies de la famille; il est certain qu'il semblait tout particulièrement taillé pour le rôle de frère aîné.

Certes, je chérissais les chers petits, mais ma patience avec eux n'était pas inépuisable, et j'avais aussi une trop grande tendance à les taquiner, quoique ma mère m'avertît souvent que j'avais tort, et que, si j'étais d'humeur tourmentante, ce qui est fort vilain, je ferais mieux de m'adresser à ceux de mon âge, qui pouvaient me rendre la pareille. Vous avez vu, par l'aventure des vaches, que je ne m'en privais pas; et je me hâte de vous dire que les niches ou taquineries dont je gratifiais mes petits frères n'étaient jamais bien méchantes. Je m'enfuyais quand ils m'appelaient, je me cachais si bien qu'ils ne pouvaient me retrouver, ou encore je leur disais, chose qui les désespérait par-dessus tout, que j'allais partir pour les pays étrangers et que jamais ils ne me reverraient... Ils voulaient venir avec moi, disaient-ils; et, tout en leur faisant des descriptions aussi brillantes que fantastiques des pays que je me proposais de découvrir, je refusais cruellement de les emmener à ma suite.

« Vous êtes trop petits. Que voulez-vous qu'on fasse de mioches pareils? demandais-je.

— Mais nous grandirons, nous aussi!..

— Bah! Vous serez toujours plus petits que moi. Les enfants, c'est gênant; ça crie, ça pleure, c'est gourmand, c'est tout de suite fatigué... Non, il n'en faut pas...

— Oh! Proas!... Emmène-nous!... criaient-ils désolés. Nous serons sages!... Nous n'aurons pas peur... ni faim... ni rien! Emmène-nous!...

— Non, non, je ne veux que Théagène!

— Ah! lui, il nous prendra!... » disaient les petits avec confiance. Et tout regaillardis, ils couraient confier leur projet à leur ami...

Autant Théagène était bon pour eux, autant le déplorable Ménécrate se montrait à son désavantage. Ce malheureux garçon semblait éprouver une joie toute particulière à tyranniser ceux qui ne pouvaient lui répondre : serviteurs, enfants ou animaux. Combien de fois l'ai-je vu sournoisement pincer la queue de Pyrrhos, arroser le chat d'eau froide, tirer les cheveux de Néère, ou briser comme par accident les jouets des petits frères... Construisaient-ils sur le sable de la grève une forteresse en miniature, Ménécrate, arrivant au galop, venait y tomber comme la foudre et démolissait leur ouvrage.

Théagène avait-il gonflé leur ballon de cuir, Ménécrate y enfonçait son bâton, ou le crevait d'un coup de pied. Mangeaient-ils une tartine de miel ou de fruits confits, il les heurtait comme par mégarde et faisait tout tomber dans la boue ou dans la poussière; puis il riait, imitant leurs pleurs de colère. Il ne se passait pas de jour qu'il ne leur jouât quelque mauvais tour. Sa conduite, plus encore que les douces remontrances de ma mère, me faisait comprendre combien il est sot et lâche de tourmenter plus petit que soi. Nos paysans le haïssaient, car il était envers eux arrogant et dur; et pour Glycère il n'avait que mots amers ou procédés désobligeants.

« Fais donc attention! lui dis-je un jour qu'il restait allongé dans le grand siège rustique sous l'ormeau, tandis que Glycère était debout. Lève-toi, et plus vite que ça!...

— Ah bah!... pourquoi?...

— Tu ne sais pas qu'on ne reste pas assis quand une dame est debout!...

— Une dame?... Glycère?... qui travaille pour vivre!... » fit-il d'un air insolent.

Une formidable tape, que je lui assénais incontinent, vint le déloger de son siège.

« Qu'est-ce qui te prend!... dit-il en pleurnichant. Tu m'as fait mal à mon bras malade!... Je le dirai à ton père!...

— Tu as mal au bras?... Depuis quand?...

— Depuis toujours... J'ai eu mal alors que j'étais petit et c'est pourquoi je ne suis pas fort comme les autres...

— Ah! ah! ah!... encore une de tes maladies impromptu, qui viennent toujours si bien à point... »

Et je lui tournai le dos.

Mais j'étais sûr que lorsque nous n'étions pas là il se montrait grossier avec Glycère, bien qu'elle ne se plaignît jamais de lui. Pour mon aïeul il n'avait aucune prévenance, et il était le seul de nous tous qui ne le chérît pas tendrement.

Il bâillait à ses plus charmants contes, et parfois même osait se plaindre qu'il fallût l'écouter.

« Les vieux ne font que rabâcher, » disait-il sans honte; et j'étais obligé, dans mon indignation, de fermer sa sotte bouche d'un coup de poing, qu'il se gardait bien d'ailleurs de me rendre.

Il avait de l'eau froide une terreur extraordinaire. Que ce fût pour procéder à sa toilette ou pour nager, il montrait de l'élément liquide une horreur comparable à celle de Mélanios. Aussi trouvions-nous doublement répréhensible son jeu favori qui était de maintenir de force la pauvre bête sous la fontaine. Par bonheur pour lui, Mélanios avait de quoi se

défendre et certaine griffade imprimée en plein dans le visage de son ennemi, qui pensa en perdre les yeux, vint à propos lui enseigner le respect. Aucun de nous ne le plaignit, ce jour-là, sauf ma mère et Glycère, qui eurent la bonté de panser ses blessures; mais, parmi nous, gamins, ce fut un concert unanime :

« C'est bien fait!... Pourquoi le tourmentes-tu?...

— Vous êtes tous des mauvais cœurs!... criait-il en larmes. Vous et votre maudit chat, vous vous valez!... Je voudrais vous voir tous au fond de l'Achéron!... »

Et nous de rire, insensibles à sa mésaventure.

Je ne vous entretiendrais pas si longuement des méfaits de notre condisciple s'ils n'avaient dû aboutir à un résultat qui aurait pu avoir les plus graves conséquences.

Je vous ai dit qu'on n'avait jamais permis à la maison que les nourrices et servantes nous fissent les contes absurdes dont elles ont universellement la manie.

Jamais on ne nous avait dit pour nous rendre sages que Lello, Acco, Alphico, Gorgo, Lamya ou Mormolyké [1], viendraient nous prendre. Jamais on n'avait dit quand nous pleurions: « Chut! le loup va t'emporter! » Aussi étions-nous complètement exempts des frayeurs ridicules qui parfois désolent l'enfance.

La visite inattendue de Ménécrate devait par malheur changer cet enviable état de choses.

Lui-même affreusement poltron, il se complaisait à farcir la tête des petits de tous les contes saugrenus qui lui remplissaient la cervelle. La stryge, le chat-huant, le sorcier, la chimère, le fantôme, devinrent des personnages redoutables

1. Croquemitaines grecs.

dont nos pauvres mignons apprirent à la fois l'existence et le pouvoir. En vain ma mère ordonnait à Ménécrate de cesser ses absurdes récits ; en vain elle réitérait aux enfants l'assurance que tout cela n'était que contes inventés à plaisir ; elle eut le chagrin de voir les petits devenir nerveux, irritables, effrayés dans les ténèbres ; et bien qu'elle eût positivement défendu à l'intrus de continuer à raconter ses fadaises, il n'en fit qu'à sa tête et poursuivit en dessous le cours de sa triste campagne.

Néère en particulier, trop petite pour être rassurée par ce que disait ma mère, était devenue en peu de jours tout à fait poltronne ; Phédime, désolée, ne trouva d'autre recours que de nous recommander de ne jamais laisser Ménécrate seul auprès d'elle. C'est ce que nous fîmes, montant bonne garde ; mais notre vigilance devait être mise en défaut par son astuce.

Un jour Néère nous avait étonnés en mangeant gloutonnement sa bouillie de maïs au miel. Comme ma mère la reprenait avec douceur, l'enfant, désignant Ménécrate de son petit doigt rose avait dit :

« *T*omme lui... Néère fait *t*omme Méné... *cate*... »

Chacun de rire alors, car le fils de Pasion était remarquable pour la voracité avec laquelle il engloutissait les mets, tout en les déclarant trop grossiers pour son palais raffiné.

Et, rougissant de dépit, il avait lancé à la pauvre petite fille un regard venimeux.

Le soir, par un clair de lune superbe, nous étions tous assis en cercle autour de l'aïeul, sous le grand cèdre qui ombrageait la maison. Il nous contait une aventure de sa jeunesse, lorsque des cris déchirants, partis de la paisible demeure, vinrent tout à coup glacer le sang dans nos veines.

« Néère!... cria ma mère éperdue en se levant. C'est la voix de Néère!... »

Elle s'élança vers la maison, nous la suivîmes en tumulte.

Elle court à la chambre où l'enfant repose dans son berceau, éclairée par la faible lueur d'une lampe de nuit... La pauvrette est là, les membres raidis, convulsés, les yeux hagards... Dans la pénombre on distingue une sorte de fantôme gigantesque, drapé de blanc, dardant des yeux de flamme... Nous-mêmes, nous nous sentons glacés d'une terreur subite à cette vue... Mais mon père se précipite sur le fantôme, le saisit, le dépouille en un tour de main de son linceul, nous montre le misérable Ménécrate, juché sur une paire d'échasses et portant une lanterne dont il dirige les rayons à travers les trous d'un masque livide...

Le scélérat tombe à genoux, supplie mon père de l'épargner, crie que c'était pour rire... qu'il voulait faire seulement peur à la petite et la rendre plus sage... Mon père, exaspéré, le jette dehors, puis revient auprès de ma mère qui a pris l'enfant sur ses genoux, et lui prodiguant les plus doux noms, les plus tendres caresses, essaye de ramener le calme et la confiance dans sa petite âme épouvantée...

En vain! l'enfant ne sort de son effrayante rigidité que pour pousser des cris affreux... Les convulsions tordent ses petits membres et ses yeux égarés cherchent avec terreur le fantôme... Nous sommes en pleurs; l'épouvante et la désolation remplissent notre paisible demeure; ma mère est hors d'elle-même, et sa douleur fait pitié. Glycère, versant d'abondantes larmes, prépare une boisson calmante, car elle connaît les propriétés de toutes les herbes des champs : s'agenouillant auprès de ma mère, elle réussit à faire passer

quelques gouttes à travers les dents serrées de la pauvre mignonne.

... La nuit s'achève dans l'angoisse, à chaque instant nous craignons de voir ma petite sœur rendre l'âme...

A l'aube, un mieux se produit pourtant; ses membres se détendent, ses cris s'apaisent. Avec un profond soupir, elle incline sa tête sur l'épaule de ma mère et s'endort...

Mon père sort alors, il cherche Ménécrate qui se cache et tremble à sa vue.

« Va-t-en!... lui dit Nicias d'une voix frémissante. Quitte cette demeure que tu as désolée, et remercie les dieux que ton forfait n'ait pas eu des suites terribles... Jamais jusqu'à ce jour je n'ai fermé ma maison à un hôte!... Mais je dois le faire : garde-toi de jamais reparaître devant mes yeux!... »

Sur un signe de mon père, les servantes donnent à Ménécrate quelques provisions pour la route : on ouvre la porte, on le met dehors; et, sans un mot de regret, sans une prière d'indulgence, il prend la route d'Athènes...

Un pénible sentiment nous retient groupés autour de mon père, regardant le départ ignominieux du coupable... Il n'a pas fait cent pas qu'il se retourne, et de loin nous montre le poing... Puis, un détour du chemin le cache à nos yeux et nous rentrons, le cœur gros de tristesse.

Ma petite sœur resta malade pendant plusieurs jours; les soins de ma mère et de Glycère ramenèrent enfin la santé dans son petit corps, la joie dans sa petite âme. Toutefois il lui était resté un ébranlement nerveux; pour un rien, une ombre, un oiseau se levant à l'improviste, elle pâlissait, poussait des cris... Ma mère désolée la tenait sans cesse dans ses bras; de nous tous, Théagène était celui qui le mieux



savait calmer l'enfant, dissiper ses frayeurs, la faire sourire.

Bientôt les jours reprirent leur cours paisible; mes amis étaient auprès de mes parents comme des enfants bien-aimés, et souvent ma mère disait en souriant qu'elle croyait avoir une plus nombreuse famille, avec toute cette jeunesse autour d'elle. Glycère semblait renaître sous notre toit hospitalier : n'était qu'elle s'inquiétait de son aïeule, qui, sans doute, languissait seule à la ville, elle eût été complètement heureuse. Ses doigts adroits modelaient chaque jour dans l'argile tendre quelques objets gracieux ou utiles, dont elle faisait présent à ma mère émerveillée. Pour la petite Néère elle pétrit une poupée comique, qui fit pousser à l'enfant des cris de joie. Elle ne s'en séparait plus, voulut dormir avec la figurine dans ses bras. Glycère, alors, entreprit de figurer un berger et son troupeau : les moutons, le chien, copié sur Pyrrhos, amusèrent grands et petits. Théagène tailla en bois une maisonnette pour le berger de terre cuite; nous fûmes chargés de la colorier sous la direction de Glycère.

Nous passions ainsi d'heureuses journées à jouer auprès de la petite sœur. Bientôt, elle fut complètement rendue à la santé et jusqu'au souvenir de la faute de Ménécrate s'effaça de nos jeunes cœurs...

Cependant, le temps s'écoulait. L'heure de reprendre le chemin d'Athènes s'approchait. Bien que nos vacances eussent été une période de liesse auquel mon souvenir, après tant d'années écoulées, se reporte avec complaisance, l'idée de retrouver nos camarades, nos maîtres, de lutter amicalement dans la palestre ou l'école, nous souriait aussi. Nous avions pris de nouvelles forces dans l'air pur des champs; tous les

jours nous nous exercions, le javelot ou la saette en main ; à la nage nous avions jouté plus d'une fois. Mon père nous apprit à plonger, à nous tenir sur l'eau sans fatigue. Euphorion était devenu de première force à ces jeux ; Théagène et moi nous ne lui cédions guère sur ce point.

Mon poulain Éole était tout à fait docile à présent. Il devait partir avec nous, mon père ayant promis de me faire parvenir l'avoine et le fourrage nécessaires à sa subsistance. Il comptait d'ailleurs nous accompagner et construire luimême un abri pour mon coursier derrière la maison d'Agariste. Il m'avait montré à le panser, à lisser son poil, à tresser sa crinière : c'est avec joie que je me disposais à prendre moimême de mon nouvel ami des soins quotidiens et assidus.

L'équitation était une des plus ardentes passions des Athéniens ; les éphèbes paraissaient à cheval dans la procession des Panathénées, et le maniement du noble animal était un de leurs exercices favoris. Euphorion possédait déjà plusieurs montures, mais mon petit Thessalien lui paraissait plus charmant que toute la cavalerie de son père, et il m'enviait sincèrement le plaisir que j'aurais à le soigner moi-même. Ce jeune animal était plein de feu et de douceur à la fois. Il avait appris bien vite à me connaître, et, du plus loin qu'il me voyait dans la prairie où il s'ébattait librement, il accourait, la crinière au vent, la queue flottante. Avec un petit hennissement de joie il venait chercher dans ma tunique si j'avais pour lui quelque friandise, puis il marchait à mes côtés, posant son nez velouté sur mon épaule, et mordillant en se jouant mes cheveux ou un pan de mon chiton. Jamais il ne me fit de mal, et c'est avec une véritable affection que je baisais son large front étoilé de blanc, que je flattais sa

croupe lustrée. Mon petit cheval eût fait honneur au plus élégant éphèbe d'Athènes : il me tardait de pouvoir le montrer à nos camarades.

Le jour du départ arriva. Ma mère, mon aïeul, appelèrent sur nos têtes inclinées la protection des dieux, puis nous pressèrent tendrement dans leurs bras. Remontant dans le char à bœufs, nons reprîmes le chemin de la cité de Pallas.

CHAPITRE XVII

UNE DÉCOUVERTE

Tous trois, nous revenions à la ville pleins de vigueur et de bonnes résolutions, décidés à vaincre à toutes les luttes, plus fraternellement liés que jamais. Mon père nous avait endoctrinés sans en avoir l'air ; dans nos longues causeries du soir, dans nos promenades, en toute occasion, il savait, sans y appuyer, glisser un conseil aimable, un précepte utile. Je voyais avec joie qu'il avait donné dans son cœur, à mes deux chers amis, une place tout près de la mienne ; qu'il souhaitait ardemment leur succès futur. La rectitude profonde du caractère de Théagène, son exquise bonté, sa triste condition d'orphelin, sa grande et visible amitié pour moi, tout conspirait d'avance à lui ouvrir les cœurs dans notre maison. Tout de suite, il avait été adopté. Ma mère le traitait comme un autre fils, s'informant de ses désirs, s'occupant de ses vêtements, lui parlant d'un ton de douce autorité. Et quand mon père l'interrogeait amicalement sur ses aptitudes, ses goûts, ses projets de carrière future, combien je me réjouissais de constater qu'un intérêt sincère lui

dictait ces questions; le cher garçon n'avait jamais été si heureux !...

Mais si Théagène avait gagné tous les cœurs, que dirai-je d'Euphorion ? Celui-là, ce n'était pas au juste de l'amitié qu'il inspirait, c'était plutôt de l'adoration. Comment décrire les enthousiasmes, les dévouements que cet être privilégié faisait naître partout sous ses pas?... Il était impossible de l'approcher sans être attiré vers lui, — ou plutôt sans lui vouer une sorte de culte. Je l'ai comparé au jeune Apollon descendu chez les bergers : c'est bien ainsi, en effet, qu'il est toujours resté dans ma mémoire. D'une essence supérieure à tout ce qui l'entourait, charmant, victorieux sans effort, un peu indifférent, sinon dédaigneux à son ordinaire, et pourtant si aimable, si profondément séduisant, que pas un de ceux qui l'entouraient ne résistait à son empire... Et lui, aima-t-il jamais du fond du cœur quelqu'un ou quelque chose !... Je n'en jurerais pas. Sa destinée était d'être adoré comme un dieu, non d'aimer lui-même; il obéissait, indolent, à sa destinée. Insoucieux des talents que la nature prodigue lui avait versés à pleines mains, il les laissait presque en friche, regardant d'un œil railleur les efforts de la multitude pour atteindre un but qu'il jugeait infime et méprisable... Mais parfois, pris d'un caprice, il secouait son indolence, il se réveillait et, comme un cheval de sang, dévorait en quelques bonds la carrière que d'autres avaient péniblement courue. De même, il faisait rarement un effort pour plaire; il n'en avait nul besoin, et peut-être dédaignait-il l'encens qui, depuis le berceau, lui avait été si libéralement offert. Il lui arrivait néanmoins de se mettre en frais, parfois, et alors vous jugez s'il entraînait tous les cœurs !...

Le croirez-vous ? Seul, mon doux, mon indulgent aïeul semblait résister à l'entraînement général ; non qu'il ne l'admirât, certes, ou qu'il refusât de rendre hommage à son charme incontestable... Plus tard, mon cher grand-père m'expliqua à demi le sentiment qui l'éloignait un peu d'Euphorion :

« L'excès même de sa facilité le met hors cadre et le rend presque incapable d'humaine sympathie, disait-il. Il ne se sent pas le frère de ses semblables, et jamais il ne sera en communion réelle avec eux. Jamais, non plus, il ne prendra au sérieux aucun mandat personnel ou civique... Son devoir, il le fera, sans doute, à l'occasion, — mais sans y attacher d'importance. Il donnera, s'il le faut, son sang à la patrie : mais ce sera par dédain de la vie, non par dévouement à une idée ou par foi dans les destinées de sa race. Et c'est pourquoi il restera impuissant à la représenter ; c'est pourquoi, j'en ai peur, tant de dons précieux resteront stériles, et pour lui-même et pour Athènes... »

La jeunesse, ne voit pas si loin ; tout entière à l'heure présente, elle en sent vivement les joies et les douleurs, mais se laisse peu agiter par des pressentiments.

Je reprenais, quant à moi, avec un bonheur tout particulier, le collier classique, en compagnie de mes deux amis préférés. Je saluai avec affection la cour de l'école, les murs, les arbres ; la bonne figure de Lysis m'était agréable à voir ; chacun de mes compagnons me paraissait grandi, plus aimable... Bref, j'étais dans une de ces dispositions heureuses où la vie vous paraît tout en rose, où l'espérance vous fait signe, où les noirs soucis sont refoulés à l'arrière-plan... Que le précipice, hélas ! est près des sentiers fleuris !...

Lysis nous fait un petit discours d'inauguration. Il nous

rappelle que nous devenons peu à peu des hommes, que notre devoir est de nous mettre à la hauteur de cette dignité. Il ajoute la péroraison immanquable, l'article de foi fondamental de la religion athénienne : nous ne sommes pas des unités isolées : nous sommes parties d'un tout indivisible : *la patrie*. Nous n'avons pas le droit de mal faire, c'est une offense à la patrie ; et si nous agissons bien, nous ne faisons que rendre à la patrie ce qui lui est dû.

Tout cela, chacun l'aurait répété en dormant tant la formule était archiconnue ; et je ne dirai pas que tous en prenaient l'esprit, comme faisait par exemple le farouche Lycidas. N'importe ! A force d'être répétée, une chose bonne ou mauvaise, vraie ou fausse, se crée une existence, devient une réalité ; et certes, s'il fut jamais précepte nécessaire, vérité sacrée, c'est bien celle-là !...

Nos classes se rouvraient par une leçon de géométrie, et je fus pour le début appelé sur la sellette. Sans avoir l'idée fâcheuse de nous imposer des tâches en vacance, mon père, qui n'avait pas oublié ses études classiques, nous avait posé mille questions en se jouant et s'était assuré, entre autres choses, que nous possédions à fond nos éléments de géométrie. J'étais, quant à moi, tout prêt pour un examen, et j'avais en particulier le premier livre d'Euclide aussi frais dans la mémoire que si je n'eusse pas quitté l'école un seul jour.

Lysis m'interroge en détail, se plaît à me tendre des pièges pour s'assurer si je comprends bien ce que j'énonce : je me tire à ma gloire de toutes les difficultés. Ce n'est pas étonnant : ces mêmes questions, mon cher père me les a posées l'avant-veille !...

Le maître hoche la tête d'un air de satisfaction; puis viennent d'autres exercices qui demandent l'emploi du compas et de l'équerre, pour décrire au tableau les figures que nous tracions habituellement sur le sable.

« Prends ton étui à compas, me dit Lysis, nous allons passer à une démonstration nouvelle. »

Mon étui?... Où peut-il être? Je n'en sais rien. Hélas! Je vais être réprimandé au plus beau moment!... Mon défaut, un de mes défauts incorrigibles, c'est le désordre... Je passe ma vie à égarer tout ce qui m'appartient. Jamais, au grand jamais, je ne range mes outils scolaires au même endroit, et le précepte d'harmonie générale qu'on m'a si souvent répété: *une place pour chaque chose et une chose pour chaque place*, est pour moi lettre morte... Mon matériel classique est généralement dispersé aux quatre coins de l'école ou du logis, et mon sac, mon beau sac de peau de panthère, présent de ma mère, ne me sert pour ainsi dire à rien, tant il m'arrive rarement d'y placer avec soin mes règles, mes jetons d'arithmétique, mon étui à compas, mon rouleau de papyrus... Que de fois, pourtant, ne me l'a-t-elle pas recommandé!...

Lysis voit mon embarras: il en devine la cause; l'excellent maître regrette de me tancer au premier jour et quand je viens justement de le contenter; mais il faut bien qu'il fasse son devoir.

« Est-il possible, Proas!... dit-il. As-tu déjà égaré tes compas? Vraiment, c'est trop tôt! Tu as à peine eu le temps d'entrer et tu as perdu ton sac? Par les dieux, il faut que tu y aies mis de la bonne volonté. — Mais tu m'avoueras qu'elle est bien mal placée!... »

On rit.



La vérité, c'est que, mon sac, je n'y ai même pas pensé ! Comme un étourneau, je suis parti ce matin sans seulement me demander où il est. Je m'aperçois avec confusion, en cherchant dans ma mémoire, que je n'ai pas pris soin, en partant pour les vendanges, de le mettre en sûreté, soit chez Agariste, soit à l'école... Il traîne sans doute en quelque coin poudreux, si tant est qu'on ne l'ait pas dérobé.

Je suis couvert de honte. Je cherche fiévreusement sous tous les escabeaux ; je demande, j'obtiens la permission d'aller voir dans la salle où nous nous tenons les jours de mauvais temps... En vain ! Mon sac n'est nulle part... Un souvenir de ma mère !... Combien je suis coupable... J'ai fort à faire pour empêcher les larmes de me monter aux yeux. — Mais, soudain, une voix perçante se fait entendre :

« Mais le voici, ton sac !... »

C'est Apulius qui, avec des yeux de lynx, l'a déniché, appendu au mur, presque sous mon nez, où dans mon trouble je ne l'avais pas vu, à moitié caché qu'il est, d'ailleurs, par un manteau accroché au même clou.

Tout joyeux, je le saisis, je dénoue le lien qui le ferme. Mais, quel étrange aspect a mon sac aujourd'hui !... Au lieu des rectangles qu'y marquent habituellement boîtes et papyrus, je sens sous mes doigts un objet de forme inconnue, irrégulière... J'ai à peine le temps, au surplus, d'analyser cette rapide impression, car déjà ma main a plongé dans le sac, sort de ses profondeurs, et, à la stupeur générale, en rapporte — que croirez-vous ? Je vous le donne en mille...

Le *Neptune* de Léocratès !...

Les premières secondes furent de pur étonnement, puis j'éprouvai une joie délirante.

Rien qu'une demi-heure auparavant, Euphorion, à qui je demandais avec anxiété des nouvelles de sa maisonnée, m'avait appris que tout allait tristement chez eux : Eucharis languissait, Léocratès était sombre ; quelques pertes d'argent, insignifiantes au fond, me dit-il, avaient été interprétées par lui dans le sens le plus funeste. Il voulait y voir le signe de revers futurs ; depuis que le *Neptune* avait quitté son toit, il avait perdu tout courage... Quant au bon Agathon, il ne pouvait se pardonner de n'avoir pas mieux veillé sur le précieux dépôt dont il avait la charge.

Ces nouvelles m'avaient fort affecté. Qu'on juge de mon bonheur, quand, revoyant soudain l'image tutélaire, les conséquences de cette trouvaille traversèrent ma cervelle comme un éclair : Eucharis rendue à la santé, Léocratès heureux, mon cher ami content ; l'excellent Agathon, soulagé d'un remords incessant...

...Et quelle chance pour moi d'être pour quelque chose dans cette bienheureuse trouvaille ! Non assurément que mon génie y eût contribué en rien ! Mais enfin, on aime toujours à jouer un rôle, si petit qu'il soit, dans les grands événements...

Il ne me vint pas une minute en tête que ce n'était pas de la gloire, mais de l'infamie qui se préparait pour moi. Comment une telle pensée aurait-elle germé spontanément dans mon esprit ? Est-ce que, si le *Neptune* se fût trouvé dans le sac d'un autre de nos camarades, l'idée honteuse de l'accuser de vol me serait venue ?... Jamais, je l'affirme. On ne prête aux autres que les sentiments dont on est capable, et je suis heureux de dire que, dans notre petit cercle, personne, sauf deux tristes exceptions, ne conçut spontanément un si méprisable soupçon.

Ce ne fut d'abord qu'un concert de questions, d'exclamations, de félicitations, d'étonnement... Chacun voulait voir, toucher, s'assurer que son œil ne se trompait pas...

Euphorion fut autorisé d'office à se rendre à l'instant chez lui pour porter à son père la triomphante nouvelle avec le petit dieu et dissiper enfin le nuage qui pesait sur son foyer.

J'ai dit que, parmi nous, deux élèves seulement eurent l'idée monstrueuse de m'accuser de vol ; mais il suffit, hélas! d'une goutte de poison pour contaminer tout le vase...

Dès le lendemain, je pus constater les premiers symptômes du mal.

J'avais passé une heureuse soirée : Agariste, Glycère, cœurs généreux, s'étaient vivement réjouies avec moi de l'étonnante nouvelle ; dans ma joie, j'avais voulu en écrire sur-le-champ à mon père, et je revenais à l'école, pressé de parler encore de l'événement, d'en ressasser les moindres détails avec Euphorion, Théagène et tous les autres, de chercher derechef comment, par quel heureux miracle, le *Neptune* avait bien pu venir s'échouer dans mon sac !...

On s'était déjà chargé de trancher sommairement la question. Avant mon arrivée, une voix avait dit :

« Voilà, en vérité, une énigme bien difficile à résoudre !... Si la statuette était dans le sac de Proas, c'est que Proas l'avait dérobée !... »

Et une autre avait répondu :

« Cela crève les yeux, tout simplement. »

Hélas ! avec quelle facilité, quelle ardeur, on croit au mal dans le monde !... C'est une chose triste à dire, mais si deux de mes camarades avaient seuls été assez vils, assez méchants pour lancer contre moi cette ignoble calomnie, il n'y en eut

pas un plus grand nombre pour la repousser nettement et sans hésitation.

Euphorion et Théagène, on le devine, furent mes champions en cette conjoncture. La défense fidèle qu'ils firent toujours autour de moi fut caractéristique.

Euphorion objecta sur-le-champ, d'un air de souverain mépris, qu'une pareille accusation était encore plus stupide que basse.

« Comment, fit-il observer, un être qui ne serait pas affligé d'idiotisme aurait-il caché l'objet volé dans son propre sac et aurait-il pris soin de l'exposer devant toute la classe?... Cela ne tient pas debout!...

Je le dis avec bonheur, pendant ces tristes jours, son amitié ne se démentit pas un instant. Lui, toujours un peu indolent et dédaigneux de montrer ses sentiments, il prit la peine de penser à se montrer en ma compagnie, à me faire témoigner de la faveur par les siens; il voulut qu'Eucharis m'invitât à aller au théâtre avec elle, que chacun pût me voir assis à ses côtés; et, d'autre part, les traits acérés de son ironie allèrent plus d'une fois porter la déroute dans les rangs de mes détracteurs.

Certes, je lui avais de la reconnaissance : ce n'est pas assez dire; chacune de ses manifestations généreuses à mon actif, je la considérais comme un acte magnanime : je vous ai dit quel était notre culte à tous pour Euphorion. Mais je sentais qu'au fond il trouvait cela puéril, peu digne d'attention, n'y voyant qu'un exemple de la sottise humaine.

Combien mon cher Théagène me fut plus secourable dans cette cruelle épreuve! Son seul argument était celui-ci :

« Proas n'a pas fait œuvre basse, par la raison qu'il est Proas. »

Il ne connaissait pas autre chose, ne sortait pas de là, et sa défense fut de m'aimer dix fois plus et de souffrir cent fois d avantage... Mon brave Théagène !... Que de coups il a donnés pour moi à cette époque !... Ce fut une période de batailles presque continuelles. Tous les jours, il y avait quelque querelle à vider, quelque insulte nouvelle à venger. On se rendait au sortir de l'école dans un petit pré encaissé par des vallonnements et arrosé d'un clair ruisseau. Ce champ clos a vu des batailles homériques. Nous apparaissions à l'école avec des bleus partout, le nez gonflé, l'oreille déchirée ; — quant aux yeux pochés, on ne les comptait plus. Lysis affectait de ne rien voir. Cela ne le regardait pas et, au surplus, nous devenions tous d'une force extraordinaire à la lutte...

Mon excellent maître me témoigna une bonté, une considération qui ne se démentirent pas. Car, lorsque je disais que deux des nôtres seulement crurent en moi sans faiblir un instant, je ne parlais que de mes condisciples et ne comptais pas le maître.

Mes calomniateurs étaient Ménécrate et Lycidas.

CHAPITRE XVIII

JOURS D'ÉPREUVE

Avec Ménécrate, bien entendu, je n'avais plus aucun rapport. Depuis son piteux exode de chez nous, ni Théagène, ni Euphorion, ni moi ne lui avions adressé la parole. En nous voyant reparaître chez Lysis, il avait baissé le nez sur ses tablettes, et un étranger aurait pu croire aisément que nous ne nous étions jamais vus. Bien qu'il gardât un silence prudent en notre présence, nous restions bien convaincus qu'en dessous il attisait le feu et que je n'avais pas de pire détracteur.

Tout d'abord, quand l'affreuse calomnie commença à circuler, j'eus quelque peine à comprendre ce dont on m'accusait ; lorsque je réussis à me mettre dans la tête que c'était de vol, ni plus, ni moins, mon premier mouvement fut un rire dédaigneux ; mais un matin, comme j'étais dehors avec Théagène et Euphorion qui chaque jour, dans ces derniers temps, venaient me chercher, je vois soudain Théagène tressaillir, le feu lui monte au visage, il pousse une brève exclamation ; je suis la direction de son regard, et sur un mur, charbonnés en lettres énormes, je vois ces mots :


ΠΡΟΑΣ
κλεπτης

Proas, voleur.

Un nuage passe devant mes yeux, mon sang se glace, puis brûle soudain ; je m'élance, j'efface l'outrageante inscription ; mes amis, frémissant comme moi, essayent de calmer mon trouble :

« Peut-être est-ce un hasard, dit Théagène, la lèvre tremblante. Un autre Proas sera en cause... »

Nous reprenons notre route et, sur les murs, sur les Hermès de pierre, sur le fût des colonnes, je relis ces mots cent fois répétés :

Proas, voleur.

Proas, fils de Nicias, a volé.

Prends garde à Neptune, Proas! Il punira ton larcin!

De cuisantes larmes de rage et de douleur me brûlent les paupières. Devant cette insulte publique imméritée, devant cette lâcheté anonyme, je me sens privé de force, je ne sais quel recours employer.

Qu'on vienne me le dire en face, et la force de mes poings me servira au moins à châtier l'insulteur!... Mais, ici, que puis-je faire?... Quand je passerais avec mes amis la journée entière à effacer ces révoltantes accusations, à quoi cela me servira-t-il?... Mon lâche ennemi ne recommencera-t-il pas derrière moi? Oh ! si mon père, mon aïeul, ma mère apprennent mon malheur!... Que vont-ils penser?... Quelle ne sera pas leur douleur!... Moi, qui souhaitais avec une telle passion faire honneur à mes chers parents, dois-je me résoudre à être leur opprobre et leur désespoir?... Et je sais si bien comment les choses se passent à Athènes!... Cette manière de répandre une nouvelle, une opinion, en la crayonnant cent fois sur les murailles, de façon que le plus grossier

paysan, rentrant le soir dans sa bourgade, colporte la nouvelle, en se faisant gloire de savoir l'événement du jour... Souvent, à la campagne, nous avions salué ensemble avec respect un tombeau où la piété des survivants avait tracé cette simple inscription : « Nicorétè repose ici. Ce fut un honnête homme. » Moi, sans doute, si je mourais demain, une main vengeresse viendrait me marquer éternellement : *Proas, voleur.*

Cette pensée me fut si cruelle que, me laissant tout à coup tomber à terre, je me livrai au plus amer désespoir, sanglotant comme je ne l'avais jamais fait depuis ma petite enfance... Euphorion me regardait, les yeux humides. Théagène, entourant mon cou de ses bras, s'efforçait de ranimer mon courage :

« Ne pleure pas !... disait-il ; relève le front, ami. L'orage se dissipera... nous prouverons ton innocence... Et, à ta place, il me semble que j'aimerais mieux souffrir innocent que coupable !...

— Tu as raison ! dis-je soudain en me relevant. Ces pleurs sont indignes d'une conscience pure... S'il ne me reste pas d'autre bien, j'ai du moins l'approbation de mon cœur, la vôtre, chers amis !... Je veux supporter l'outrage la tête haute ! Comme tu le dis, Théagène, j'aime mille fois mieux souffrir innocent que coupable !... »

Dans le premier moment d'exaltation, en effet, il me semblait qu'il en était ainsi. Mais dans les jours troubles qui suivirent, quand je vis peu à peu se détourner de moi plus d'un camarade, quand je sentis le soupçon s'appesantir sur ma tête, j'en arrivais à me demander parfois, au paroxysme d'une rage impuissante, s'il n'eût pas été plus facile de sup-

porter mon malheur si j'avais été coupable en fait?... Mais ma conscience, alors, me criait : « Non ! » La honte, le soupçon, l'outrage, rien ne m'atteignait, puisque je savais, moi, que tout cela n'était que mensonge !... Si j'avais en réalité commis le crime abject dont on m'accusait, le sentiment de ma honte eût suffi, je crois, à me tuer pendant ces tristes jours...

Parmi mes camarades, plusieurs, je le dis à leur louange, ne voulurent pas même s'apercevoir de ce qui se passait ; d'autres se refroidirent, s'éloignèrent de moi par degrés ; trop fier pour chercher à me disculper, je cessai de leur parler, et je passais à côté d'eux la tête haute, silencieux, leur adressant un regard de mépris... Il me semblait qu'à leur place j'aurais hésité à croire au mal. J'aurais voulu des preuves avant d'accepter ainsi la culpabilité d'un camarade... je me le figurai du moins. Mais la disgrâce qui me fut la plus sensible fut de voir se rapprocher de moi, me parler d'un ton de familiarité nouvelle, tous les mauvais garnements de la palestre ou de l'école, — car il y a partout des brebis galeuses, — et celles-là semblaient croire que mon malheur m'avait fait descendre à leur niveau.

Quelques rebuffades, bien appliquées du reste, me débarrassèrent aisément de leur compagnie.

Les inscriptions insultantes continuaient à salir les murs de la ville. En vain Théagène prenait-il à tâche, s'il ne pouvait les effacer toutes, d'écrire au-dessus :

Tu mens, lâche ! Proas est honnête! Celui qui dit cette chose est un menteur et un calomniateur!... Signe au moins tes injures !

Son reproche restait vague, tandis que l'accusation était

si cruellement précise !... Vous ne pouvez concevoir quelles sensations j'éprouvais lorsque je voyais ainsi mon nom brutalement accolé à une note d'infamie!... J'éprouvais la sensation que la terre manquait sous mes pas, que mes veines charriaient alternativement une glace épaisse et une lave brûlante; les jours s'écoulaient sans apporter aucun adoucissement à ma peine, aucun éclaircissement au mystère.

Le petit *Neptune* avait repris sa place sur la colonne de porphyre, mais Euphorion, Léocratès lui-même le considéraient le cœur lourd maintenant, quand ils se rappelaient ce qu'il me coûtait... Pour moi, à sa vue, un brouillard obscurcissait mes yeux, un sentiment de haine s'emparait de moi contre cette œuvre charmante; que ne pouvait-elle parler, crier mon innocence, dire quelle main malfaisante l'avait placée parmi mes étuis pour qu'elle portât contre moi un témoignage mensonger.

« Parle donc !... lui criai-je un jour avec fureur. Dis ce que tu as vu, dis quel est celui qui t'a emporté de ta place !... »

Et soudain, le regardant de plus près, je vis qu'il ne tenait plus en sa main droite le petit trident de saphir.

« Vois !... le trident est perdu !... m'écriai-je en me tournant vers Euphorion.

— Oui, je sais...

— Est-ce qu'il manquait quand... quand je l'ai tiré de mon sac ?...

— Oui...

— Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt?... Est-ce qu'on l'a cherché ?... Dieux ! ajoutai-je en me frappant le front, est-ce que je vais le retrouver aussi dans ma sacoche?... Dois-je vivre dans la terreur de sentir cette statuette

maudite s'attacher à moi!... Viens, courons!... Allons voir si le trident ne serait pas parmi mes engins d'étude!... »

Euphorion voulait me retenir; mais je courus à l'école, où le maître était seul. Je saisis mon sac, suspendu encore au clou où je l'avais laissé le jour fatal; j'en fouillai fièvreusement tous les recoins : le trident ne s'y trouvait pas.

« Que cherches-tu? me dit Lysis sans sévérité. As-tu encore égaré quelque chose?

— Le trident manque à la statuette... je voulais voir si quelque divinité malfaisante l'a placé ici... Vais-je encore trouver par miracle un objet que je n'ai jamais enfermé? » répondis-je avec amertume.

Et comme je secouais le sac, une pierre bleue translucide, étincelante, roula et tomba à terre, — preuve nouvelle du séjour détesté du *Neptune* parmi mes effets personnels.

Lysis ramassa la gemme et, gravement :

« Rapporte-la chez Léocratès, dit-il, et ne parle de ceci à personne. Inutile d'ajouter aux soupçons qui pèsent sur toi et que, pour ma part, je crois tout à fait injustes, mon enfant...

— Oh! Lysis!... m'écriai-je en tendant involontairement les mains vers lui, ne pourrais-tu porter ta conviction dans leur esprit, à ceux qui m'accusent?... Si tu savais... C'est si dur!... si dur!...

— Je le sais, Proas, et je te plains... Mais que puis-je faire?... Tu ne désires pas, j'en suis certain, que je sévisse contre ceux de tes camarades qui t'accusent?...

— Les dieux m'en préservent! m'écriai-je avec horreur. Il ne manquerait plus que cela pour m'achever!... Tu as raison, nul ne peut rien pour me venir en aide...

— Compte sur le temps... les dieux auront pitié de toi, peut-être... Et souviens-toi que le témoignage de ta conscience est le plus précieux des biens... »

Je rentrai tristement chez Agariste. Glycère s'était montrée, je n'ai pas besoin de le dire, plus qu'une sœur pour moi dans ma dure épreuve. Révoltée de la basse injure, elle ne voulut pas douter un instant que mon innocence éclaterait un jour aux yeux de tous. Que de fois j'ai pleuré, la tête sur son épaule, et avec quelle tendresse fraternelle elle essuyait mes larmes ou laissait couler les siennes avec moi... Le jour, la colère me soutenait : j'avais à lutter contre l'inimitié déclarée, à répondre en face, à échanger des horions; mais le soir venu, enfermé dans la petite maison, mon chagrin m'accablait. A la pensée de la douleur de mes parents, si la nouvelle de la fatale aventure arrivait à leurs oreilles, je me sentais mourir de désespoir... Sans Glycère, je ne sais ce que je serais devenu...

Un jour, en arrivant à la palestre, je trouvai tous mes camarades réunis autour d'Hermogène; Archias et Lycidas, armés chacun d'une pioche, étaient en train d'aplanir le terrain pour la lutte; Hermogène nous chargeait souvent de ce soin, au lieu de recourir aux auxiliaires, estimant cet exercice un des meilleurs qu'il pût nous imposer.

« Proas, me dit le pédotribe, je t'attendais; les élèves de Gylippe ont défié les nôtres à la lutte, et je vais faire un concours entre vous pour choisir ceux qui soutiendront l'honneur de notre palestre... L'arène est prête?... Bien, commencez!... Archias et Théagène, à vous le premier tour!... »

Théagène s'élança, et le lourd Béotien s'étant mis en marche avec lenteur, ils s'enlacèrent pour lutter. L'assaut

fut long, mouvementé, et se termina par la victoire de Théagène.

« Archias leur donnerait cependant plus de mal que moi, peut-être, dit mon ami en souriant ; il est si solide sur sa base qu'on a toute la peine du monde à le déraciner...

— Patience ! dit le maître. Vous lutterez tous les uns avec les autres et nous choisirons les meilleurs, sois sans crainte !... A toi, Euphorion !... avec Glaucon. »

Ce fut Glaucon qui remporta l'avantage.

« Tu ne déploies pas tous tes moyens, Euphorion, dit le maître d'un ton de reproche. Je te regardais : c'est à peine si tu te défends !

— Bah !... je me défendrais, s'il le fallait !... dit mon ami en souriant. Mais quand rien n'en dépend...

— Rien !... Appelles-tu rien l'honneur de la palestre ?... s'écria Hermogène.

— Envoie-moi chez Gylippe, et tu verras, dit Euphorion en s'allongeant nonchalemment sur le sable pour regarder les coups plus à l'aise.

— C'est bon ! c'est bon !... on verra... A toi, Lycidas !... Et toi, Proas, approche. »

Je m'avançai pour la lutte. Mais Lycidas, qui s'était levé, se détourna soudain et se rassit.

« Ne m'as-tu point entendu ? dit le maître en le touchant à l'épaule de sa baguette fourchue.

— Je t'ai entendu, répondit froidement Lycidas.

— Marche en ce cas. »

Lycidas serra les lèvres et se détourna sans répondre.

« Qu'est-ce à dire ? demanda le maître irrité. Debout, paresseux !...

— Je lutterai, répondit alors Lycidas, mais pas avec celui-là. »

Il me désignait d'un mouvement dédaigneux de la tête.

« Pas avec lui !... Et pourquoi, s'il te plaît ?... » demanda le pédotribe en nous regardant tour à tour.

Lycidas haussa les épaules et se tut.

« Pourquoi ne veux-tu pas te battre avec moi, Lycidas ? » demandai-je alors d'une voix frémissante, tandis que Théagène et Euphorion, se rapprochant, m'entouraient comme deux frères.

Le Spartiate me regarda en face :

« Parce que je ne me bats pas avec un voleur ! » articula-t-il nettement.

Ces paroles n'étaient pas sorties de sa bouche que je bondis sur lui et frappai ses lèvres mensongères de mon poing fermé. Le coup fut si rude que le sang jaillit de ses narines.

« Menteur !... lui criai-je avec fureur. Te battras-tu pour ceci, et pour ceci, et pour cela encore ?... »

Tout en parlant, j'assénais sur son visage une grêle de coups furieux. La colère m'aveuglait presque, mais transporté par la rage, il me semblait que mes forces étaient décuplées. Lycidas, sans se faire prier davantage, referma ses bras autour de moi comme un étau et, roulant ensemble sur le sable, nous commençâmes une lutte plus acharnée que jamais n'en avaient vue les paisibles murs de la palestre...

En vain le maître jette son bâton entre nous, en vain on veut nous séparer ! Nous sommes affolés tous les deux et nous frappons à tour de bras, comme des forgerons sur une enclume. Tout en frappant, je crie des paroles entrecoupées :

« Menteur!... Menteur!... Est-ce toi qui écris des mensonges sur les murs?... Tiens, prends ceci... et ceci... grand lâche!... Ne pouvais-tu le dire au lieu de te cacher pour l'écrire?... »

Lycidas frémit de rage et me rend mes coups dans un silence farouche. La colère me transporte à ce point que, pour la première fois depuis que je viens à la palestre, je le renverse sous moi. Je plante mon genou sur sa poitrine et, lui serrant la gorge des deux mains, je crie:

« Dis que tu as menti!... Dis que tu as menti!... »

Sa face se congestionne, mais il me lance un regard de défi et se tait.

« Je ne te lâche pas que tu n'aies avoué!... »

Je le ferais comme je le dis, mais Hermogène, irrité de ce que nous n'avons pas obéi à l'ordre de cesser le combat, me prend rudement par les épaules et m'arrache à mon adversaire.

« As-tu fini, petit louveteau!... s'écrie-t-il avec colère. Sache que nul ici ne doit méconnaître mon autorité. Par Hermès!... vous voilà l'un et l'autre bien arrangés!... »

En effet, nous avons le visage, les épaules et les bras lacérés, les cheveux arrachés; mais Lycidas ne se tient pas pour battu:

« Je te préviens, dit-il au pédotribe en se relevant, que je ne prendrai point part à la lutte avec les Gylippites si celui-là est de tes champions.

— Tu y prendras part si je t'y envoie, ou tu quitteras ma palestre, dit Hermogène avec colère. Quel vent d'indiscipline a soufflé ici aujourd'hui!... Je vous ferai voir à tous qui est le maître chez moi!...

— Je quitterai ta palestre s'il le faut, reprend Lycidas avec entêtement, mais je t'avertis que tu te mettras une mauvaise affaire sur les bras si tu t'obstines à envoyer comme champion un élève sous le coup d'une accusation pareille. »

— Une accusation!... une accusation!... dit le maître avec impatience. Prouve-la, et je le chasse de mon école !

— C'est à lui de prouver qu'elle est injuste, répond Lycidas avec son irritante froideur. Je ne suis pas accusateur public.

— Tu sais aussi bien que moi que tu mens ! lui dis-je en frémissant. Qui sait !... peut-être as-tu commis toi-même le crime dont tu m'accuses !... »

Il haussa les épaules.

« Je ne t'accuse pas ; la voix publique s'en charge, » dit-il avec hauteur.

Une vive discussion s'engage entre mes partisans et les siens. Ceux-ci prétendent que je ne puis pas prendre part à la lutte contre l'école de Gylippe tant que mon innocence ou ma culpabilité ne seront pas prouvées. Ceux-là soutiennent ardemment le contraire.

Hermogène est perplexe ; il tient à moi parce que je suis parmi les bons lutteurs, mais ne se soucie guère de voir le maître rival objecter les bruits qui courent sur mon compte.

Je sens que si je suis exclu de la lutte, mon cœur se brisera... Qu'ai-je fait, dieux immortels, pour avoir mérité un supplice pareil ?

« Si Proas ne lutte pas, dit Théagène brièvement, je me retire.

— Et moi aussi, dit Euphorion.

— Et moi je me mets avec lui, puisque le loup spartiate est contre lui, dit Archias de son air majestueux.

— Avez-vous fini vos sornettes !... crie le maître exaspéré. *Je me bats... je ne me bats pas... — J'y vais... je n'y vais pas...* Par Zeus ! depuis que je tiens ma palestre, je n'ai pas vu une pareille bande de malappris !... Vous obéirez aux ordres qu'on vous donnera ou, foi d'Hermogène, vous apprendrez à me connaître !... Allons, assez de verbiage ! Prenez vos javelots, et à vos places !... »

Le maître nous fait rudement travailler une heure ou deux ; les coups de baguette pleuvent dru sur nos échines, la sueur ruisselle sur tous les membres, et le sourcil d'Hermogène demeure froncé comme celui du Jupiter tonnant.

Je m'escrime de mon mieux, mais mon cœur pèse comme un plomb dans ma poitrine ; je le sens heurter lourdement mes côtes ; une voix lugubre semble crier à mes oreilles :

« Si tu es exclu de la lutte, tu es déshonoré à jamais !... »

Mon angoisse est si pénible que j'ai peine à la dissimuler devant mes ennemis. L'orgueil me donne du courage, cependant, et je sors la tête haute quand le maître nous congédie enfin, le front chargé de nuages.

Le coup de pied de l'âne ne doit pas manquer à mon supplice. Comme nous franchissons la porte, Ménécrate passe à côté de moi, s'entretenant vivement avec Apulius :

« Tu penses bien, dit-il d'un air affairé, que je ne pouvais pas rester en relations avec lui... *Mon père m'a défendu de lui parler...* »

Je comprends qu'il parle de moi, et un rire ironique s'échappe de mes lèvres...

CHAPITRE XIX

UN SAUVETAGE

Ma condition devenait de jour en jour intolérable. J'avais perdu le sommeil, l'appétit, le goût du jeu et de l'étude. Peu à peu, même la douce compagnie de mes amis m'était devenue à charge. J'étais pour eux une cause incessante de peine, et toute leur fidélité ne pouvait me soustraire à la mienne. On dit que l'amitié vraie aide le malheureux à porter son fardeau. C'est une belle image, mais ce n'est qu'une image ; certes, la foi inébranlable qu'ils eurent en moi était un bienfait sans prix : elle est restée un des meilleurs souvenirs de ma vie ; mais l'injuste opprobre qui pesait sur moi n'en demeurait pas moins plein et entier ; parfois même je me disais qu'il en rejaillissait quelque chose sur eux, et ma misère augmentait. Mon humeur commençait à s'altérer ; je me sentais devenir sauvage et misanthrope, chose triste à mon âge, j'en venais à fuir la société, à rechercher la solitude. C'est que je lisais mon malheur sur le visage de mes plus dévoués champions ; au moins les arbres, les ruisseaux, les prairies n'en savaient rien ! et j'avais chance d'oublier


ROUX
HAMEL

un peu en leur fraîche compagnie ces reproches ou cette compassion qui bientôt, je le sentais, me conduiraient à la folie.

Un matin, bien avant l'heure de la classe, j'errais ainsi dans la campagne ; passant par la porte de Dipyle, j'avais gagné les bords de l'Ilyssus ; sous les grands saules, il régnait une fraîcheur divine. L'herbe était verte comme une émeraude, l'eau d'un bleu de saphir, le ciel pur ; mon jeune être physique n'avait jamais senti la douleur ; il était impossible qu'il ne s'associât pas à cette fête de la nature. Ma peine étant toute morale, elle pouvait disparaître, céder à une autre impression. Je sentis tout à coup l'horrible oppression se relâcher, le cercle de fer se détendre. Comme tout était beau ! que cette eau, ce feuillage, que la terre et le ciel paraissaient heureux !... Eh ! quoi ? à moi seul l'espoir serait refusé, quand tout brille et s'épanouit autour de moi ? Allons ! du courage ! de l'espoir ! Croyons ce que me disent les gens d'expérience : les jours d'épreuve passeront ; ils me feront l'effet d'un mauvais rêve...

Je m'étais étendu sur le gazon et je rêvais ainsi paisible, lorsqu'un objet insolite attira mes yeux. En face de moi, à la branche d'un saule, je voyais flotter quelque chose de blanchâtre. Les saules ne portent point de fruits et cela ne ressemblait d'ailleurs pas à un fruit. Qu'était-ce ? Un nid ?...

Peu à peu une sorte de curiosité inconsciente me pousse à me lever, à aller m'assurer par mes yeux de la nature de cet objet. En m'approchant, je reconnus que c'était un carré de papyrus, une pancarte portant sans doute quelque instruction à l'usage des promeneurs. Mon cœur se serre pour-

tant comme à l'annonce de quelque désastre. J'approche encore, et je vois écrit en grosses lettres :

Proas est un voleur.

O rage ! Encore ! encore !... Suis-je donc maudit sans rémission !... Jusque dans cette retraite où les nymphes et les hamadryades s'ébattent en leurs jeux sacrés, ils ont osé pousser leur horrible imposture, leur infâme calomnie. Il n'est plus donc pour moi de refuge ! Partout ces furies me poursuivront... Hélas ! hélas ! que faire ?... O vous, divinités dont on a insulté l'asile, venez à mon secours ! Vengez-moi ! Je suis petit, je suis seul ! Je ne peux rien et je meurs si vous m'abandonnez !...

Je m'étais jeté à terre en proie à la plus amère douleur. En ce moment des cris désespérés frappèrent mon oreille. « Au secours !... au secours ! par pitié !... au secours !... » Je lève mes yeux obscurcis par les larmes, et je vois à une centaine de pas quelque chose qui se débat dans l'eau. Il se trouve que je nage comme un poisson. Je vois la possibilité, la certitude, de secourir un être humain, de lui sauver la vie. En un clin d'œil j'ai secoué mon chagrin, couru à la place où le malheureux se débat, arraché ma tunique, reconnu Ménécrate qui disparaissait sous l'eau avec un dernier hurlement, et plongé à la suite de cet intéressant personnage.

Oui, je le dis non sans orgueil, j'allai le repêcher à l'instant même où, ayant reconnu sa hideuse tête, la conviction se faisait en moi que l'auteur de l'ignoble inscription, c'était lui !...

Je plonge donc, je saisis le précieux Ménécrate par la peau du cou ; immédiatement, il s'agrippe à moi comme un noyé qu'il était, me serre ainsi qu'un étau, me paralyse. Nous étions descendus jusqu'au sable fin du fond. En vain je lutte pour me débarrasser de ses griffes : l'imbécile se cramponne davantage. Je sais prolonger mon séjour sous l'eau ; mais ce talent a ses limites... Il faut recourir aux grands moyens... De mon poing gauche resté libre, je lui assène sur la nuque un maître coup qui pour un instant du moins lui ôte le pouvoir de mal faire, et, frappant le sol d'un vigoureux talon, je remonte à la surface, je gagne le bord, je dépose sur le gazon le produit ruisselant de ma pêche, — en grande hâte de remettre mes vêtements et de le planter là.

Je croyais qu'il allait tout de suite reprendre ses sens, et ma foi, pour ce qui était de le sécher ou de le réconforter, je laissais volontiers ce soin à d'autres !...

Mais non ; il ne revenait pas à lui. Allons ! il va falloir maintenant le frictionner et le rappeler à la vie...

Et l'heure de la classe qui approche encore !...

Pour un fâcheux, Ménécrate est un fâcheux, il n'y a pas à dire !...

Assez rudement, je lui arrache ses vêtements qui collent sur lui, et je me mets à l'étriller d'importance.

« Ah ! tu sèmes les inscriptions injurieuses !... Ah ! tu mords les talons des camarades !... Ah ! tu calomnies !... Eh bien, moi, je te repêche !... Moi, je te frictionne !... Moi, je te rappelle à tes mensonges et à tes basses manœuvres !... Attrape, gredin !... »

Et je râclais de toutes mes forces.

Bientôt il ouvre l'œil; la mémoire lui revient, il se dresse à moitié, et me reconnaît.

« C'est toi !... toi, Proas, qui m'as sauvé la vie!... Ah !... que c'est beau !... que de reconnaissance ! »

Je ne daigne pas répondre. Achevant d'attacher ma tunique, je me dispose à lui tourner le dos.

« Proas ! Proas, fait Ménécrate d'une voix suppliante, ne t'en va pas, ne me laisse pas !...

— Tu n'as pas le moindre mal !... Donne-moi la paix... Et quant à rester en ta compagnie, pour le plaisir, tu sais !... »

Je désigne sans commentaire l'odieuse pancarte qui flotte presque au-dessus de nos têtes.

Un déluge de larmes inonde la face de Ménécrate. Il fait en pleurant la plus laide grimace qu'on puisse voir.

« Ah ! Proas ! pardonne-moi !... pardonne-moi !... Je me repens, je me repens du fond de l'âme, je le jure !... Après ce que tu as fait pour moi, je suis ton ami à jamais !... »

Je l'interromps rudement :

« D'abord, je te défends de t'appeler mon ami! Puis, je n'ai rien fait *pour toi;* c'est moi seul que j'ai obligé... sur ce, tire-toi d'affaire... »

Je m'éloigne à grands pas; il n'a aucun mal que la peur, je le répète, et de plus j'ai observé qu'on vient à son secours. De braves pêcheurs dont la cabane est située à peu de distance, ayant fini par s'apercevoir qu'il se passe quelque chose d'insolite, s'approchent; ils lui offriront sans doute les réconforts dont il paraît avoir soif. Pour moi, je prends mes jambes à mon cou et je me hâte de gagner l'école. Il n'est que temps !... Ce petit drame, au surplus, m'a quelque peu réconcilié avec l'existence.

La matinée se passe sans incident. Dans l'après-midi seulement, Ménécrate reparaît, pâle, intéressant, et un peu moins noir que d'habitude, grâce au bain forcé et aux frictions vigoureuses du matin. Nous étions dispersés au hasard dans la cour, attendant le maître. Ménécrate, au milieu d'un groupe racontait son accident avec volubilité ; mais voici que soudain sa figure se décompose :

« Mon manteau ! j'ai oublié mon manteau !... gémit-il d'une voix entrecoupée.

— Grand malheur !... Va le chercher, ou achètes-en un autre moins râpé, » dit un écolier.

Mais il se frappe la tête de ses poings. Il se démène, s'arrache les cheveux, semble en proie à la plus vive inquiétude. On dirait qu'il est saisi de démence.

« As-tu bientôt fini ? demande Lycidas agacé.

— Ils l'auront perdu !... Ils l'auront pris !... Ils l'auront égaré !... continue l'autre inconsolable.

— Va donc tout de suite le chercher, ton précieux manteau, au lieu de pleurnicher ainsi comme un imbécile ! » conseille Lycidas.

Profitant du conseil, Ménécrate veut s'élancer hors de la cour pour courir sur le lieu du désastre, mais il tombe sur le pêcheur qui justement lui rapportait le fameux manteau, soigneusement plié. Avec un rugissement de joie, Ménécrate saisit son bien, le tâte, le fouille...

« En voilà un qui paraît attaché à sa propriété ! » dit Archias qui le regardait faire.

Mais les cris et les gémissements de Ménécrate recommencent de plus belle. « Ils *l*'ont pris ! Ils *l*'ont volé ! Ah ! les coquins, les misérables ! »

Le front du paysan s'est assombri :

« Pardon, dit-il, il n'y a point de voleurs chez nous. Et si c'est de cet objet tombé de ta poche que tu parles, le voici, je te le rapportais en venant à la ville vendre mes poissons. Je vois, jeune homme, que ta langue est plus prompte à injurier qu'à dire merci, car tu es sorti de chez nous sans un mot de gratitude pour ma bonne femme, qui a pris la peine de te nettoyer et de te sécher. Reprends ton joujou et apprends, si tu peux, à te mieux comporter une autre fois ! »

Sur ces mots, fouillant parmi la masse grouillante de ses poissons, il en retira un petit objet qu'il remit à Ménécrate et, lui ayant tourné le dos avec colère, il se retira.

Je n'avais vu et entendu qu'imparfaitement le détail de la scène que je viens de conter, étant resté à quelque distance avec Euphorion. Théagène, au contraire, s'était approché pour n'en rien perdre, et avant que Ménécrate eût eu le temps de cacher l'objet dans les plis de sa tunique on vit, à la stupéfaction générale, mon fidèle champion tomber sur lui comme la foudre, l'abattre à terre, le serrer de son genou, le saisir à la gorge, tandis qu'il le frappait à coups redoublés, criant comme un énergumène :

« Tiens, voleur !... Tiens, assassin !... Tiens, lâche !... Tiens, menteur !... Tiens, faussaire !... Tiens, parasite !... Tiens, sycophante !... Tiens, chien ! chien ! chien ! triple chien !... »

Ménécrate n'avait pas dit un mot pour le provoquer. Nous crûmes Théagène saisi de folie ou frappé d'insolation.

La première stupeur passée, plusieurs se précipitèrent et parvinrent non sans peine à lui arracher sa victime. Dans sa généreuse colère sa force était décuplée. Le nombre vint

enfin à bout de lui. Mais, triomphant, il brandissait son trophée encore tout visqueux.

« Le trident du *Neptune* ! cria-t-il d'une voix véritablement stentorienne. C'était lui le voleur ! Lui, lui, lui !... Misérable ! il faut que je t'écrase !... »

Puis, changeant de ton :

« Proas, cher ami, quel bonheur !... Ah ! que j'ai souffert !... »

Et le brave garçon me serrait à m'étouffer, les yeux pleins de larmes, que la douleur, certes, ne lui eût jamais arrachées.

Je comprenais enfin, je me sentais renaître. Euphorion me serrait la main... Ah ! les heureux moments ! Je regardais autour de moi comme dans un rêve. Poussiéreux, sanglant, déchiré, Ménécrate avait l'air d'un reptile broyé ; on lisait l'étonnement sur tous les visages, la joie sur quelques-uns, une honte amère sur celui de Lycidas. Notre maître était survenu ; il avait vu, il avait compris. D'une voix brève, il ordonna le silence :

« Ménécrate, dit-il, à toi seul je donne la parole. Si j'en crois ce témoin muet, tu as chargé ta jeune âme de crimes bien noirs... Je t'adjure de dire la vérité !... Parle, sois brave une fois dans ta vie... C'est le seul moyen qui te reste de faire pardonner tes torts.

— Je parlerai, » dit Ménécrate haletant.

Il respira plusieurs fois avec effort, puis d'un ton qu'on ne lui connaissait pas :

« Je le devrais, même si je n'y étais forcé. Ce matin même Proas m'a sauvé la vie !... »

Il conta en quelques mots l'aventure du matin, sans y

rien ajouter ou retrancher. O miracle !... Vraiment la figure du pauvre garçon avait pris quelque noblesse.

« Je voulais le lui dire !... Je voulais tout lui avouer, fit-il en pleurant, j'en jure par les dieux immortels ; il n'a pas voulu m'écouter. Mais quand j'ai vu que je lui devais la vie, ma résolution a été prise, et si je songeais à cacher le trident, c'est que je n'étais pas prêt... devant toute l'école...

Des sanglots lui coupèrent la voix.

« Bien, bien, dit Lysis, grave et bon, on te croit ; poursuis ton récit. Comment et quand as-tu dérobé le *Neptune ?* Dans quel but?... Dis tout, et j'en prends l'engagement au nom de tous mes élèves, — personne, j'espère, ne me démentira, — la plus grande somme d'indulgence possible te sera accordée.

— C'était la veille du jour où nous avons quitté la maison de Léocratès, commença Ménécrate. Mon père était très irrité et moi aussi. Je me disais que c'était bien dur d'un homme si riche, si puissant, de nous jeter ainsi sur la paille, lui qui avait tout!... Qu'il en tâte un peu de la misère, pensai-je ; qu'il apprenne ce que c'est de n'être pas sûr de son repas quotidien, de son logis de la nuit, de n'avoir jamais dans sa poche l'obole à jeter à un mendiant!... Et, soudain, je me rappelai ce *Neptune* auquel la fortune de la maison était, disait-on, attachée. Je résolus de le soustraire, — rien que pour un temps, — et lorsque Léocratès aurait appris à ses dépens la douleur cuisante des désastres, de le lui rendre, de jouer le rôle de dieu libérateur, de le mettre enfin sous ma dépendance. Tout cela était très joli en projet, mais je trouvai que les choses n'allaient pas si vite...

« Non qu'il m'eût été difficile de m'emparer du *Neptune.*

Je connaissais les détours de la maison, ses habitudes, le moment où tel couloir est vide, l'heure où le bibliothécaire fait la sieste... Je parvins sans difficulté à réaliser la premiere partie du programme. Le *Neptune* était en ma possession. Personne ne m'avait vu, nul ne me soupçonnait, Léocratès était plongé dans la désolation, tout marchait à souhait. Mais quand, fatigué de cacher la statuette, ce qui n'était pas une petite affaire avec nos perpétuels changements de séjour, je songeai que le moment était venu de la remettre en place, je m'aperçus trop tard que c'était impossible. Je n'avais plus accès dans la maison de Léocratès. Que faire? Je traînais partout cet objet, qui finit par devenir un fardeau intolérable. A la campagne, chez Nicias, j'avais dû l'apporter avec moi, et je ne saurais vous dire les angoisses qu'il m'a causées!...

« A la suite d'un mauvais tour que j'avais joué à sa petite fille, Nicias me mit à la porte. Je reconnais aujourd'hui que sa colère était juste et que, sans le vouloir certainement, j'avais mis en danger les jours de l'enfant. Sur le moment je n'en jugeai pas ainsi. Je repris le chemin d'Athènes plein de fureur, altéré de vengeance. Mon *Neptune* m'était devenu d'ailleurs de jour en jour plus pesant. — J'ai bien honte pour finir. — Enfin, poussé par quelque génie malfaisant, je glissai la statuette dans le sac de Proas... Ce n'était pas assez... Je me joignis à la troupe de ses ennemis... J'aboyai plus fort que les autres... Il m'a payé en me rendant la vie!... Les coups de Théagène ne me sont pas plus cuisants, croyez-le bien, que la vengeance de Proas. Je l'ai appelé mon ami dans le premier moment de joie et de reconnaissance, il m'a repoussé avec mépris, il m'a défendu de lui donner ce

nom. Il ne savait guère alors combien j'en étais indigne!... Voilà la vérité tout entière. Que les dieux immortels me punissent si j'ai caché ou altéré quelque chose!... »

Aux paroles de Ménécrate succéda un moment de stupeur. Mais bientôt mes amis, s'élançant vers moi, commencèrent un joyeux tumulte de félicitations et de cris d'allégresse. Tous, dans l'école, voulaient me serrer la main, se réjouir de ce que mon innocence était prouvée. Tous juraient qu'au fond ils avaient toujours été persuadés que je sortirais blanc de l'affaire, Lysis, souriant, laissait paraître sur son visage une joie qui me toucha.

Enfin mes amis me soulèvent sur leurs épaules, quoi que je puisse faire pour m'en défendre. Ils me portent en triomphe autour de la cour de l'école.

Mais la porte est ouverte sur la rue. La bande folle se précipite au dehors, me portant toujours en triomphe. Autour de moi les écoliers jettent en l'air leurs chapeaux de paille, leurs livres, leurs tablettes, ils dansent de joie en criant : « Vive Proas! »

Les passants s'arrêtent, veulent savoir de quoi il s'agit; mes camarades leur expliquent que j'ai été calomnié et que mon innocence est reconnue... Tous s'associent à notre joie, et la réparation est publique comme l'a été l'insulte...

Et tout à coup, au détour d'une rue, nous rencontrons mon père, que ses affaires ont appelé en ville à l'improviste. Il s'arrête surpris. Dieux!... quel bonheur de pouvoir lui expliquer à la fois mon malheur et ma revanche! Il me presse dans ses bras, il se réjouit avec moi de l'heureuse fin de mon épreuve... Mes camarades nous reconduisent jusqu'au seuil d'Agariste et nous laissent à nos épanchements...

Je me sens renaître. Celui qui n'a pas connu le profond désespoir où j'étais tombé ne peut concevoir la joie qui me transporte. Je ris, je pleure, je bavarde, il me semble qu'un poids énorme est tombé de mes épaules...

Je me rends chez Hermogène dans l'après-midi. J'avais cessé ces derniers temps d'y paraître et de prendre part au concours pour la lutte contre Gylippe.

Le pédotribe est déjà au fait; il me félicite avec cordialité et me dit qu'il est doublement heureux, puisque je pourrai prendre une part honorable à la lutte. Et tout à coup, je rencontre Lycidas qui, seul de tous nos camarades, ne m'a rien dit encore.

« Eh bien, lui dis-je en souriant, veux-tu ta revanche de l'autre jour?... »

Lycidas rougit, il souffre cruellement dans son orgueil, mais il est trop honnête pour ne pas vaincre le sentiment de mauvaise honte qu'il éprouve.

« Je te remercie, dit-il avec effort; je regrette, ajoute-t-il en rougissant davantage, d'avoir cru aux accusations infâmes de ton ennemi... »

Il me tend la main pour la lutte. Je la serre loyalement, puis nous nous enlaçons et nous roulons bientôt sur le sable; quelle différence avec le combat fratricide de l'autre jour et celui-ci!...

J'ai le dessus pourtant, et Hermogène, qui a suivi l'épreuve non sans le plus vif intérêt, déclare que je me suis admirablement battu; il me nomme champion n° 1 dans la lutte contre les Gylippites.

Elle a eu lieu peu de jours après, et la palestre d'Hermogène triomphe de celle de Gylippe. Parmi les vainqueurs, chez nous, il y a Proas, Théagène et Lycidas.

CHAPITRE XX

ÉPHÉBIE

Avec quel goût, désormais, je me remis à l'étude ! Le jour, en vérité, était à peine assez long pour les occupations attachantes qui le remplissaient. De l'école à la palestre, du stade à l'école, avec les flâneries délicieuses à travers notre chère cité, les stations avec les amis devant nos impérissables monuments, et encore la course folle sur le dos de nos chevaux, et les discussions philosophiques auxquelles nous commençions à prendre part, c'était là de quoi remplir nos heures et les faire passer comme un songe...

Chez Lysis, ma popularité était extrême. Mais je puis me rendre cette justice que je n'en fus point enivré. J'avais trop éprouvé par moi-même ce que vaut l'opinion de la foule ; je savais qu'un mot, un souffle peut la changer, vous précipiter du pinacle au tréfonds de l'abjection. Mais combien ceux qui avaient eu foi en moi m'étaient devenus plus chers !... Avec quelle tendresse je chérissais Théagène, Euphorion... Nous étions comme trois frères, et si l'un de nous paraissait en quelque lieu, on pouvait être certain que les deux

autres ne tarderaient guère à l'y rejoindre. Notre amitié était devenue proverbiale, et on disait couramment dans la ville : *Unis comme Proas, Théagène et Euphorion.*

Tout d'abord, croyant sans doute me complaire, la plupart de nos condisciples s'étaient détournés de Ménécrate avec horreur. En vain Lysis leur avait-il rappelé qu'il avait promis l'immunité au coupable en l'engageant à faire sa confession ; leur sentiment de l'honneur, froissé par l'odieuse conduite du malheureux, se révoltait, et si les plus âgés se contentaient de le traiter avec un silencieux mépris, les plus jeunes le saluaient journellement de noms insultants, d'inscriptions dérisoires, de caricatures sanglantes. Ménécrate n'avait point l'âme stoïque. Sa rage impuissante, ses pleurs, donnaient à ses jeunes bourreaux une comédie pleine de charmes. En outre, son père, exaspéré de l'esclandre, lui avait administré une telle correction que le pauvre être en pensa mourir...

Je ne tardai pas à prendre sa défense. Après tout, il avait avoué ; il avait eu un bon mouvement lorsque je l'avais tiré de l'eau ; sa confession pleine et entière avait à jamais dissipé le soupçon qui m'accablait. Je le pris donc sous ma protection ; je déclarai hautement que l'insulter serait me froisser moi-même, et que je demandais comme une faveur qu'on le laissât tranquille, faisant honte à tous nos camarades de frapper un vaincu à terre...

Ils le comprirent, et, sauf les plus petits qui s'entêtèrent dans leur haine (bien qu'au bout de peu de mois ils en eussent oublié l'origine) chacun finit par le laisser en paix.

L'infortuné garçon !... Je m'astreignis à lui tenir souvent société, puisque tous le fuyaient, à causer avec lui, à tâ-

cher, selon mes faibles moyens, de redresser les idées si étrangement fausses qu'il avait sur le monde et sur la vie... Je ne m'étais pas donné là une mission facile, et je ne puis pas me vanter d'avoir obtenu le moindre succès!... Le fils de Pasion n'avait jamais, sans doute, imaginé qu'il pût y avoir pour lui un autre avenir que celui de parasite. Il ne parvenait pas à comprendre ce que je voyais de dégradant dans cette carrière. Elle lui paraissait la plus simple, la plus naturelle, la plus honorable du monde...

Théagène éprouvait à son endroit un si parfait mépris que jamais, malgré mes remontrances, il ne consentit même à lui adresser la parole. Ménécrate était pour lui comme s'il n'existait pas, et je ne pouvais m'empêcher de rire en voyant mon ami persister à ne jamais s'apercevoir que l'infortuné était devant lui en chair et os...

Euphorion, d'un caractère moins entier, continua à traiter son ex-Pylade à peu près comme par le passé, — avec une nuance de dédain en plus, toutefois. Je dois à la vérité d'avouer que Ménécrate, en dépit de mes leçons sur la dignité humaine, ne semblait nullement souffrir de ce mépris...

Quant à Lycidas, il avait de façon si péremptoire et avec des arguments si *touchants* défendu au malheureux de jamais reparaître devant lui, que Ménécrate se faisait plus petit qu'une souris du plus loin qu'il le voyait arriver. O jamais plus, à l'école ou à la palestre, les yeux du farouche Lycidas ne furent blessés par sa vue. Ménécrate usait d'une adresse inconcevable pour être toujours derrière le Spartiate ; il serait plutôt allé braver un lion dans son antre que son ex-protecteur en face...

Lycidas, du reste, devenait chaque jour plus intraitable.

L'erreur qu'il avait commise en s'attachant Ménécrate avait cruellement froissé son orgueil. Il ne pouvait se pardonner d'avoir pris pour séide, presque pour ami, l'élève le plus méprisable de l'école, et les lardons que ne lui épargnait pas Archias envenimaient encore la blessure. La bonne harmonie était souvent troublée par leurs querelles. Lycidas ne comptait pas de nombreux partisans à l'école, et beaucoup se faisaient un malin plaisir de l'irriter, de le harceler sans cesse par des allusions qui ne manquaient jamais leur but.

Je me suis étendu sur cet épisode de ma vie d'écolier parce qu'il tranche vivement sur l'heureuse uniformité de mes années d'études, et aussi parce que j'appris alors à chérir Théagène et Euphorion autant que si nous eussions été unis par les liens du sang. Pendant tout le temps que je passai à l'école de Lysis mes deux amis furent considérés comme les enfants de la maison chez nous; Théagène, en particulier, m'y accompagna toutes les fois que j'y retournai. Cher ami!... cher compagnon des jours heureux!... A me retracer ces instants de notre jeunesse fraternelle, j'oublie les tristesses et les angoisses à venir...

Cependant nous atteignions l'âge d'éphèbe. Bientôt, abandonnant les jeux et les faciles études de l'enfance, nous allions revêtir la chlamyde de couleur sombre et nous enrôler dans les rangs de l'*éphébie*. Les jeunes gens qui arrivaient à cet âge cessaient d'être libres comme les écoliers, c'est-à-dire qu'ils devenaient pupilles de l'État, au lieu de rester sous le toit paternel, et faisaient désormais partie d'une véritable école militaire.

Oublierai-je jamais le serment que je prononçai alors, avec tous ceux qui, ainsi que moi, avaient accompli leur dix-huitième année!...

C'était dans le temple d'Aglaure ; en recevant nos armes des mains du premier magistrat de la république nous prononçâmes tour à tour ces paroles, dont le souvenir fait encore battre mon vieux cœur et mes yeux se mouiller de douces larmes :

« Je ne déshonorerai pas ces armes sacrées. Je n'abandonnerai pas mon compagnon dans la bataille. Je combattrai pour mes dieux et pour mon foyer, seul ou avec d'autres. Je ne laisserai pas la patrie diminuée, mais je la transmettrai à ceux qui me suivront plus forte que je ne l'aurai reçue. J'obéirai aux ordres que la prudence des magistrats saura me donner. Je serai soumis aux lois en vigueur et à celles que le peuple fera d'un commun accord. Si quelqu'un veut renverser ces lois ou leur désobéir, je ne le souffrirai pas, mais je combattrai pour elles, ou seul ou avec tous. J'en prends à témoins Aglaure, Enyalos, Arès, Zeus, Thallo, Auxo, Hégémonê. »

Ce serment marquait l'entrée dans la vie civique. Ceux qui l'avaient prêté appartenaient à l'État.

Nous sortîmes du temple acclamés par la foule, ivres de joie de devenir enfin des hommes, des citoyens!... Nous prîmes en chantant le chemin du collège où nous allions demeurer deux années.

Années heureuses entre toutes celles que j'avais jusqu'alors passées sur la terre!... Tout me souriait. J'étais entouré d'amis bien chers; je n'avais perdu encore aucun de ceux que j'aimais. Je ne pouvais croire que le malheur vînt un jour me frôler de ses sombres ailes...

Que nous étions heureux à ce printemps de la vie!... Hélas! où sont-ils maintenant, ceux qui se pressaient à mes côtés sur le seuil fleuri de la jeunesse?... Euphorion, Théagène, frères d'élection, faut-il que je vous aie perdus à jamais, l'un par l'inexorable mort, l'autre par l'exil impitoyable?... Mes frères par le sang, ma jeune sœur, ma mère, ne dois-je plus vous revoir?... Mon aïeul s'est éteint plein de jours... Mais toi, Nicias, père bien-aimé, tu as péri en défendant ton foyer... Et plus malheureux que toi cent fois, c'est sur la terre étrangère que ton misérable fils traîne le fardeau de l'existence!...

Proas s'interrompit un moment, accablé par ses douloureux souvenirs. Son élève Amyntas entoura affectueusement de ses bras le cou de l'exilé.

« Tu as des amis ici, dit-il doucement. Ne pense plus aux jours sombres. Rappelle-toi plutôt ce temps de gloire où tu portas les armes pour ton pays, où tu répandis généreusement ton sang pour le défendre. Le sort des armes t'a été contraire, mais tu sais que tu as bien combattu, et cela doit te consoler... Parle encore de ta jeunesse!... Nous aimons à t'entendre, et nous te chérissons depuis que nous te connaissons mieux!...

— Amyntas dit vrai, s'écria l'aîné des deux frères, Perdiccas. Depuis que je sais l'histoire de ton enfance, je ne vois plus en toi le maître sévère, mais seulement le citoyen d'un illustre pays. Continue, je t'en prie!... Cette éphébie dont tu parles était une belle chose!...

— Plus belle encore que tu ne saurais l'imaginer!... s'écria le pédagogue en reprenant son récit. Athènes, telle que je

la connus en ma jeunesse, était vraiment un séjour digne des dieux. Les philosophes y enseignaient leur art en une langue divine ; les jeux de la jeunesse y avaient un éclat incomparable ; tous les arts, la musique, le chant, la poésie, la peinture, la sculpture, le drame ou la comédie, se réunissaient pour enchanter nos jours. Et l'air léger de notre Attique semblait souffler la gaieté dans nos veines ; jamais, fussé-je assis sur le trône de tes pères, Perdiccas, je ne ressentirais cette joie de vivre, cette plénitude de bonheur que le plus pauvre des Athéniens goûtait, rien qu'à respirer sous notre ciel... »

Mes deux années d'éphébie s'écoulèrent comme un rêve.

La première fut employée tout entière à apprendre le maniement des armes, auquel nous avaient préparés les exercices de la palestre. Cette fois nous eûmes en main de véritables javelots armés d'une pointe acérée. On nous entraînait aussi aux manœuvres de cavalerie, en masse ou en partis détachés, sans préjudice des exercices du gymnase, plus durs que ceux de la palestre. L'*hoplomaque* nous enseigne sa savante escrime ; nous apprenons le maniement de l'arc et de la catapulte, nous nous livrons à des tournois équestres, à des joutes nautiques dans les eaux de Munychie et de Salamine ; tous ces exercices se pratiquent en vue des jeux olympiques, auxquels les éphèbes prennent part.

Aux panathénées, aussi, nous figurerons désormais à cheval. Mon coursier Éole sera de la fête : il est plus beau, plus vif que jamais et, j'en suis sûr, il me fera honneur à la procession solennelle.

Quand nous connûmes à fond le maniement des armes,

nous fûmes passés en revue dans une assemblée qui se tenait au théâtre, et dans le courant de laquelle on nous arma chacun d'un bouclier et d'une lance.

Aussitôt, revêtus d'une chlamyde de laine noire, de rudes sandales aux pieds, le chef coiffé d'un large chapeau de paille retenu sous le menton par un cordon, nous montons à cheval, nous quittons la cité pour aller camper en rase campagne, nous y retrancher, y construire nos baraquements. Nous parcourons toute l'Attique ; nous sommes chargés d'y maintenir l'ordre, de la protéger, de veiller à la bonne administration des villes et des bourgs. Nous portons pendant cette période le nom de *peripoloi* [1].

Nous rentrons à Athènes aguerris, brunis, plus adroits, plus vigoureux que lorsque nous l'avions quittée.

Nous ne nous étions pas séparés, Théagène, Euphorion et moi; au camp, sur tout le territoire athénien, nous étions restés ensemble, et de toutes les paroles de notre serment, aucune ne s'était gravée plus profondément dans nos cœurs que celle-ci : « Je n'abandonnerai point mon compagnon dans la bataille... » Revenus à la ville, nous demeurâmes inséparables comme autrefois.

Souvent, quittant les murs du collège, j'allais passer de douces heures sous l'humble toit d'Agariste, y reprendre un instant ma place de fils. Glycère, depuis cette première visite qu'elle avait faite chez nous, et au cours de laquelle ma mère lui avait prodigué des soins maternels, avait retrouvé la santé. Fut-ce le repos des champs, le calme de cette existence, le miel exquis de nos abeilles dont, suivant le conseil

1. Gendarmerie mobile.

de mon aïeul, elle commença alors à se nourrir presque exclusivement, je ne saurais le dire : mais il est certain que dès ce moment elle refleurit comme une rose; quoique toujours frêle pourtant, elle avait repris la grâce et la gaieté de son âge. Agariste aurait bien voulu lui trouver un époux, et plus d'un jeune homme souhaitait vivement l'emmener sous son toit, mais Glycère n'aimait que son art... Elle repoussait tous les prétendants, et travaillant nuit et jour sa peinture bien-aimée, elle arrivait constamment à mieux faire. C'est elle qui peignit ce vase charmant, qui sans doute nous survivra à tous, — car nous possédons de frêles poteries qui ont traversé les âges et qui demeurent, témoignage des siècles disparus, alors que la main qui les forma est depuis longtemps tombée en poussière... Sur ce vase, Glycère retraça les formes gracieuses d'Euphorion; elle arma sa main de la lance, elle drapa sur sa taille élancée les plis nombreux de la chlamyde; sur le champ du vase, elle grava ces simples mots : *Euphorion, kalos*[1].

Car la beauté de notre ami était devenue célèbre à Athènes. Et Léocratès, ravi, voulut acheter le simple vase de terre cuite ; il lui donna dans son palais une place honorable entre les merveilles qu'il avait héritées de ses pères.

Le talent de Glycère avait grandi; elle apportait à son art une passion trop sincère pour ne pas arriver à l'excellence, et souvent, lorsque la paresse à laquelle les jeunes gens sont trop portés nous conseillait de laisser là livres et tablettes, nous rougissions devant l'ardeur de cette frêle jeune fille, devant cette conscience délicate qui ne lui per-

1. Euphorion, *beau*.

mettait pas de déposer ses pinceaux avant de s'être entièrement satisfaite, qui la forçait à chercher toujours le mieux, sans jamais se contenter de l'à peu près.

Les vases, les statuettes de mon amie étaient connus maintenant dans la ville. La vieille Agariste n'avait plus besoin, comme autrefois, d'aller s'asseoir à la foire des Anthestéries pour vendre l'ouvrage de Glycère!... Les plus riches citoyens d'Athènes étaient heureux d'obtenir une œuvre de sa main ; mais ce n'était pas toujours facile, car Glycère eût préféré manquer de pain que livrer un travail qu'elle jugeait mauvais ou seulement médiocre. C'est ce qui explique que, tout en travaillant beaucoup, mon amie était encore très loin de la fortune...

Peu lui importait, en vérité!... Elle renaissait, animée du souffle divin de l'art... Elle avait amassé pour son aïeule un petit pécule qu'elle jugeait devoir assurer ses vieux jours, et, libre désormais de se livrer à son ardeur, elle était à l'œuvre du matin au soir, heureuse et vaillante comme une des abeilles qui voltigent au sommet du mont Hymette...

Nous suivions, mes amis et moi, les leçons du fameux philosophe Isocrate, dont Socrate lui-même annonça la gloire et dont le divin Platon fut l'admirateur et l'ami. Ce philosophe ou *sophiste*[1], ainsi qu'il se plaisait parfois à se nommer, bien que Socrate, Platon et Aristophane eussent par leurs railleries fait tomber ce titre en un certain discrédit, — ce philosophe possédait une immense fortune, qui lui attira l'envie et les calomnies de beaucoup de ses concitoyens. Ce n'était pas des Athéniens qu'elle lui venait, car il n'acceptait aucun

1. Sage.

honoraire de ceux de ses élèves qui étaient natifs d'Athènes; mais les étrangers, qui commençaient à venir en grand nombre dans notre ville pour participer aux avantages de l'éphébie, n'étaient admis à son enseignement qu'en payant une somme de mille drachmes [1]...

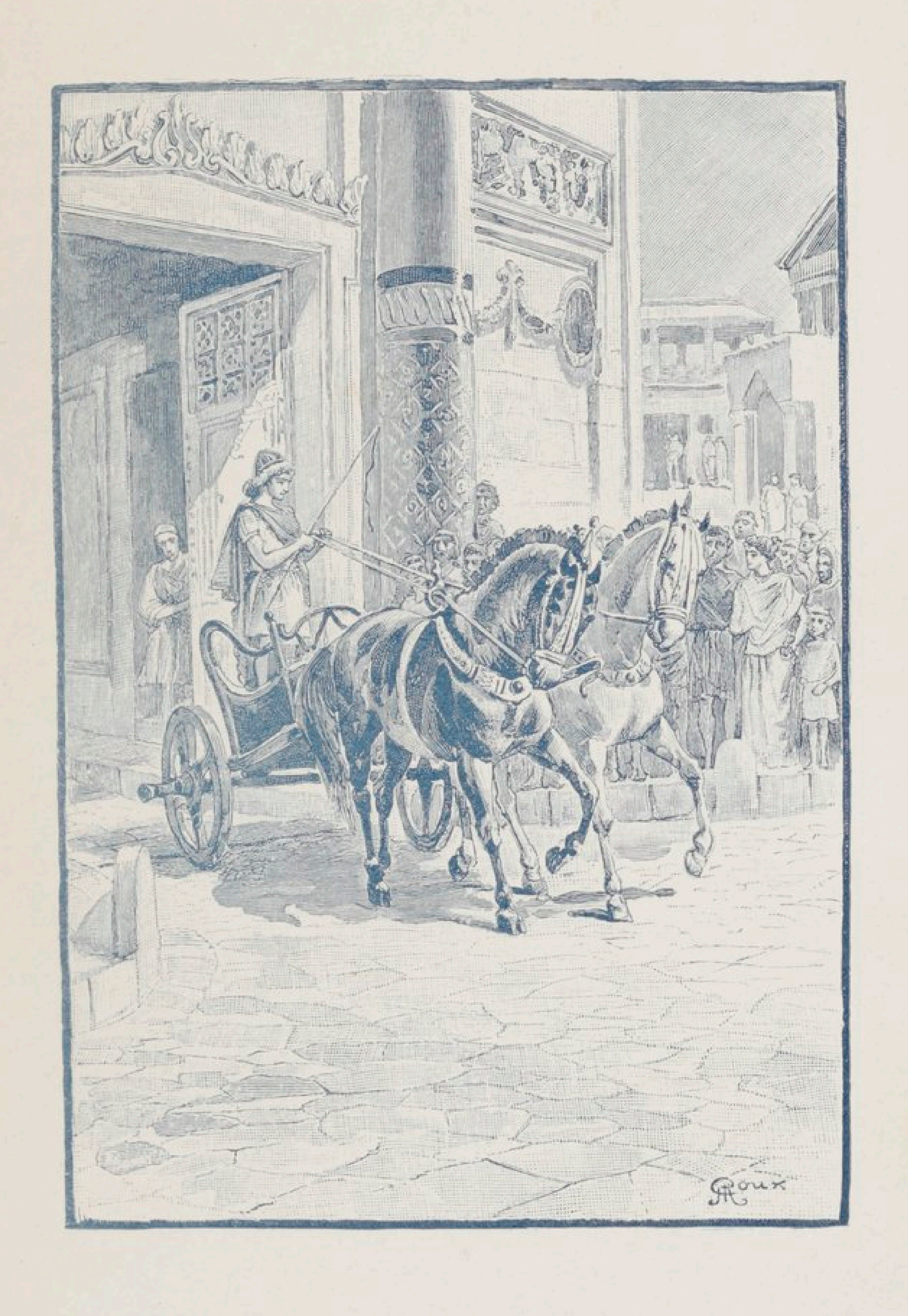
Telle n'était pas cependant l'unique source de sa fortune, car ceux des citoyens d'Athènes qui possédaient de grandes richesses lui offraient à l'envi de magnifiques présents. C'est ainsi qu'Euphorion s'étant pris pour le maître d'un grand enthousiasme, Léocratès le supplia d'accepter une somme d'un talent [2], ce qui fit pendant huit jours l'entretien de la ville entière.

Théagène et moi, tout en prenant notre part de toutes les fêtes où nous donnait accès notre qualité d'éphèbes, nous menions cependant une existence modeste, en rapport avec notre médiocre fortune. Il n'en était pas de même pour Euphorion, que sa grande beauté personnelle et l'opulence de son père prédestinaient à toutes les folies de la mode. Nous jouissions fraternellement de ses succès, et c'était pour nous une joie de voir la foule s'attrouper pour l'admirer, lorsqu'il sortait en char ou à cheval, et d'entendre les gens se dire l'un à l'autre :

« C'est Euphorion, — le bel Euphorion ! »

Isocrate le chérissait pour sa beauté, pour son charme, et surtout pour ce don naturel de l'éloquence, qui fleurissait sans effort sur ses lèvres : « Écoutez-le, nous disait le maître, lorsqu'il avait chargé notre ami de défendre une

1. Un peu moins de 1,000 francs.
2. Près de 6,000 francs. Somme considérable à cette époque.



thèse, de développer un point de rhétorique ; la persuasion parle par ses lèvres ; on croirait voir Minerve elle-même sous la chlamyde de l'éphèbe... »

L'éloge du maître était précieux, car il l'a dit lui-même : *Athènes est la patrie du bien dire, la terre par excellence qui produit les orateurs*. Et dans nos joutes amicales, Euphorion brillait toujours au premier rang.

C'est grâce à ces dons heureux qu'Isocrate supportait en lui avec plus de patience les travers communs aux éphèbes et contre lesquels il s'élève avec tant de virulence dans ses écrits. Il souffrait de voir Euphorion les cheveux bouclés, parfumés, ornés de bandelettes d'or, les pieds chaussés d'élégants brodequins, une chlamyde de couleur tendre sur les épaules... Il lui reprochait avec indulgence de jouer aux dés, de s'entourer de danseurs et de joueurs de flûte, de faire rafraîchir le vin qu'il buvait à ses repas, dans les eaux glacées de l'Ennéacrounos ; de s'amuser, avec les plus étourdis de nos compagnons, à courir la ville, affublés de masques et de costumes bizarres pour effaroucher les paisibles citoyens ; de consacrer peut-être trop de temps à la gymnastique et à l'équitation, aux dépens des exercices de l'esprit...

Isocrate approuvait pourtant que la jeunesse s'amusât et ne voulait point du tout nous priver des plaisirs qui convenaient à notre âge. Il aimait à nous voir au théâtre, sur les gradins qui nous étaient réservés, décidant en dernier ressort du succès de la pièce nouvelle, couvrant d'applaudissements les acteurs ou leur jetant à poignées les olives et les figues qui, volant à travers le stage, apportaient au malheureux artiste les marques non équivoques de notre mécontentement... Ce qu'il blâmait, c'était l'excès où pouvait nous entraîner par-

fois l'ardeur et l'étourderie de la jeunesse. Ses reproches, d'ailleurs, étaient toujours empreints d'indulgence; aucun maître ne fut jamais comme lui chéri de ses disciples. Lui-même, il s'est rendu justice dans ses écrits en se vantant d'avoir été le plus suivi de tous les sages illustres qui se disputaient alors l'honneur d'instruire les éphèbes d'Athènes : « On accourait de bien loin, dit-il, pour écouter mes conseils. »

On comptait en effet parmi ses auditeurs, non seulement des élèves venus d'Asie Mineure, d'Égypte et de contrées encore plus lointaines, mais jusqu'à deux Romains

CHAPITRE XXI

LES JEUX OLYMPIQUES

Ce temps de l'éphébie fut sans consteste le plus heureux de ma vie. Athènes était pleine pour nous d'une maternelle indulgence; de tous côtés, des peintures, des sculptures, des inscriptions rappelaient l'affection que la cité de Pallas accordait à cette aimable et fière jeunesse, son ornement le plus brillant, la fleur et l'espoir de la nation. Nous étions privilégiés en tout; les lois mêmes édictées contre le luxe des jeunes gens, la défense d'orner, de friser nos cheveux, de nous parer de riches vêtements, n'étaient point observées; les plus sévères magistrats fermaient les yeux et n'en exigeaient point l'exécution.

Vers la fin de ma première année d'éphébie, une stèle fut élevée sur une des places publiques d'Athènes pour remercier les éphèbes du courage qu'ils avaient montré dans un incendie qui ravagea tout un quartier de la ville et qui aurait fait de plus nombreuses victimes sans doute, si la jeunesse, se levant en masse contre le fléau, n'était venue sauver un

grand nombre de personnes, des femmes et des enfants surtout. J'eus le bonheur, ainsi que Théagène, de rendre quelques services et d'être cité dans l'inscription comme m'étant particulièrement bien conduit... Ce ne fut pas pour moi une petite joie, quand je me reportais par le souvenir au temps où ce même nom, que je voyais aujourd'hui gravé avec honneur dans le marbre, avait été stigmatisé sur tous les murs comme celui d'un voleur et d'un misérable... Mes parents s'en réjouirent avec moi, vous pouvez l'imaginer.

Hermogène, le pédotribe, prit vers ce temps la direction du gymnase des éphèbes; nous n'eûmes donc pas à changer de maître, et nous connaissant dès l'enfance, sûr de nos aptitudes, il décida que certains d'entre nous prendraient part aux jeux olympiques, dont la célébration coïncidait avec la fin de notre deuxième année d'éphébie.

Vous connaissez de réputation ces jeux solennels, mes enfants : ils furent institués à Olympie par votre ancêtre Hercule en l'honneur de Jupiter. Les spectateurs venaient par milliers de toutes les régions de la Grèce pour y assister. On n'ambitionnait rien tant que d'obtenir une couronne à ces jeux, et les villes dont les citoyens en remportaient une élevaient au vainqueur une statue d'airain ou de marbre, dans l'attitude même de l'exercice qui lui avait valu cette récompense. Les concurrents étaient pour la plupart des athlètes de profession, adonnés dès l'enfance à tel ou tel exercice; mais les fils des premiers citoyens ne dédaignaient pas de prendre part aux jeux comme éphèbes, quand, par leurs aptitudes spéciales, ils avaient quelque espoir de remporter un succès.

Alcibiade, l'ancêtre fameux d'Euphorion, fut couronné aux jeux olympiques. Il avait présenté pour la course sept chars attelés de chevaux superbes; il obtint pour ses chars le premier, le second et le quatrième prix. Un autre vainqueur des jeux olympiques vous intéressera, mes enfants : c'est votre grand oncle, Philippe de Macédoine. Il ne concourut pas en personne, mais il envoya un char aux courses; il avait présidé lui-même à l'élevage des chevaux qui y étaient attelés et attachait à la première place une importance extraordinaire. C'est à l'occasion de cette victoire que, rassasié tout à coup des faveurs de la fortune, il supplia, dit-on, la déesse aveugle de tempérer ses bienfaits par quelque disgrâce : à peu de jours de distance, en effet, il fut couronné aux jeux olympiques, son général, Parménion, remporta une victoire éclatante sur les peuples d'Illyrie, et sa femme Olympias, donna le jour à Alexandre, plus tard surnommé *le Grand*... Ah ! Perdiccas, tes yeux brillent, tu souris !... tu voudrais bien, toi aussi, remporter la couronne d'olivier !...

Qui t'en empêche?... les jeux sont ouverts non seulement à tous les enfants de l'Hellade, mais encore à tous les peuples qui veulent y envoyer des jouteurs. Nos plus illustres citoyens les suivent avec passion. On nous dit qu'après la bataille de Salamine, Thémistocle s'étant rendu au stade pour assister à la course, tous les yeux se fixèrent sur lui, et l'immense multitude, se détournant de l'arène, l'acclama de ses milliers de voix. Ce moment, dit-il plus tard, fut le plus beau de sa vie...

Hermogène avait décidé que je concourrais pour la course à pied, ainsi que Théagène. Euphorion devait courir en char

et à cheval. Je demandai et j'obtins la faveur de courir également à cheval, sur le dos de mon fidèle Éole, alors plein de feu et de jeunesse.

Quant à la lutte (et surtout à la lutte à poings fermés sous les lanières du ceste), on la laissait d'ordinaire aux athlètes de profession, attendu qu'elle prenait aux jeux olympiques un caractère véritablement meurtrier. Il n'était pas rare que l'un des combattants fût emporté pour mort, bien qu'il y eût une loi défendant au lutteur de tuer son adversaire, sous peine d'être privé de sa couronne. Les nez, les visages étaient trop souvent écrasés, mis en bouillie, le sang coulait à flots sur le sable; mais telle était l'ardeur des combattants et la passion des Hellènes pour ces jeux, qu'on supportait sans sourciller et avec une entière philosophie les plus fâcheux accidents...

Cependant nous partîmes en foule d'Athènes pour Olympie dans les premiers jours du mois d'Hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le solstice d'été; les fêtes durent cinq jours; à la fin du dernier, qui est celui de la pleine lune, on proclame le nom des vainqueurs.

Nous nous répandîmes par la ville, et nous nous dirigeâmes tout d'abord vers le temple célèbre de Jupiter Olympien. Là s'élève cette statue sublime, taillée dans des matières précieuses qui ne représentent pas la millième partie de sa valeur esthétique. La figure colossale de Zeus, assise, tenant en sa main droite une statue de la Victoire de la grandeur d'une figure humaine, est une œuvre *chryséléphantine*, c'est-à-dire que toutes les parties qui représentent la chair sont en ivoire, tandis que les draperies sont revêtues d'or fin.

Ce qui surtout fait le prix de cette statue merveilleuse, aux yeux des fils d'Hellas, c'est qu'elle est considérée comme le chef-d'œuvre de Phidias, le plus grand de ses enfants, peut-être... On dit que, lisant un jour un vers du vieil Homère, il sentit soudain surgir en sa pensée l'image du maître des dieux ; cette figure, qu'il créa par la force de son génie, et dans laquelle il voulut donner la synthèse des qualités les plus majestueuses, — le calme dans la force, une auguste sérénité, la bonté accompagnant la toute-puissance formidable, — est belle si divinement que les Athéniens regardaient comme une calamité de mourir sans l'avoir vue... Certes, je croyais connaître le génie de Phidias par les immortels exemples qui chaque jour avaient frappé mes yeux dans ma ville natale !... Mais rien ne se peut comparer à l'impression d'épouvante sacrée que je ressentis devant la statue de Zeus... Je le répète, les matières précieuses dont cette figure était faite n'étaient pour rien dans l'admiration qu'elle inspirait; on se sentait frissonner sous la majesté dominatrice de son regard; il me sembla qu'il lisait au plus profond de mon cœur, et je compris soudain cette expression du rhapsode antique, à laquelle le maître sublime avait donné une forme visible : *le froncement de son sourcil faisait trembler l'Olympe...*

Je m'épris d'un tel amour pour le colossal Jupiter que je remarquai à peine les splendeurs du temple, celles du trône sur lequel il est assis, et qui resplendit également d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierreries.

Je lus avec respect cette inscription gravée aux pieds du père des dieux :

Je suis l'œuvre de Pheïdias, Athénien, fils de Charmidès.

Une fois de plus, je sentis battre mon cœur de joie et de fierté en admirant le génie de mon illustre concitoyen...

Isocrate, qui était venu, lui aussi, assister aux jeux, nous conta que Phidias, voulant éterniser la mémoire d'un de ses jeunes amis, nommé Pantarcès, grava ce nom sur l'un des doigts du Jupiter. Mais Isocrate blâmait cette action comme impie, aussi bien que celle que commit encore Phidias, dit-on, en introduisant son propre portrait, avec celui de Périclès, parmi les figures qui combattent sur le bouclier de Pallas Athénê, au Parthénon...

En sortant du temple, nous rencontrâmes une théorie de jeunes filles vêtues de draperies légères, les cheveux dénoués et flottants, couronnées de fleurs. On nous dit qu'elles concouraient pour le prix de beauté ; la plus belle obtenait la gloire de voir son image placée dans le temple d'Hérê[1], voisin de celui de Zeus...

Plus loin, une procession d'adolescents et d'enfants participait à un concours analogue.

Vous ne pouvez vous faire une idée de l'affluence des peuples divers qui remplissait la ville et les environs. Les langages étranges, les costumes barbares, les types singuliers y frôlaient ce que l'Hellade contenait de plus beau, de plus raffiné dans tous les arts, dans toutes les sciences. La jeunesse prédominait, mais on y voyait aussi de nombreux vieillards ayant assisté déjà quinze ou vingt fois peut-être aux jeux sacrés, mais qui voulaient jusqu'à leur mort s'assurer par eux-mêmes que leur célébration n'avait rien perdu de sa splendeur antique. Pendant la période solennelle, les hos-

1. Junon.

tilités étaient suspendues sur toute l'étendue du territoire, et des troupes qui y seraient entrées alors auraient été condamnées à payer une amende de deux *mines*[1] par soldat.

Enfin l'heure des fêtes arriva.

Nous nous rendîmes au stade par un chemin magnifique, planté de platanes et d'oliviers, bordé de statues admirables, les unes élevées à la gloire des dieux, les autres *iconiques*, c'est-à-dire représentant la forme et les traits de tel ou tel vainqueur des jeux; des colonnes, des chars de triomphe, des trophées y étaient taillés dans le marbre; j'admirai tout particulièrement la statue d'un cheval, surnommé le *Vent* à cause de sa surprenante légèreté et qui, son maître étant tombé, acheva seul la course et remporta la couronne... Nous vîmes, entre autres statues, celle du fameux athlète Milon de Crotone, qui, dit-on, parcourut le stade en portant un bœuf sur ses épaules... C'est lui qui, devenu vieux, fut dévoré par les bêtes féroces, parce que ses mains se trouvèrent prises dans un arbre que des coins avaient entamé et qu'il prétendait achever de rompre par la seule force de ses doigts!

Quand nous atteignîmes le stade, nous vîmes que les gradins, éclairés par les feux du soleil levant, étaient déjà couverts d'une prodigieuse multitude qui avait passé la nuit sur les lieux, de crainte de ne point trouver de place.

Le stade mesure six cents pieds de longueur; la tradition veut qu'Hercule l'ait tracé lui-même en prenant son propre pied pour terme de comparaison, et c'est en se basant sur la longueur de ce pied que Pythagore, par la suite, déter-

1. La *mine* valait 10 drachmes.

mina la taille du héros, grâce au « canon » des proportions du corps humain établi pour l'éternité par les artistes grecs.

Le stade est réservé aux courses à pied et à la plupart des exercices athlétiques. Un peu au delà se trouve l'hippodrome, pour les courses de chevaux et de chars.

Le stade et l'hippodrome sont ornés de statues, de monuments, sur lesquels on inscrit l'ordre des jeux et le nom des concurrents.

De la multitude innombrable s'échappait un murmure joyeux, auquel se mêlaient les hennissements des chevaux frémissants d'ardeur pour la lutte; les vêtements de couleurs vives brillaient au soleil, les bandelettes, les manteaux flottaient au souffle léger de la brise; rien ne peut décrire la pureté du ciel, la beauté des campagnes fertiles, des flots étincelants que roulait le fleuve Alphée non loin de nous...

Les huit juges des jeux, choisis parmi les premiers magistrats du pays et parés de riches costumes, viennent occuper leurs sièges; nous entrons dans le stade à leur suite. Alors, au pied d'une statue de Jupiter, tous ceux qui doivent prendre part aux jeux jurent de combattre loyalement et sans supercherie : leurs parents, leurs maîtres répètent pour eux le même serment.

Un héraut s'avance et dit ensuite à voix haute : « Que les coureurs du stade se présentent! »

Tous ceux qui doivent courir sortent des rangs et se placent devant les juges. Le héraut récite leurs noms et ceux de leur patrie; si ces noms ont été illustrés par des victoires antérieures, ils sont salués de longs applaudissements. Quand le héraut a parachevé sa nomenclature, il crie d'une voix forte :

« Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir jamais été dans les fers ou d'avoir mené une existence irrégulière ?... »

Il se fait un profond silence, et tous nos cœurs battent d'une émotion profonde : chacun respire lorsque, nulle voix ne s'élevant contre nous, la trompette donne le signal. Nous nous élançons, rapides comme la flèche que la corde tendue de l'arc laisse échapper... A peine sommes-nous partis, semble-t-il, que la voix du héraut proclame le nom du vainqueur :

« Théagène, Athénien, fils de Mélitus, a vaincu tous les autres à la course ! »

Une acclamation immense retentit et porte jusqu'aux nuages le nom de mon ami. Je l'embrasse à l'étouffer, je répète mille fois avec la foule ce nom qui m'est si cher. L'honneur qu'il a obtenu est le premier et le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux olympiques, parce que la course du stade simple est la plus ancienne qui ait été pratiquée dans ces fêtes.

D'autres courses, simples ou doubles, succèdent à celle-là, suivies avec un intérêt palpitant par la multitude.

Les vainqueurs ne devaient être couronnés que le dernier jour des fêtes, mais à la fin des courses ils reçurent chacun une palme ; alors leurs parents, leurs amis, leurs compatriotes, s'emparant d'eux, poussant des cris de joie, se mirent à les promener en triomphe sur leurs épaules, les montrant à la foule, qui répandait sur eux les fleurs à pleines mains.

Le lendemain était réservé aux courses à cheval et en char. Nous partîmes de bonne heure pour l'hippodrome, auquel on accède en sortant du stade par un portique orné

de statues et assez large pour permettre à plusieurs chars de passer de front.

Mon cheval Éole m'attendait, couronné de jasmin et de roses, la crinière tressée avec soin, renouée de bandelettes d'azur, la queue flottante. Je m'élance sur son dos; à côté de moi je vois Euphorion, montant un superbe coursier de Thrace. Un grand nombre de concurrents se pressent à nos côtés; les chevaux piaffent, hennissent et frémissent du désir de s'élancer, car ces animaux sont ardents à vaincre autant que les hommes, et nous avons peine à les maintenir à leur rang.

Enfin le signal retentit. Nos coursiers bondissent, ils volent, on dirait la foudre qui se précipite. Autour de l'hippodrome, les visages des spectateurs ne semblent plus qu'un mouvant nuage... Nous tournons autour de la borne, nous repassons comme l'éclair devant les juges... Éole, les quatre membres étendus, le ventre presque au ras du sol, me paraît voler sous moi... Nous touchons au but, et j'entends comme dans un rêve proclamer *Proas, fils de Nicias, d'Athènes,* vainqueur de la course... Je descends de cheval, et jetant mes deux bras autour du cou de mon fidèle Éole, je l'embrasse sur le front. Il hennit de plaisir... Mes parents, mes amis me félicitent. Euphorion est parmi les plus heureux. Quant à Théagène, il se montre plus fier de mon succès que de sa propre victoire.

Mais voici qu'on annonce les courses de chars. D'abord attelés de deux poulains, puis de deux chevaux, enfin de quatre, les chars resplendissants se disputent le prix. La course à quatre est la plus brillante, la plus difficile et, partant, la plus glorieuse; c'est dans celle-ci qu'Euphorion

va courir. La beauté des chevaux, la magnificence des chars, font de cette course un spectacle éblouissant.

Le fils de Léocratès est debout sur un char d'ivoire à roues d'argent; sa tunique courte est blanche, ainsi que le bandeau brodé de perles qui ceint ses cheveux bouclés; ses pieds sont chaussés d'élégants brodequins, dont les blancs rubans se croisent sur sa jambe; à son char sont attelés quatre magnifiques chevaux noirs, dignes de traîner le char de l'Érèbe, tous sont *samphoras*[1]; sur leur robe d'un noir éclatant, les guides blanches tranchent comme des raies d'argent. Euphorion, lui-même, le sourire aux lèvres, semble le jeune Apollon descendu de l'Olympe.

On va donner le signal du départ. Et tout à coup une acclamation immense retentit. On regarde, on s'interroge : c'est Platon qui vient de paraître pour assister aux courses et que la multitude salue, comme autrefois Thémistocle, de ses vivats mille fois répétés. Le sage sourit, il reçoit avec douceur et modestie l'hommage de la foule; chacun veut contempler ses traits et, pour un moment, les jeux sont oubliés...

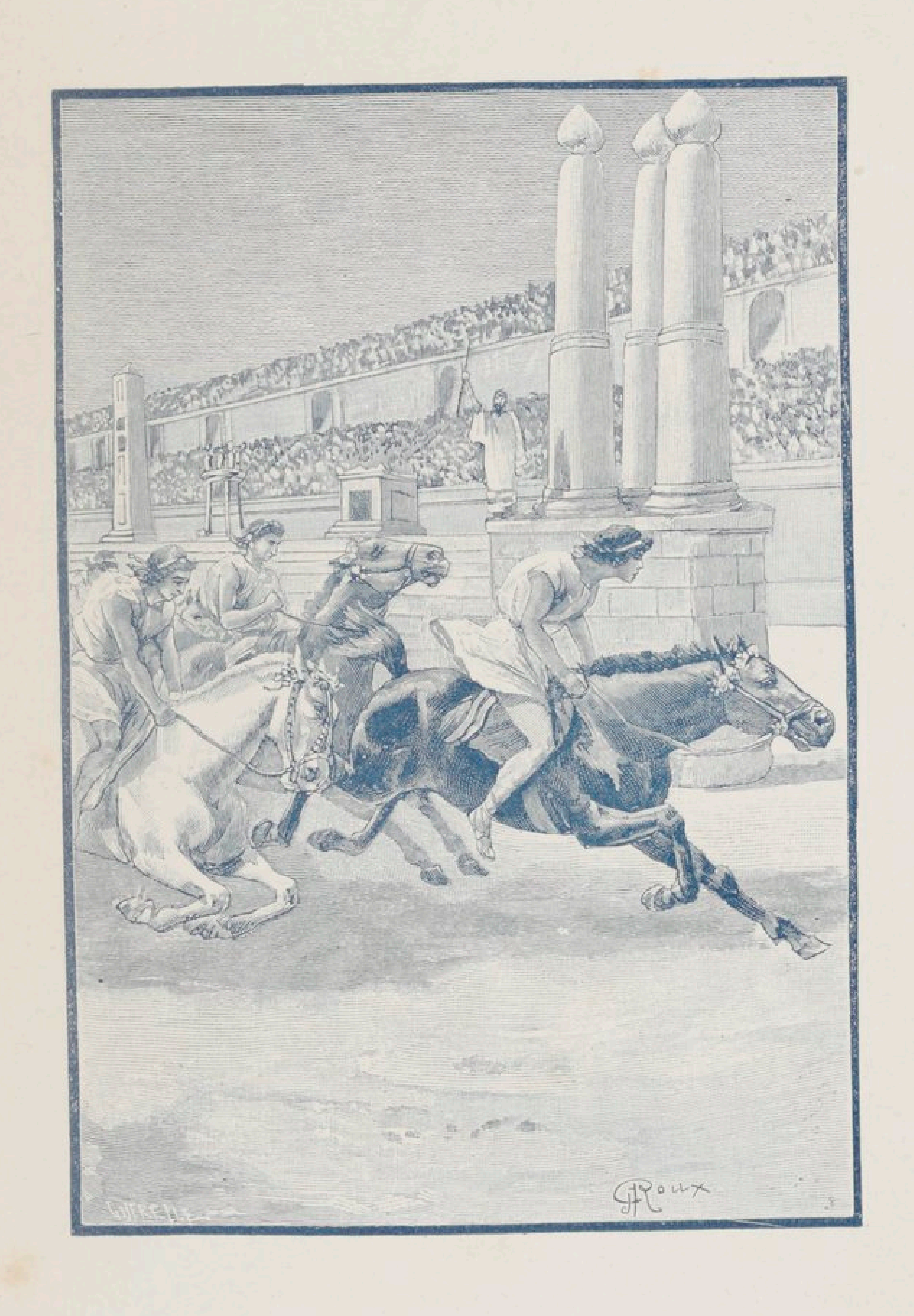
Mais, lui-même, il montre de la main les jeunes gens qui, bruyamment sur leurs chars, l'acclament plus que les autres : le signal du départ retentit. Le câble qui retient les chars en ligne tombe subitement, les coursiers impétueux s'élancent. Le bruit des roues éveille dans les entrailles de la terre un bruit étourdissant, comparable au grondement de la foudre; d'abord les chars demeurent presque en ligne. Mais bientôt,

1. Mot par lequel on désignait les chevaux marqués du monogramme *san*, qui indiquait que c'étaient des bêtes de prix.

au milieu d'un nuage de poussière, un char étincelant se détache et laisse tous les autres en arrière : c'est celui d'Euphorion ! Ses rivaux se pressent sur ses traces ; l'œil a peine à les suivre, ils se croisent, se heurtent, des roues se brisent, des essieux volent en éclats ; ici un cheval s'abat, entraînant tout l'attelage dans sa chute ; là celui qui les guide est renversé, tombe de son char, et les coursiers affolés poursuivent seuls leur course désordonnée. Euphorion tient toujours la tête, et, dans celui qui le presse de si près et dont la tunique rouge flotte au vent, nous reconnaissons Lycidas. Les chevaux redoublent d'efforts, ils hennissent d'effroi en passant devant la statue d'un génie qui a, dit-on, le pouvoir de leur inspirer une terreur secrète... ; leurs maîtres luttent avec plus d'énergie encore pour doubler en sûreté la borne fatale qui ne laisse pour les chars qu'un étroit passage ; elle est féconde en naufrages, car il ne faut pas la doubler moins de douze fois pour gagner le prix...

Les chars roulent avec fracas ; ils étaient cinquante tout à l'heure : la moitié à peine continue la course à présent. Le char blanc d'Euphorion est toujours en tête et j'entends sa voix vibrante exciter ses coursiers, dont les flancs sont mouchetés de flocons d'écume... Enfin, cinq concurrents seuls restent en présence. Euphorion et Lycidas sont du nombre ; Archias, le Thébain, y figure aussi ; un Thessalien et un Corinthien luttent avec eux.

Le dernier tour arrive ; au moment de doubler la borne, les chevaux du Corinthien se cabrent, résistent, ils tombent, embarrassés dans les rênes, et Archias, arrivant comme la foudre, vient se briser sur l'obstacle ; Lycidas veut obliquer à droite pour l'éviter, ses chevaux perdent pied



soudain et tombent dans une ravine qui s'ouvre en cet endroit...

Au milieu des cris de la multitude, Euphorion passe comme l'éclair, tourne l'obstacle avec une habileté consommée, presse de l'aiguillon ses coursiers ruisselants; le Thessalien se précipite sur leurs traces, il passe après lui... Mais vainement il pousse ses chevaux : Euphorion vient d'arrêter son char devant les juges. Il a remporté la victoire par deux longueurs de char. Le premier prix lui est décerné et le second échoit au Thessalien. Le nom d'Euphorion est mille fois répété par la foule, et les Athéniens, qui sont présents en grand nombre, sont ivres de joie de la victoire du plus beau de leurs enfants...

Les exercices que j'ai décrits étaient dénommés *légers;* les autres, demandant plus de force et presque exclusivement réservés aux athlètes de profession, étaient qualifiés de *graves;* c'était la lutte, le pugilat et le pancrace.

Les femmes ne sont point admises à ce spectacle, car malgré l'endurance et le courage des athlètes, le sang qui coule à flots le rend trop effrayant pour leurs timides regards.

Dans le pugilat, le vaincu doit proclamer lui-même sa défaite.

Un incident singulier se produisit ce jour-là : deux athlètes d'une force et d'une taille extraordinaires étaient aux prises; dans l'acharnement de la lutte, l'un des deux, un Argien, cassa toutes les dents de devant de son adversaire d'un formidable coup de poing; le second, furieux, préféra avaler ses dents que se reconnaître battu, et profitant de l'étonnement où l'autre restait plongé, il le renversa et le

força à s'avouer vaincu ; on ne sut que plus tard de quel prix il avait payé sa victoire.

Les exercices du javelot, du disque et du saut terminèrent les jeux.

Le dernier jour fut consacré à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie imposante eut lieu dans le bois sacré que précède le temple de Zeus. On offrit d'abord aux dieux de pompeux sacrifices. Puis le président des jeux fit entonner l'hymne antique d'Archilocus à la gloire des vainqueurs. La multitude entière joignit sa voix à celles des choristes, soutenues par les flûtes, les cithares et les lyres des musiciens. Enfin le héraut, se levant, proclama le premier de tous le nom de Théagène, d'Athènes, vainqueur du stade. Le magistrat ceignit son front de la couronne d'olivier sauvage faite de rameaux cueillis sur l'arbre centenaire qui croît derrière le temple. Après lui, chacun de ceux qui avaient remporté un prix fut couronné à son tour du rameau sacré.

Que vous dire des acclamations de la foule, de la joie de nos parents, de nos amis, de nos concitoyens... Vous comprendrez tout cela sans que je vous le répète, mes amis, car vous savez que pour un fils d'Hellas rien ne pouvait surpasser le bonheur et la gloire d'être couronné aux jeux olympiques.

Mon aïeul, qui avait voulu accompagner mes parents à la fête, jouit plus que tout autre de mon triomphe : « Je puis mourir, maintenant... », dit-il à mon père en rentrant dans sa demeure.

Et peu de mois après il s'éteignait doucement entre nos

bras. Ses dernières paroles furent une bénédiction pour moi, un remerciement aux dieux pour sa vie fortunée...

Heureux et doux vieillard! Il n'assista pas aux malheurs de sa patrie, ni à ceux de sa famille!...

CHAPITRE XXII

ADIEUX A UN AMI. — CONCLUSION

Comme nous arrivions à la fin de nos années d'éphébie, la *guerre sacrée* faisait rage autour de nous.

Qui ne connaît ici cette guerre, aurore de la grandeur de la Macédoine, avant-coureur de notre ruine? Mais les enfants oublient facilement les causes des faits les plus familiers; laissez-moi vous rappeler en quelques mots l'origine de cette querelle.

Vous avez maintes fois entendu parler du temple de Delphes, en Phocide, de la « Pythie », de ses oracles fameux, des jeux « pythiques » qu'on célèbre, non loin du sanctuaire, en l'honneur d'Apollon vainqueur du serpent Python. Cet oracle, ces jeux, avec le concours incessant des visiteurs qu'ils attiraient avaient apporté au temple des richesses immenses, aux Phocidiens une grande prospérité que les voisins observaient d'un œil jaloux. Un beau jour on les accuse d'avoir labouré un champ consacré au dieu, et pour ce sacrilège ils sont condamnés à verser une amende énorme; ls refusent de payer : le conseil des Amphictyons double la

peine. Réduits au désespoir, les Phocidiens s'emparent du temple, font main basse sur le trésor, dictent les oracles de la Pythie, bref se font, au point de vue moral et financier une situation formidable. Toute l'Hellade prend les armes contre eux; de leur côté, ils sont en état de solder autant de mercenaires qu'il leur en faut. Les succès et les revers furent partagés; mais peu à peu, comme toutes les guerres civiles et religieuses, celle-ci avait pris un caractère barbare.

C'est alors que, profitant de nos discordes, Philippe de Macédoine jugea le moment opportun d'intervenir : en apparence, pour nous pacifier; en réalité, pour nous asservir. C'est alors, aussi, que ma chère cité, montrant une dernière fois qu'elle était la tête et le cœur de l'Hellade, produisit un de ces génies dont le nom — privilège singulier des grands hommes d'Athènes — était destiné à éclipser à jamais, dans le passé comme dans le présent et dans l'avenir, tous les noms de ses rivaux, victorieux pourtant.

Dénonçant l'ambition du roi de Macédoine, Démosthène fit entendre ses fameuses *Philippiques*, exhortant ses concitoyens à ouvrir les yeux, à grouper toutes leurs forces pour résister à ce formidable ennemi.

Nous courions l'écouter. Ah! mes enfants, que la voix d'un patriote est belle, même s'il n'a pour lui que sa foi et sa vertu! Mais qui dira la beauté, la puissance, le prestige de la parole de Démosthène? Le feu du ciel semblait être descendu sur ses lèvres quand il prononçait ces fameuses harangues. Il était transfiguré : lui, médiocre de taille, insignifiant de visage, pauvre de voix, mal servi, enfin, quant aux dons extérieurs, il paraissait le plus beau des hommes, dans ce pays où la beauté a des autels. Son œil lançait des

flammes. Sa forme devenait majestueuse, son geste dominateur, son accent vibrant, sa voix harmonieuse et capable de tous les tons, tour à tour douce comme une harpe ou forte comme l'ouragan.

Ses discours prophétiques annonçaient des désastres ; mais c'était un tel délice de l'écouter qu'on oubliait les plus noirs pronostics dans l'enchantement de l'heure présente. Et puis on était aux années d'espérance, on avait tant de gloire derrière soi, on était si décidé à verser tout son sang pour la chère patrie ! Qui de nous aurait pu croire sérieusement à la défaite?...

Toutes les fois qu'il y avait probabilité de l'entendre, on nous voyait, Euphorion, Théagène et moi, au premier rang. Il n'était point de fête qui valût celle-là. Nous sentions confusément que le monde n'entendrait jamais rien de pareil à ce verbe surhumain, et nous n'en voulions rien perdre.

Bien souvent, depuis, quand les revers, la défaite, la captivité, tous les deuils, toutes les ruines, m'ont entouré, je me suis rappelé ces heures sans pareilles et je me suis dit que seulement pour être Athénien et pour avoir entendu Démosthène, il valait la peine d'avoir vécu.

La parole inspirée du patriote avait déterminé le vote d'une expédition armée pour aller secourir sur la Propontide la ville d'Itérée, menacée par Philippe. Toute la jeunesse athénienne briguait l'honneur d'en être. Mes deux amis et moi nous eûmes la chance de nous voir désignés. Que de projets! que d'espoirs! Le monde, je vous assure, était à peine assez vaste pour servir de champ à nos exploits futurs. Hélas! toute cette belle ardeur ne devait aboutir qu'à une campagne dérisoire. Nos généraux avaient perdu cette foi au

succès qui fait la moitié de la victoire, Phocion lui-même, le dernier des Hellènes, avait fini de croire en eux!

D'ailleurs, deux de nous seulement étaient destinés à voir cette expédition; le trio des inséparables allait être rompu. Mon cœur saigne à se remémorer cette perte cruelle, ma bouche refuse presque de la redire; jamais je n'ai cessé de porter dans l'âme le deuil d'Euphorion!

Ainsi que l'avait pressenti mon bien-aimé grand-père (qui ne devait guère tarder lui-même à aller rejoindre aux champs élyséens les ombres de ceux qui ont bien vécu), Euphorion n'était pas destiné à avoir de longs jours. Il ne s'en fût pas plaint. Plus d'une fois j'ai surpris chez lui, si vaillant devant le danger ou la mort, une terreur secrète, une sorte de révolte contre ce mal inévitable, la vieillesse. Il me souvient qu'un soir, ayant été accosté par un mendiant très âgé, il lui remit, gracieux comme toujours, une généreuse aumône. L'homme s'éloigna, la bouche pleine de bénédictions, joyeux visiblement.

« Je me demande où cette loque humaine peut encore loger la faculté de se réjouir! » fit-il légèrement.

Puis, avec un frisson :

« Et penser qu'une pareille déchéance physique nous attend tous! »

Voilà comme il était. Il ne voulait pas convenir que ce qui est d'ordre universel ne saurait être un mal; et en cela, selon la juste expression de mon aïeul, il cessait d'être humain. La beauté propre de la vieillesse ne le frappait pas comme le complément nécessaire d'un tout harmonieux. Peu lui importait que (selon la démonstration de Socrate) des mots tels que *vie*, *beauté*, *jeunesse* fussent dépourvus de va-

leur, sans le contraste qui leur en donne une, *vieillesse, décadence, mort* : il se contentait d'affirmer que l'idée de décrépitude lui faisait horreur.

Ce qu'il appelait une déchéance lui fut épargné. Favori des dieux jusque dans sa fin soudaine et prématurée, il ne connut jamais ni les infirmités, ni les déceptions, ni les deuils inséparables d'une longue existence. Il fut enlevé dans sa fleur, au moment où sa parfaite beauté atteignait le complet épanouissement. Ce fut un accident de chasse qui nous le ravit en plein bonheur. Il n'eut que le temps de se voir mourir et partit dans un sourire.

Mais quelle douleur chez Léocratès! Pour la malheureuse Eucharis quel déchirement! Et parmi nous quelle consternation! Je ne puis m'appesantir sur ces souvenirs cruels et sacrés.

Vous m'avez plus d'une fois demandé si les rites funèbres d'Athènes rappellent ceux des Macédoniens. Je vous dirai comment furent célébrées les funérailles du plus regretté des Athéniens de mon temps.

Quoiqu'il ne dût plus nous parler ou nous revoir, il respirait encore au moment où ses serviteurs éplorés le rapportèrent chez lui. On suspendit alors à la porte de la maison des branches de laurier et d'acanthe, indiquant au passant qu'à l'intérieur une âme lutte pour se séparer du corps. Respectueux des usages, Léocratès l'avait voulu ainsi. Il aurait pu négliger de le faire : la renommée aux cent bouches avait en un instant porté aux quatre coins de l'horizon la funeste nouvelle :

« Euphorion se meurt! »

Et devant le palais une foule haletante, la ville entière

attendait de savoir que le plus beau de ses enfants avait cessé de vivre.

Théagène et moi nous avions aidé à le transporter; nous n'avions pas quitté la chambre, et pendant que ses proches, rassemblés autour de son lit, adressaient tout haut des prières à Mercure, conducteur des âmes, les malheureux parents assistaient, le cœur déchiré, à l'agonie de leur fils bien-aimé. Eucharis ne se répandait pas en lamentations, mais de temps à autre un soupir long, douloureux et rauque s'échappait de ses lèvres : c'était sa vie même qui s'en allait avec celle de son enfant. Frappées de respect à la vue de cette torture sans égale, les femmes n'osaient risquer ni une consolation, ni une plainte.

Les amis de Léocratès, au contraire, voulurent lui rappeler les leçons qu'il avait apprises des sages; leçons si belles quand on est heureux, si importunes dans le malheur.

« O philosophie! s'écria-t-il, hier tu m'ordonnais d'aimer mon fils; me défends-tu aujourd'hui de le pleurer?

— Rappelle-toi, disaient les amis, que tes larmes ne le rendront pas à la vie.

— Eh! dit Léocratès, c'est bien ce qui les fait couler plus amères! »

Quand Euphorion eut rendu le dernier soupir, — même ce terrible pas, il le franchit avec grâce, — toute la maison retentit de cris et de sanglots. On le parfuma, on le revêtit d'une tunique précieuse, on ceignit sa tête charmante d'une couronne de narcisses moins purs que son front. Près de lui on plaça un gâteau de farine et de miel pour apaiser Cerbère, et une pièce d'argent, tribut réservé à Charon, nocher des enfers.

Ainsi paré, il demeura exposé tout un jour dans le vestibule du palais sur une riche couche de pourpre entourée de torches allumées.

Le second jour, avant le lever du soleil, la foule immense des parents et des amis se forma pour le triste convoi. Autour de cette image de beauté, qui allait disparaître à jamais, les femmes poussaient de longs gémissements. Parmi elles, on ne voyait pas la triste Eucharis; — terrassée par ce désastre, elle commençait la maladie de langueur qui devait bientôt l'emporter, — mais auprès du fils chéri une magnifique chevelure enroulait ses anneaux soyeux et dorés, c'était celle de la pauvre mère, qui avait voulu la mettre au tombeau avec lui.

Alors on le plaça dans un cercueil de cyprès, et, disparaissant sous les fleurs, le char funèbre se mit en mouvement. Un chœur de musiciens précédait le cortège, les hommes venaient ensuite, puis les femmes, en tuniques noires et les yeux à terre ; dans cet ordre, nous prîmes à pied le chemin d'une maison de campagne que Léocratès possédait non loin d'Athènes et où se trouvait la sépulture de ses pères, car il est défendu d'inhumer les morts dans la ville même.

Autrefois, l'usage était chez nous de les enterrer, celui de les brûler prévalait alors. Un bûcher de bois de cèdre avait été préparé. Quand les restes d'Euphorion furent consumés, le père désolé recueillit sa cendre et la déposa pieusement dans une urne funéraire, qui alla occuper sa place parmi les rangs silencieux des ancêtres.

Pendant la cérémonie, on fit des libations de vin; on jeta dans le feu des objets ayant appartenu à Euphorion; on l'appelait à haute voix, et cet adieu éternel redoublait les larmes qui n'avaient cessé de tomber de nos yeux.

Comme sur le vase peint par Glycère, on avait tracé sur l'urne funéraire cette simple inscription :

Euphorion, *kalos*.

Et, en vérité, on n'aurait su trouver mieux ; il était beau comme le ciel pur de l'Hellade, beau comme ses jardins embaumés, beau comme sa mer limpide, beau comme son air transparent, beau comme son génie et ses arts ; digne enfant de cette Athènes, où la beauté paraît plus nécessaire que le pain de chaque jour, et où ses fils prodigues la répandent à pleines mains ; où la moindre pierre du moindre de nos monuments témoignera, jusqu'à la fin des âges, que nous avons eu le culte du Beau, que nous en avons découvert les lois, que nous en avons formulé la règle.

Puis eut lieu le repas funèbre. Je vous en épargne le détail.

Le neuvième et le trentième jour, les parents habillés de blanc et couronnés de fleurs se réunirent pour rendre de nouveaux honneurs à ses mânes ; et il fut décidé que tous les ans ils se rassembleraient au jour de sa naissance pour parler de ses perfections et s'occuper de sa perte comme si elle était récente ; cela, sans préjudice de la fête générale des morts, qui se célèbre au mois anthestérion...

Proas s'était tu, abîmé dans ses souvenirs.

En vain il avait glissé sur des événements dont le détail transperçait son cœur, et, ne s'appesantissant pas sur le funeste accident qui lui avait enlevé son ami, il s'était contenté de parler des honneurs rendus aux mânes d'Euphorion. Le captif n'avait pu donner une voix à des regrets toujours vivants, mais

contenus à l'ordinaire dans le sanctuaire silencieux de son âme, sans être profondément ému. Des larmes inondaient son visage tandis qu'il achevait son récit, et les deux enfants se taisaient, respectueux de sa douleur ; mais l'instinct du petit Amyntas lui fit comprendre que sa main enfantine pouvait peut-être toucher cette plaie vive sans lui faire mal.

« Poursuis ton récit, Proas, dit-il en passant un bras affectueux autour du cou de son maître ; nous sommes bien fâchés qu'Euphorion soit mort, mais nous aimons ceux qui restent. Nous aimons Théagène. N'est-il pas vrai, mon frère, que nous l'aimons tendrement? Et tes chers parents, et ta petite sœur, et le beau chat Mélanios, et Glycère... tous, tous... Contenous encore, nous voulons tout savoir!...

— Tout!... C'est beaucoup, dit Proas avec son bon sourire. Avec la mort d'Euphorion finit l'histoire de mes plus belles années de jeunesse. Celle de mon âge mûr ne pourrait guère avoir d'intérêt pour des enfants de votre âge. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai étudié avec ardeur, que j'ai voulu, selon l'esprit de l'éducation athénienne, ne rester étranger à aucune des connaissances de mon temps. J'ai eu des ennemis acharnés, des amis incomparables. J'ai vu disparaître l'un après l'autre mon aïeul et mon père. J'ai vu mourir nos libertés. J'ai combattu pour mon pays, je lui ai donné le meilleur de moi ; je n'ai pu empêcher, hélas! sa ruine!... »

Le maître s'arrêta de nouveau, dominé par l'émotion.

« Oh ! Proas, s'écria Perdiccas, dépité, tu gâtes toute l'histoire! Pourquoi donc ne parles-tu plus comme avant?

— Phédime... vit-elle encore? » demanda Amyntas timidement.

L'œil de Proas se ranima.

« Oui, mon enfant. Les dieux soient loués! Ma mère vit encore ; Glycère est auprès d'elle, la joie et la consolation de ses vieux jours.

— Et Ménécrate? demanda Perdiccas. Avec quel plaisir je lui aurais donné une raclée supplémentaire, à celui-là!...

— Il n'en a que trop reçu en sa vie, ainsi que tu as pu t'en apercevoir dans mon récit. Ménécrate, je l'ai perdu de vue après avoir quitté l'école de Lysis. Mais il m'est revenu qu'on les avait aperçus, son père et lui, en pays d'Orient, à la cour d'un satrape dont ils sont chargés d'amuser les loisirs.

— Quoi! Parasites malgré tout? Parasites jusqu'à la fin! c'est trop fort! s'écria Perdiccas. Un satrape? dis-tu. Nous les faisons joliment danser, les satrapes, à l'heure qu'il est! Qui sait si, un beau jour, le père et le fils ne vont pas nous arriver dans un convoi de captifs! Est-ce que cela t'amuserait de les revoir?

— Médiocrement, dit Proas, le spectacle des captifs n'a rien, crois-moi, qui puisse réjouir mon cœur.

— Pardonne-moi, fit l'incorrigible Perdiccas. J'oubliais... Mais tu ne nous as rien dit de Théagène. En voilà un qui me plaît! Je l'aime, ton ami...

— Théagène, dit Proas, est resté la douceur, le soutien, la lumière de ma vie. Il est devenu mon frère par le mariage, il ne pouvait l'être davantage par le cœur.

— Comment! il a épousé ta petite sœur! Ah! cela me fait plaisir! Alors, il vit toujours? Je craignais que tu l'eusses perdu aussi, celui-là.

— Il vit, dit Proas, en passant une main affectueuse sur la tête bouclée de l'enfant, si l'on peut appeler vivre être

éloigné de tout ce que l'on aime, la patrie, le foyer, la famille, privé du premier des biens : la liberté.

— Quoi ! s'écrièrent les deux écoliers consternés, lui aussi, il est captif?

— Oui ; et fidèle à l'instinct de toute sa vie, c'est à son dévouement qu'il le doit. Nous combattions côte à côte à Chéronée. Les nôtres firent des prodiges, — où serait le mérite des Macédoniens si la victoire n'avait été chèrement disputée? — mais le destin avait décidé notre perte. Le moment était venu de la défaite. Accablé de blessures, j'attendais la mort. Après s'être battu comme un lion, Théagène, resté indemne par miracle, aurait pu fuir, regagner le pays. Cependant, pas un instant il ne songea à m'abandonner. En vain, je le suppliais de me laisser mourir, de se rappeler qu'il se devait à sa femme, à ma mère... Je parlais à un sourd. Il me prit de vive force, me chargea sur ses épaules, par un prodige de résolution et de dévouement parvint ainsi sans faiblir jusqu'aux confins de la Béotie ; là, un détachement de mercenaires qui errait de ce côté mit la main sur nous... Vous savez qu'un prisonnier, même blessé, vaut de l'argent. Sa famille payera peut-être une grosse rançon, ou bien on peut le vendre comme esclave. Notre famille, ruinée par la guerre, se trouvait hors d'état de nous racheter ; Théagène était fort, instruit, courageux ; moi, je guéris bientôt de mes blessures, nous représentions un capital important ; le prince, votre père, m'acheta. Théagène est à Olynthe, auprès d'un personnage local, dont il élève le fils. »

Proas était de nouveau redevenu silencieux, absorbé dans la contemplation de sa triste destinée ; et, pour cette

fois, les deux écoliers si curieux, si ardents à questionner, n'avaient plus dit un mot. Leurs jeunes cervelles travaillaient. Jamais, jusqu'ici, ils n'avaient compris ce que comportaient de douleurs ces tristes mots : prisonnier de guerre tenu en esclavage. Selon la dure loi des temps antiques, tout homme était exposé à de pareilles vicissitudes. Platon lui-même avait été esclave ! On ne s'attendrissait guère sur un sort qui pouvait être le sort de chacun. Mais il y a loin de la théorie à la pratique, et telle douleur, qui nous laisse insensibles à distance, sera capable de nous toucher et de nous attendrir si le spectacle en est placé sous nos yeux.

Ainsi les deux frères, initiés à la vie de Proas, avaient appris à s'intéresser à leur maître. Ils avaient cru volontiers jusque-là que le pédagogue en dehors de ses manuscrits et de ses leçons n'avait point d'existence propre. Ils savaient aujourd'hui qu'il avait un grand cœur, plein d'affections et de souffrances, saignant de mille liens brisés, et leur brave et généreuse petite âme s'était prise de pitié. Bientôt un ferment de projets se mit à germer en eux. Tout le jour on eût pu les voir comploter dans les coins, se cacher de tous pour avoir des entretiens secrets, échanger des signes mystérieux.

La Macédoine était à la veille d'un grand triomphe, — une de ces batailles décisives qui ont changé le cours de la civilisation. A tout instant, les messagers apportaient des nouvelles. On savait en haut lieu que l'heure était solennelle. Le père de Perdiccas et d'Amyntas combattait dans la garde d'Alexandre. D'une minute à l'autre on pouvait recevoir l'annonce d'une victoire ou de quelque irréparable désastre.

Adméta passait sa vie dans les temples à répandre des larmes, à présenter aux dieux des offrandes propitiatoires.

Les deux jeunes conspirateurs jugèrent le moment favorable. Perdiccas se chargea de porter la parole.

« Mère, dit-il en manière d'exorde, nous sommes très riches, n'est-ce pas ?

— Assurément, mon fils. Pourquoi cette question?

— Nous te voyons tous les jours offrir des holocaustes; tu fais aux temples de splendides présents. Tu donnerais sûrement une grosse somme d'argent pour assurer la victoire à nos armes?

— En pouvez-vous douter?

— Eh bien, mère, je crois que nous pourrions faire une chose agréable aux dieux et qui peut-être nous les concilierait !

— Parle, mon fils!

— Donne la liberté à Proas...

— Et à Théagène ! » ajouta Amyntas.

Adméta ne comprend guère d'abord. On lui explique en tumulte toute l'affaire. Elle presse ses fils sur son cœur, heureuse de les voir si généreux et si beaux.

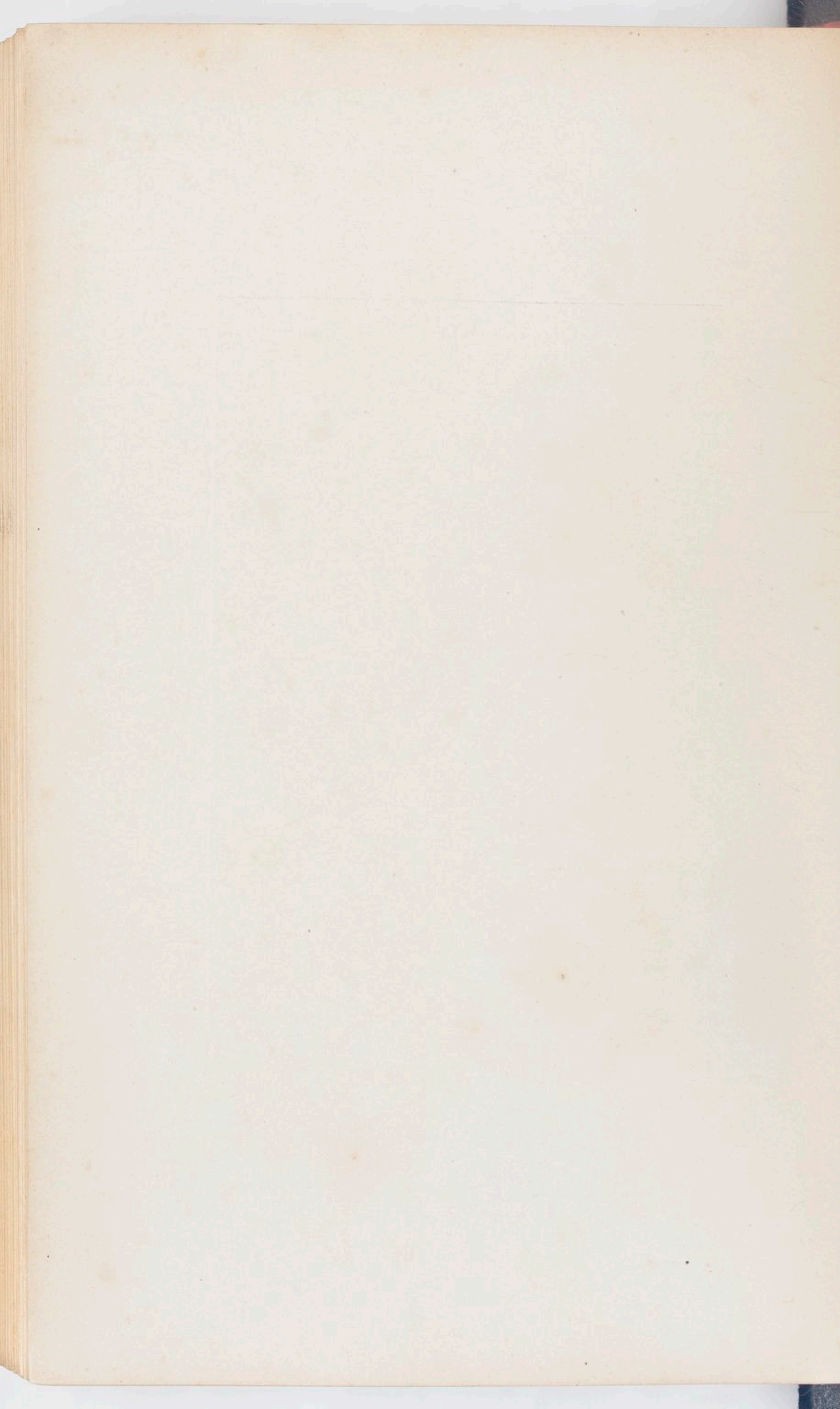
« C'est une chose bien grave que vous demandez là, dit-elle enfin, et que je ne pourrais décider, d'ailleurs, sans l'agrément de votre père.

— Eh bien, dit Amyntas, que penserais-tu, mère, de ceci? Nous allons au temple de Mars, nous nous engageons solennellement, si la victoire nous est donnée et si mon père a la vie sauve, à rendre la liberté à Proas et à racheter celle de Théagène, pourvu que mon père y consente... »

Joyeuse et voyant dans ce vœu un heureux présage, la mère accepte.

Nul n'ignore, n'est-ce pas, que la bataille d'Arbèles, c'est Alexandre qui l'a gagnée. Le père de Perdiccas et d'Amyntas


DUPLESSIS



y récolta lauriers et richesses, et c'est avec joie qu'il souscrivit aux engagements pris par les siens.

Mais Proas ne voulut pas partir avant d'avoir achevé l'éducation de ses chers élèves. Théagène, qui n'avait pas de raisons semblables pour rester attaché au sien, reprit avec bonheur la route d'Athènes, non sans être allé auparavant embrasser son ami.

Quelques années plus tard, Proas regagnait enfin le foyer.

C'était maintenant aux enfants de Théagène qu'il racontait des histoires, et ses neveux ne se lassaient point de voir passer dans ses récits les ombres gigantesques de Platon, d'Aristote, de Démosthène, de ces hommes incomparables qui font de la décadence grecque l'époque la plus glorieuse à coup sûr de l'Europe antique et peut-être de l'Humanité.



TABLE

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 34303

Ier *Age*

ALBUMS STAHL en COULEURS, IN-4°

L. FRŒLICH : ***Chansons & Rondes de l'Enfance :***

Sur le Pont d'Avignon.
La Tour, prends garde.
La Marmotte en vie.
La Boulangère a des écus.
La Mère Michel.
Giroflé-Girofla.
Il était une Bergère.
M. de La Palisse.
Au Clair de la Lune.
Cadet-Roussel.
Le bon Roi Dagobert.
Compère Guilleri.
Malbrough s'en va-t-en guerre.
Nous n'irons plus au bois.

L. FRŒLICH

Le Cirque à la maison. — Pommier de Robert. — La Revanche de François.
Les Frères de Mlle Lili.

BECKER . . . . Une drôle d'École.
CASELLA . . . . Les Chagrins de Dick. — Un Déjeuner sur l'herbe.
FROMENT . . . . Tambour et Trompette.
— . . . . Le Plat mystérieux.
GEOFFROY . . . . Monsieur de Crac. — Don Quichotte. — Gulliver.
— . . . . L'Ane gris.
KURNER . . . . Une Maison inhabitable.
DE LUCHT . . . . L'Homme à la Flûte. — Les 3 montures de John Cabriole.
— . . . . La Leçon d'Équitation. — La Pêche au Tigre.
— . . . . Les Animaux domestiques. — Robinson Crusoë.
MATTHIS . . . . Métamorphoses du Papillon.
MERY . . . . Autour d'un Cerisier.
TINANT . . . . Du haut en bas. — Un Voyage dans la neige.
— . . . . La Revanche de Cassandre. — Les Pêcheurs ennemis.
— . . . . Machin et Chose. — Le Berger ramoneur.
— . . . . † Un Colin-Maillard accidenté.
TROJELLI . . . . Alphabet musical de Mlle Lili.

Ier *et* 2me *Ages*

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

Volumes grand in-16 colombier, illustrés

ALDRICH (Traduction Bentzon) . . Un Écolier américain.
AUSTIN . . . . Boulotte.
BEAULIEU (DE) . . . . Mémoires d'un Passereau.
BENTZON . . . . Yette.
BERTIN (M.) . . . . Les Douze. — Voyage au Pays des défauts.
— . . . . Les deux côtés du Mur.
BIGNON . . . . Un singulier petit Homme.
BRÉHAT (A. DE) . . . . † Aventures de Charlot et de ses sœurs.
CHATEAU-VERDUN (M. DE) . . Monsieur Roro.
CHERVILLE (M. DE) . . . . Histoire d'un trop bon Chien.
DICKENS (CH.) . . . . L'Embranchement de Mugby.
DIENY (F.) . . . . La Patrie avant tout.
DUMAS (A.) . . . . La Bouillie de la comtesse Berthe.
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . † Petit Jean.
FEUILLET (O.) . . . . La Vie de Polichinelle.
GÉNIN (M.) . . . . Un petit Héros.
— . . . . Les Grottes de Plémont.
GIRON (AIMÉ) . . . . La Famille de la Marjolaine.
LA BÉDOLLIÈRE (DE) . . . . . Histoire de la Mère Michel et de son chat.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Le Livre de Trotty.
LEMONNIER (C.) . . . . Bébés et Joujoux. — Hist. de huit Bêtes et d'une Poupée.
— . . . . Les Joujoux parlants.
LERMONT (J.) . . . . Mes Frères et moi.
LOCKROY (S.) . . . . Les Fées de la Famille.
MARSHALLS . . . . Le Petit Jack.
MAYNE-REID . . . . Les Exploits des jeunes Boërs.
MULLER (E.) . . . . Récits enfantins.
MUSSET (P. DE) . . . . Monsieur le Vent et Madame la Pluie.
NODIER (CHARLES) . . . . Trésor des Fèves et Fleur des Pois.
OURLIAC (E.) . . . . Le Prince Coqueluche.
PERRAULT (P.) . . . . Les Lunettes de Grand'Maman. — Les Exploits de Mario.
SAND (GEORGE) . . . . Le Véritable Gribouille.
SPARK . . . . Fabliaux et Paraboles.
STAHL (P.-J.) . . . . Les Aventures de Tom Pouce.
— . . . . Le Sultan de Tanguik.
STAHL ET W. HUGHES . . . . . Contes de la Tante Judith.
VERNE (JULES) . . . . Un Hivernage dans les glaces.

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Quels souvenirs agréables et charmants ce titre général ne rappelle-t-il pas aux hommes jeunes d'aujourd'hui, à ceux qui entraient dans la vie au moment même où une révolution complète s'opérait, en leur faveur, dans la littérature! Car il n'y a pas beaucoup plus de vingt ans que les jeunes gens lisent, c'est-à-dire qu'ils ont des livres conçus pour eux, écrits pour eux, et dont le succès est tel qu'on n'aurait pas osé l'attendre.

« C'est une innovation que l'introduction de la lecture dans les plaisirs de la jeunesse. Elle date presque d'hier : mettons vingt ans, c'est tout le bout du monde. Pendant ces vingt années, l'éditeur Hetzel a su publier 300 volumes de premier ordre.

« Le titre trouvé par l'éditeur constitue à lui seul un programme : ÉDUCATION et RÉCRÉATION. Et, en effet, tout est là. Ces beaux et bons livres instruisent et ils amusent. »

VOLUMES IN-8° CAVALIER, ILLUSTRÉS

ANCEAUX	Blanchette et Capitaine.
BENTZON (TH.)	Pierre Casse-Cou.
—	† La Rose blanche.
BERR DE TURIQUE	La petite Chanteuse.
BIART (L.)	Voyage de deux Enfants dans un parc.
—	Deux Amis.
—	Monsieur Pinson.
BRUNET	Les Jeunes Aventuriers de la Floride.
BUSNACH (W.)	Le Petit Gosse.
CAUVAIN	Le Grand Vaincu.
CHAZEL (PROSPER)	Le Chalet des sapins.
DEQUET	Histoire de mon Oncle et de ma Tante
DE SILVA	Le Livre de Maurice.
DUMAS (ALEXANDRE)	Histoire d'un Casse-noisette.
ERCKMANN-CHATRIAN	Pour les Enfants.
—	Les Vieux de la Vieille.
FATH (G.)	Un drôle de Voyage.
GENNEVRAYE	Un Château où l'on s'amuse.
—	Théâtre de famille.
—	La Petite Louisette.
—	Marchand d'Allumettes.
—	Les Petits Robinsons de Roc-Fermé.
LEMAIRE-CRETIN	Expériences de la petite Madeleine.
LERMONT	L'Aînée. — Histoire de deux Bébés (Kitty et Bo).
—	Un heureux Malheur.
—	Les Jeunes filles de Quinnebasset.
—	† Siribeddi (Histoire d'une famille d'Éléphants).
MACÉ (JEAN)	Contes du Petit Château.
—	Théâtre du Petit Château.
—	Histoire de deux Marchands de pommes.
—	Les Serviteurs de l'Estomac.
MULLER	La Jeunesse des Hommes célèbres.
NICOLE	Contes et Légendes d'Égypte.
PERRAULT (P.)	Pas-Pressé.
RECLUS (E.)	Histoire d'une Montagne. — Histoire d'un Ruisseau.
SAINTINE	Picciola.
STAHL (P.-J.)	Les quatre Filles du Dr Marsch.
STAHL ET LERMONT	La Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins.
STAHL ET DE WAILLY	Vacances de Riquet et Madeleine.
—	Mary Bell, William et Lafaine.
STEVENSON	L'Ile au Trésor.
VADIER (B.)	Rose et Rosette.
VALLERY-RADOT (R.)	Journal d'un Volontaire d'un an.
VAN BRUYSSEL	Scènes de la Vie des Champs et des Forêts aux États-Unis.
VIOLLET-LE-DUC	Histoire d'une Maison.
—	Histoire d'un Dessinateur.

VOLUMES IN-8° RAISIN, ILLUSTRÉS

BADIN (A.) . . . . Jean Casteyras (Aventures de trois Enfants en Algérie).
BARBIER (M. J.) . . . . Contes blancs (*avec musique inédite de C. Gounod, E. Guiraud, H. Maréchal, J. Massenet, G. Nadaud, E. Reyer, Rubinstein, Saint-Saëns, H. Salomon, A. Thomas*).
— . . . . Bempt, *Nouveaux Contes blancs* (*avec musique de E. Boulanger, Th. Dubois, V. Joncières*).
BENTZON (TH.) . . . . Contes de tous les pays.
— . . . . Geneviève Delmas.
BIART (LUCIEN) . . . . Aventures d'un jeune Naturaliste.
BOISSONNAS (B.). . . . . Une Famille pendant la guerre.
BREHAT (A. DE) . . . . Les Aventures d'un petit Parisien.
CORNEILLE . . . . Chefs-d'œuvre (*Édition F. Brunetière*).
DAUDET (ALPHONSE) . . . . . Histoire d'un Enfant.
— . . . . Contes choisis.
DESNOYERS (L.) . . . . Aventures de Jean-Paul Choppart.
DUBOIS (FÉLIX) . . . . La Vie au Continent noir.
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . Ce qu'on dit à la maison.
FAUQUEZ (H.). . . . . Les Adoptés du Boisvallon.
GRIMARD. . . . . Le Jardin d'Acclimatation.
HUGO (VICTOR). . . . . Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE). (de l'Acad. franç.) Le Livre d'un Père.

LA VIE DE COLLÈGE

dans tous les Temps et dans tous les Pays

ANDRÉ LAURIE

Mémoires d'un Collégien. (Un Lycée de département.)
Une Année de Collège à Paris.
Mémoires d'un Collégien russe.
† L'Écolier d'Athènes.
La Vie de Collège en Angleterre.
Un Écolier hanovrien.
Tito le Florentin.
Autour d'un Lycée japonais.
Le Bachelier de Séville.
Axel Ebersen. (Le Gradué d'Upsala.)

M. Francisque Sarcey a consacré à chacun des livres qui composent cette série une étude spéciale.

« Notre ami Hetzel, écrivait-il au mois de décembre 1885, a commencé une collection bien curieuse et dont le titre générique suffit à indiquer l'intérêt. Chaque année, il paraît un volume qui nous transporte dans un pays différent. Il y a quatre ans, nous étions en France ; l'année suivante, on nous a menés en Angleterre ; l'an d'après, en Allemagne. L'ensemble des volumes dont cette série doit se composer formera une étude assez complète des divers systèmes d'éducation suivis par chaque nation.

« Tous ces volumes partent de la même main ; ils sont de M. André Laurie, qui me paraît être un universitaire fort au courant des questions pédagogiques, et qui n'en est pas moins un conteur agréable et un écrivain élégant. C'est chaque année un régal attendu par moi de recevoir et de déguster son volume »

FRANCISQUE SARCEY.

LES ROMANS D'AVENTURES

ANDRÉ LAURIE. . . . . Le Capitaine Trafalgar.
— . . . . De New-York à Brest en sept heures.
— . . . . Le Secret du Mage.
— . . . . Le Rubis du Grand Lama.
— . . . . Atlantis.
J. VERNE ET A. LAURIE. . . . L'Épave du Cynthia.
RIDER-HAGGARD . . . . Découverte des Mines du roi Salomon.

A propos de l'*Épave du Cynthia*, M. Ulbach écrivait les lignes suivantes :

« La collaboration de MM. Jules Verne et André Laurie ne pouvait être que féconde. La science de l'un, l'observation de l'autre, les qualités littéraires des deux collaborateurs font de ce livre un des plus émouvants de la collection nouvelle. »

Volumes in-8° illustrés (SUITE)

« Il y a peu de livres plus nourris de faits, plus substantiels, et d'un intérêt mieux soutenu que l'*Épave du Cynthia,* » a écrit M. Dancourt dans la *Gazette de France*.

« Plus sombre, plus terrible est l'*Ile au Trésor*, roman popularisé en Angleterre par des milliers d'éditions, et dont la maison Hetzel s'est assuré le droit de traduction exclusif. On raconte que M. Gladstone, le grand homme d'État, rentrant chez lui, après une séance agitée, trouva, par hasard, sous sa main, l'*Ile au Trésor*, de Stevenson. Il en parcourut les premières pages et il ne quitta plus le livre qu'il ne l'eût achevé. C'est que ces premières pages sont un chef-d'œuvre d'exposition mystérieuse, d'attractions captivantes... »

LEGOUVÉ (E.) (de l'Académie française). Nos Filles et nos Fils.
— . . . . La Lecture en famille.
— . . . . Une Élève de seize ans.
— . . . . Épis et Bleuets.
MACÉ (JEAN) . . . . Histoire d'une Bouchée de Pain.
MALOT (HECTOR). . . . . . . Romain Kalbris.
NEUKOMM (EDMOND). . . . . Les Dompteurs de la mer.
NOUSSANNE (H. DE) . . . . . Jasmin Robba.
PERRAULT (P.). . . . . † Ma sœur Thérèse.
RATISBONNE (LOUIS) . . . . ✿ La Comédie enfantine.
SANDEAU (J.) (de l'Académie française). La Roche aux Mouettes.
— . . . . ✿ Madeleine.
— . . . . Mademoiselle de la Seiglière.
— . . . . La petite Fée du village.
ULBACH (L.). . . . . Le Parrain de Cendrillon.
VALDES (ANDRÉ). . . . . Le Roi des Pampas.

ŒUVRES de P.-J. STAHL

✿ Contes et Récits de Morale familière.
Les Histoires de mon Parrain.
✿ Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles.
✿ Maroussia.
✿ Les Patins d'argent.
✿ Les Quatre Peurs de notre Général.
Les Contes de l'Oncle Jacques.
Les Quatre Filles du Docteur Marsch.

STAHL a voulu enseigner familièrement la morale, la mettre en action pour tous les âges. De chacun des livres de Stahl se dégage une morale présentée avec toute la séduction et cette forme spirituelle qui donne à la fiction les apparences de la réalité.

Peu d'hommes ont plus et mieux fait pour la jeunesse, qui lui doit sa libération littéraire.

Ch. CANIVET. (*Le Soleil.*)

TOLSTOI (COMTE L.) . . . . . Enfance et Adolescence.
VIOLLET-LE-DUC. . . . . Histoire d'une Forteresse.
— . . . . Histoire de l'Habitation humaine.
— . . . . Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.

Volumes grand in-8° jésus ou colombier, illustrés

BIART (L.) . . . . Don Quichotte (*adaptation pour la jeunesse*).
— . . . . Les Voyages involontaires (*Monsieur Pinson, Le Secret de José, La Frontière indienne, Lucia Avila*).
CLÉMENT (CH.). . . . . Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . Romans nationaux.
— . . . . . Contes et Romans populaires.
— . . . . . Contes et Romans alsaciens.
— . . . . . Histoire d'un Paysan.
GRANDVILLE . . . . Les Animaux peints par eux-mêmes.
LA FONTAINE . . . . Fables, illustrées par EUG. LAMBERT.
LAURIE (A.). . . . . Les Exilés de la Terre.
MALOT (HECTOR) . . . . ✿ Sans Famille.
MAYNE-REID. . . . . Aventures de Terre et de Mer. } Ces deux ouvrages se vendent aussi
— . . . . Avent. de Chasses et de Voyages. } réunis en un fort volume.
MOLIÈRE. . . . . Théâtre. Édition SAINTE-BEUVE et TONY JOHANNOT.
RAMBAUD (ALFRED) . . . . . . ✿ L'Anneau de César.
STAHL ET MULLER. . . . . Nouveau Robinson suisse.
VERNE (J.) ET LAVALLÉE. . . . Géographie illustrée de la France.

Jules Verne

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

† Face au drapeau.
† Clovis Dardentor.
L'Ile à hélice.
Mirifiques Aventures de Maître Antifer.
P'tit Bonhomme.
Claudius Bombarnac.
Le Château des Carpathes.
Mistress Branican.
César Cascabel
Famille sans Nom.
Sans dessus dessous.
Deux ans de Vacances.
Nord contre Sud.
Un Billet de Loterie.
Autour de la Lune.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
Aventures du capitaine Hatteras.
Un Capitaine de quinze ans.
Le Chancellor.
Cinq Semaines en ballon.
Les Cinq cents millions de la Bégum.
De la Terre à la Lune.
Le Docteur Ox.
Les Enfants du capitaine Grant.
Hector Servadac.
L'Ile mystérieuse.
Les Indes-Noires.
Mathias Sandorf.
Le Chemin de France.
Robur le Conquérant.
La Jangada.
Kéraban-le-Têtu.
La Maison à vapeur.
Michel Strogoff.
Le Pays des Fourrures.
Le Tour du monde en 80 jours.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
Une Ville flottante.
Vingt mille lieues sous les Mers.
Voyage au centre de la Terre.
Le Rayon-Vert.
L'École des Robinsons.
L'Étoile du sud.
L'Archipel en feu.

L'œuvre de Jules Verne est aujourd'hui considérable. La collection des *Voyages extraordinaires*, que l'Académie française a couronnés, se compose déjà de trente-deux volumes (contenant 44 ouvrages), et tous les ans Jules Verne donne au *Magasin d'Éducation et de Récréation* un roman inédit.

Ces livres de voyage, ces contes d'aventures. ont une originalité propre, une clarté et une vivacité entraînantes. C'est très français.

Claretie.

Découverte de la Terre

3 Volumes in-8°

Les Premiers Explorateurs. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
Les Voyageurs du XIXe siècle.

Ces trois ouvrages se vendent aussi réunis en un seul volume.

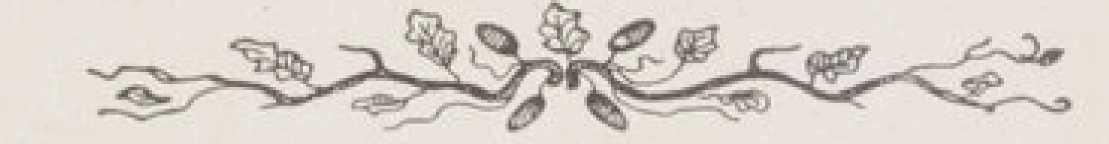


BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

Volumes grand in-16 colombier

ERCKMANN-CHATRIAN. Avant 89 (*illustré*).
BLOCK (M.). *Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.*
La France. — Le Département. — La Commune.
Paris, Organisation municipale. — Paris, Institutions administratives. — L'Impôt. — Le Budget — L'Agriculture. — Le Commerce. — L'Industrie.
Petit Manuel d'Économie pratique.

PONTIS. . . . . Petite Grammaire de la prononciation.
J. MACÉ. . . . . La France avant les Francs (*illustré*).
MAXIME LECOMTE . . . . . La Vocation d'Albert.
TRIGANT GENESTE. . . . . Le Budget communal.



 3749. — L.-Imp. r — Motteroz.